



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES,  
TRADUITS EN FRANÇOIS  
PAR M. GALLAND.  
NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

---

TOME TROISIÈME.

---



A PARIS,  
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

---

M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation & Privilège.*

KC 17340 (3)

HARVARD  
UNIVERSITY  
LIBRARY  
FEB 5 1957

---



---

**T A B L E**
**DES NUITS DU TOME III.**

<b>CLXVI. Nuit.</b> <i>CONTINUATION de l'histoire racontée par le Tailleur : fin de l'histoire du jeune Boîteux de Bagdad,</i>	page 1
<i>Histoire du Barbier,</i>	6
<b>CLXVII. Nuit.</b> <i>Continuation de l'histoire du Barbier,</i>	7
<i>Histoire de Bacbouc, premier frere du Barbier,</i>	10
<b>CLXVIII. Nuit.</b> <i>Continuation de la même histoire,</i>	12
<b>CLXIX. Nuit.</b> <i>Continuation de la même histoire,</i>	16
<b>CLXX. Nuit.</b> <i>Fin de l'histoire de Bacbouc, Histoire de Bakbarah, second frere du Barbier,</i>	20
<b>CLXXI. Nuit.</b> <i>Continuation de la même histoire,</i>	24
<b>CLXXII. Nuit.</b> <i>Fin de l'histoire de Bakbarah,</i>	29

CLXXIII. Nuit. <i>Histoire de Bakbac , troi- sieme frere du Barbier ,</i>	32
CLXXIV. Nuit. <i>Suite de la même histoire ,</i>	38
<i>Histoire d'Alcouz , quatrieme frere du Bar- bier ,</i>	41
CLXXV. Nuit. <i>Fin de l'histoire d'Alcouz ,</i>	45
CLXXVI. Nuit. <i>Histoire d'Alnaschar , cin- quieme frere du Barbier ,</i>	50
CLXXVII. Nuit. <i>Continuation de la même histoire ,</i>	55
CLXXVIII. Nuit. <i>Continuation de la même histoire ,</i>	60
CLXXIX. Nuit. <i>Continuation de la même histoire ,</i>	64
CLXXX. Nuit. <i>Fin de l'histoire d'Alnas- char ,</i>	68
<i>Histoire de Schacabac , sixieme frere du Bar- bier ,</i>	70
CLXXXI. Nuit. <i>Continuation de la même histoire ,</i>	74
CLXXXII. Nuit. <i>Fin de l'histoire de Scha- cabac &amp; de celle du Barbier ,</i>	80
CLXXXIII. Nuit. <i>Suite de l'histoire du pe- tit Bossu de Casgar ,</i>	84

DES NUITS. vij

<b>CLXXXIV.</b> <i>Nuit. Dénouemens de l'histoire du petit Bossu,</i>	87
<b>CLXXXV.</b> <i>Nuit. Histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar, &amp; de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Al-raschid.</i>	92
<b>CLXXXVI.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	97
<b>CLXXXVII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	104
<b>CLXXXVIII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	107
<b>CLXXXIX.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	113
<b>CXC.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	117
<b>CXCI.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	122
<b>CXCII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	129
<b>CXCIII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	133
<b>CXCIV.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	139
<b>CXCV.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	143
<b>CXCVI.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	147

CXCVII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	149
CXCVIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	152
CXCIX. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	158
CC. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	163
CCI. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	167
CCII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	172
CCIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	177
CCIV. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	181
CCV. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	188
CCVI. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	195
CCVII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	200
CCVIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	206
CCIX. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	213
CCX. Nuit. <i>Fin de la même histoire,</i>	219
CCXI. Nuit. <i>Histoire des amours de Camaralzman, prince de l'isle des enfans de Khaledan, &amp; de Badoure, princesse de la Chine,</i>	229
CCXII. Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	235
CCXIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	239
CCXIV. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	248

DES NUITS. ix

<b>CCXV.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	256
<b>CCXVI.</b> <i>Nuit. Suite de l'histoire de Camaralzman,</i>	263
<b>CCXVII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	270
<i>Suite de l'histoire de la Princesse de la Chine,</i>	275
<b>CCXVIII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	278
<i>Histoire de Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzman,</i>	284
<b>CCXIX.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	286
<b>CCXX.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	294
<b>CCXXI.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	301
<i>Billet du Prince Camaralzman, à la Princesse de la Chine,</i>	307
<b>CCXXII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	308
<b>CCXXIII.</b> <i>Nuit. Suite de la même histoire,</i>	315
<i>Séparation du Prince Camaralzman d'avec la Princesse Badoure,</i>	316
<i>Histoire de la Princesse Badoure après la séparation du Prince Camaralzman,</i>	321

T A B L E

CCXXIV. Nuit. Suite de la même histoire,	325
CCXXV. Nuit. Suite de l'histoire du Prince Camaralzaman, depuis sa séparation d'avec la Princesse Badoure.	334
CCXXVI. Nuit. Suite de la même histoire,	343
CCXXVII. Nuit. Suite de la même histoire,	351
CCXXVIII. Nuit. Suite de la même his- toire,	361
<i>Histoire des Princes Amgiad &amp; Assad.</i>	364
CCXXIX. Nuit. Suite de la même histoire,	369
CCXXX. Nuit. Suite de la même histoire,	377
<i>Le Prince Assad arrêté en entrant dans la ville des Mages,</i>	382
CCXXXI. Nuit. Suite de la même histoire,	386
<i>Histoire du Prince Amgiad &amp; d'une Dame de la ville des Mages,</i>	389
CCXXXII. Nuit. Suite de la même histoire,	396
CCXXXIII. Nuit. Suite de la même histoire,	402

DES NUITS: xj

<i>Suite de l'histoire du Prince Assad ,</i>	407
CCXXXIV. <i>Nuit. Suite de la même his-</i>	
<i>toire ,</i>	410
CCXXXV. <i>Nuit. Suite de la même histoire ,</i>	
	418
CCXXXVI. <i>Nuit. Fin de l'histoire des Prin-</i>	
<i>ces Amgiad &amp; Assad ,</i>	425

Fin de la Table des Nuits.



LES



LES

MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES.

---

---

CLXVI. NUIT.

**L**E tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avoit commencée. Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi : Comme j'avois entendu tout ce que le barbier avoit dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vuide, où je me jettai, & que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté par-tout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étois. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit ; & dès qu'il m'eut apperçu, le prit, le chargea sur sa tête, & l'emporta : il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, & enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portoit,

le coffre vint à s'ouvrir par malheur ; & alors ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards & aux huées de la populace qui nous suivoit, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe, de manière que je suis demeuré boîteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, & ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jettai même des poignées d'or & d'argent dont ma bourse étoit pleine ; & tandis qu'il s'occupoit à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier profitant de la ruse dont je m'étois servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : Arrêtez, seigneur, pourquoi courez-vous si vite ? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux, & à qui nous avons tant d'obligations, mes amis & moi ! Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse ? Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute ; & si de mon côté je ne m'étois pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu ? Où allez-vous donc, seigneur ? attendez-moi.

C'est ainsi que le malheureux barbier parloit tout haut dans la rue. Il ne se contentoit pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il vouloit encore que toute la ville en eût connoissance. Dans la rage où j'étois, j'avois envie de l'attendre pour l'étrangler ; mais je n'aurois fait par-là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti : comme je m'apperçus que sa voix me livroit en spectacle à une infinité de gens qui paroissoient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtoient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan (1) dont le concierge m'étoit connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avoit attiré. Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grace d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. Il me le promit, & me tint parole ; mais ce ne fut pas sans peine, car l'obstiné barbier vouloit entrer malgré lui, & ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures ; & jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontroit, le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me

---

(1) Lieu public dans les villes du levant, où logent les étrangers.

pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai ; ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. Seigneur, me dit-il, ne feriez-vous pas plus commodément chez vous ? Je ne veux point y retourner, lui répondis-je ; ce détestable barbier ne manqueroit pas de m'y venir trouver ; j'en ferois tous les jours obsédé, & je mourrois à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager ; & du reste de mon bien, j'en fis une donation à mes parents.

Je partis donc de Bagdad, messeigneurs, & je suis venu jusqu'ici. J'avois lieu d'espérer que je ne rencontrerois point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien ; & cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boîteux, & réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parents, de mes amis & de ma patrie. En achevant ces paroles, le jeune

boîteux se leva, & sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avoit de lui avoir donné, quoiqu'innocemment, un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jettâmes les yeux sur le barbier, & lui dîmes qu'il avoit tort, si ce que nous venions d'entendre étoit véritable. Messieurs, nous répondit-il en levant la tête qu'il avoit toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'étoit-il pas jetté dans le péril, & sans mon secours en seroit-il sorti si heureusement ? Il est bien heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginois qu'on le maltraitoit ? A-t-il raison de se plaindre de moi, & de me dire des injures si atroces ? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard : c'est une pure calomnie ; de sept freres que nous étions, je suis celui qui parle le moins,

& qui ait le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, messeigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire & la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

---

## HISTOIRE

*Du Barbier.*

**S**ous le regne du calife (1) Mostanser Billah, poursuivit-il, prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédoient les chemins des environs de Bagdad, & faisoient depuis longtemps des vols & des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, & lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençoit à paroître. Ce prince

---

(1) Le calife Mostanser Billah fut élevé à cette dignité l'an 623 de l'hégire, c'est-à-dire, l'an 1226 de Jesus-Christ. Il fut le trente-sixieme calife de la race des Abbassides.

se leva, & la nuit suivante, la sultane reprit son discours de cette maniere :

---

## CLXVII. NUIT.

**L**E juge de police, continua le barbier, fit ses diligences, & mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenois alors sur le bord du Tigre; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquoient dans un bateau. J'aurois connu que c'étoient des voleurs, pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnoient; mais je ne regardai qu'eux; & prévenu que c'étoient des gens qui alloient se réjouir & passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudroient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, & l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même, & de m'appercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fîmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lierent & nous menerent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire; que m'eût-il servi de

parler & de faire quelque résistance ? c'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auroient pas écouté ; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étois avec des voleurs, c'étoit assez pour leur faire croire que j'en devois être un.

Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. Aussi-tôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, & par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier ; & quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife voyant que le bourreau ne me frappoit pas, se mit en colere : Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs ! pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf ? Commandeur des croyants, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté ; voilà dix corps par terres, & autant de têtes que j'ai coupées : elle peut les faire compter. Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disoit vrai, il me regarda avec étonnement ; & ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts ? Je lui répondis ;

Commandeur des croyants, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtement vient de faire éclater la justice de votre majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étoient des gens qui alloient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus célèbre de notre religion.

Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure; & tout au contraire de ce jeune boîteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion, & ma contenance à garder le silence. Commandeur des croyants, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tû dans une occasion qui auroit excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire; & c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six freres que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie; enfin, cette vertu fait toute ma gloire & mon bonheur. J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étoient vos freres, vous ressembloient-ils? En aucune manière, lui répondis-je; ils étoient tous plus babillards les uns que les

autres ; & quant à la figure, il y avoit encore grande différence entre eux & moi : le premier étoit bossu ; le second, breche-dent ; le troisieme, borgne ; le quatrieme, aveugle ; le cinquieme avoit les oreilles coupées ; & le sixieme, les levres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feroient juger de leurs caracteres, si j'avois l'honneur de les raconter à votre majesté. Comme il me parut que le calife ne demandoit pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

## HISTOIRE

### *Du premier Frere du Barbier.*

**S**IRE, lui dis-je, mon frere aîné, qui s'appelloit Bacbouc le bossu, étoit tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin ; & comme il n'avoit point encore fait de pratiques, il avoit bien de la peine à vivre de son travail : le meûnier, au contraire, étoit fort à son aise, & possédoit une très-belle femme. Un jour, mon frere, en travaillant dans sa boutique, leva la tête, & apperçut à une fenêtre du moulin la meûniere qui regardoit dans la rue. Il la

trouva si belle , qu'il en fut enchanté. Pour la meuniere , elle ne fit nulle attention à lui ; elle ferma sa fenêtré , & ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever la tête , & lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois , & son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir , lorsqu'il fallut fermer sa boutique , il eut de la peine à s'y résoudre , parce qu'il espéroit toujours que la meuniere se feroit voir encore ; mais enfin il fut obligé de la fermer , & de se retirer à sa petite maison , où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin ; & qu'impatient de revoir sa maîtresse , il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent ; la meuniere ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisieme jour , il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meuniere jetta les yeux sur lui par hasard , & le surprit dans une attention à la considérer , qui lui fit connoître ce qui se passoit dans son cœur.

Le jour qui paroissoit obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

**CLXVIII. NUIT.**

**SIRE**, le barbier continuant l'histoire de son frere aîné : Commandeur des croyants, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meûniere n'eut pas plutôt pénétré les sentiments de mon frere, qu'au-lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant, mon frere la regarda de même, mais d'une maniere si plaisante, que la meûniere referma la fenêtré au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connoître à mon frere qu'elle le trouvoit ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, & ne manqua pas de se flatter qu'on l'avoit vu avec plaisir.

La meûniere prit donc la résolution de se réjouir de mon frere. Elle avoit une piece d'une assez belle étoffe dont il y avoit déjà long-temps qu'elle vouloit se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, & le lui envoya par une jeune esclave qu'elle avoit. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur. Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, & vous prie de lui faire un habit de la piece d'étoffe

que je vous apporte, sur le modele de celui qu'elle vous envoie en même-temps; elle change souvent d'habit, & c'est une pratique dont vous serez très-content. Mon frere ne douta plus que la meuniere ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail immédiatement après ce qui s'étoit passé entr'elle & lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lu dans le fond de son cœur, & l'assurer du progrès qu'il avoit fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il alloit tout quitter pour elle, & que l'habit seroit prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

Le lendemain, la jeune esclave vint voir si l'habit étoit fait. Bachouc le lui donna bien plié, en lui disant : J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse, pour avoir négligé son habit; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frere : A propos, j'oubliois de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée; ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses compliments, & de vous demander comment vous avez passé la nuit; pour elle, la pauvre femme, elle

vous aime si fort , qu'elle n'en a pas dormi. Dites - lui , répondit avec transport mon benêt de frere, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. Après ce compliment de la part de la meûniere , il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisseroit pas languir dans l'attente de ses faveurs.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que l'esclave avoit quitté mon frere, lorsqu'il la vit revenir avec une piece de satin. Ma maîtresse, lui dit-elle , est très-satisfaite de son habit , il lui va le mieux du monde ; mais comme il est très-beau , & qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plutôt de cette piece de satin. Cela suffit , répondit Bacbouc , il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique ; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. La meûniere se montra souvent à sa fenêtrre , & prodigua ses charmes à mon frere pour lui donner du courage. Il faisoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre ; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avoit déboursé pour les accompagnements de l'habit & du caleçon , ni de quoi lui payer la façon de l'un & de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusoit , & qui ne s'en apperçoit pas , n'avoit rien mangé de tout ce

jour-là, & fut obligé d'emprunter quelques piéces de monnoie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meûnier souhaitoit de lui parler. Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui & vous, serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un & l'autre. Mon frere se laissa persuader, & alla au moulin avec l'esclave. Le meûnier le reçut fort bien, & lui présentant une piéce de toile : J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile, je voudrois bien que vous m'en fissiez vingt : s'il y a du reste, vous me le rendrez.

Scheherazade, frappée tout-à-coup par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc :



---

---

**CLXIX. NUIT.**

**M**ON frere, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meûnier, qui lui donna ensuite une autre piece de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meûnier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine; sur quoi mon frere dit qu'il se contenteroit de vingt dragmes d'argent. Le meûnier appella aussi-tôt la jeune esclave, & lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnoie qu'il alloit donner, étoit de poids. L'esclave, qui avoit le mot, regarda mon frere en colere, pour lui marquer qu'il alloit tout gâter s'il recevoit de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin, & qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit consu les chemises & les caleçons. Au sortir de chez le meûnier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelques monnoies de cuivre que j'avois dans ma bourse, & cela le fit subsister durant quelques jours: il est vrai qu'il ne vivoit que de bouillie, & qu'encore n'en mangeoit-il pas tout son saoul.

Un jour il entra chez le meûnier, qui étoit occupé à faire aller son moulin, & qui croyant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave qui étoit présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, & le fit répondre au meûnier qu'il ne venoit pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meûnier l'en remercia, & lui donna une robe de-dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meûnier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frere: Voisin, dit-il au meûnier, rien ne presse; nous comptons une autre fois. Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire, amoureux, affamé, & sans argent.

La meûniere étoit avare & méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frere de ce qui lui étoit dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle; & voici comme ils s'y prirent. Le meûnier invita Bacbouc un soir à souper, & après l'avoir assez mal régalé, il lui dit: Frere, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avoit un lit. Il le laissa là, & se retira avec sa femme dans le lieu où ils avoient coutume de coucher. Au milieu

de la nuit, le meûnier vint trouver mon frere : Voisin, lui dit-il, dormez-vous? Ma mule est malade, & j'ai bien du bled à moudre; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. Bacbouc, pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avoit seulement qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le meûnier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin; & lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : Marchez, voisin, lui dit-il. Hé pourquoi me frappez-vous, lui dit mon frere? C'est pour vous encourager, répondit le meûnier; car sans cela, ma mule ne marche pas. Bacbouc fut étonné de ce traitement; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer; mais le meûnier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, je vous prie; il faut marcher sans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain, elle reprit son discours de cette sorte :

## CLXX. NUIT.

**L**E meûnier obligea mon frere à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour, il le laissa sans le détacher, & se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état : à la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. Ah que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse & moi, s'écria la perfide ! Nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il étoit fatigué & moulu de coups ; mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meûniere.

• Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. Commandeur des croyants, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres freres. Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il étoit disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

---

---

## HISTOIRE

### *Du second Frere du Barbier.*

**M**ON second frere, qui s'appelloit Bakbarah le Breche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire; je vous prie de vous arrêter un moment. Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui vouloit. Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous menerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, & vous présentera la collation avec d'excellent vin: il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Ce que vous me dites, est-il bien vrai, repliqua mon frere? Je ne suis pas une menteuse, répartit la vieille; je ne vous propose rien qui ne soit véritable; mais écoutez ce que j'exige de vous: il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, & que vous ayez une complaisance infinie. Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, & il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avoit beaucoup d'officiers & de domesti-

ques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frere ; mais la vieille ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils le laisserent passer. Alors elle se retourna vers mon frere, & lui dit : Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amene, aime la douceur & la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. Bakbarah la remercia de cet avis, & promit d'en profiter.

Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'étoit un grand bâtiment en carré, qui répondoit à la magnificence du palais ; une galerie régnoit à l'entour, & l'on voyoit au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, & lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit avertir de son arrivée la jeune dame.

Mon frere, qui n'étoit jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offroient à sa vue ; & jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui étoit causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, & il apperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur maîtresse par les égards

qu'on avoit pour elle. Bakbarah, qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui ; & lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frere, qui s'étoit levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur ; & puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : Je suis ravie de vous voir, & je vous souhaite tout le bien que vous pouvez desirer. Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paroître devant vous. Il me semble que vous êtes de bonne humeur, repliqua-t-elle, & que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble.

Elle commanda aussi-tôt que l'on servît la collation. En même-temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits & de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves & mon frere. Comme il étoit placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvroit la bouche pour manger, elle s'appercevoit qu'il étoit breche-dent, & elle le faisoit remarquer aux esclaves qui en rioient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levoit la tête pour la regarder, & qui la voyoit rire, s'imagina que c'étoit de la

joie qu'elle avoit de sa venue, & se flatta que bientôt elle écarteroit ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avoit cette pensée; & prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, & lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avoit de meilleur.

La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instruments, & commencerent à jouer & à chanter; d'autres se mirent à danser. Mon frere, pour faire l'agréable, dansa aussi, & la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, & regarda mon frere en souriant, pour lui marquer qu'elle alloit boire à sa santé. Il se leva & demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au-lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, & le présenta à mon frere, afin qu'il lui fît raison.

Scheherazade vouloit poursuivre son récit; mais remarquant qu'il étoit jour, elle cessa de parler. La nuit suivante, elle reprit la parole, & dit au sultan des Indes :



---

**CLXXI. NUIT.**

**S**IRE, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah ; Mon frere, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, & but debout en reconnoissance de la faveur qu'elle lui avoit faite. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, & commença de le caresser. Elle lui passa la main derriere la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimoit le plus heureux homme du monde ; il étoit tenté de badiner aussi avec cette charmante personne ; mais il n'osoit prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avoient les yeux sur lui, & qui ne cessoient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, & à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, & se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avoit amené, le regarda d'une manière à lui faire connoître qu'il avoit tort, & qu'il ne se souvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute ; & pour la réparer, il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il

qu'il ne s'en étoit pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, & continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchoient qu'à la divertir, se mirent de la partie; l'une donnoit au pauvre Bakbarah des nazardes de toute sa force, l'autre lui tiroit les oreilles à les lui arracher, & d'autres enfin lui appliquoient des soufflets qui passoient la raillerie. Mon frere souffroit tout cela avec une patience admirable : il affectoit même un air gai; & regardant la vieille avec un souris forcé : Vous l'avez bien dit, disoit-il, que je trouverois une dame toute bonne, toute agréable, toute charmante. Que je vous ai d'obligations ! Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille; laissez faire, vous verrez bien autre chose. La jeune dame prit alors la parole, & dit à mon frere : Vous êtes un brave homme; je suis ravie de trouver en vous tant de douceur & tant de complaisance pour mes petits caprices, & une humeur si conforme à la mienne. Madame, répartit Bakbarah charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, & vous pouvez à votre gré disposer de moi. Que vous me faites de plaisir, repliqua la dame, en me marquant tant de soumission ! Je suis contente de vous, & je veux que vous le foyez aussi de moi. Qu'on

lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum & l'eau de rose. A ces mots, deux esclaves se détachèrent, & revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avoit du bois d'aloès le plus exquis dont elle le parfuma, & l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage & dans les mains. Mon frere ne se possédoit pas, tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avoient déjà joué des instruments & chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent; & pendant ce temps-là, la dame appella une autre esclave, & lui ordonna d'emmener mon frere avec elle, en lui disant: Faites-lui ce que vous savez; & quand vous aurez achevé, ramenez-le-moi. Bakbarah, qui entendit cet ordre, se leva promptement; & s'approchant de la vieille, qui s'étoit aussi levée pour accompagner l'esclave & lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille; elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme, & cette esclave, qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, & vous habiller en femme. On peut me peindre les sourcils, tant qu'on voudra,

repliqua mon frere, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite ; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserois-je paroître après cela sans moustache ? Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille ; vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille ; & sans dire un seul mot, se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache, & l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frere ne put aller jusques-là : Oh, pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. L'esclave lui représenta qu'il étoit inutile de lui avoir ôté la moustache, s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe ; qu'un visage barbu ne convenoit pas avec un habillement de femme ; & qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons ; elle menaça mon frere de la disgrâce de la jeune dame.

Enfin, elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle étoit assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frere demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, & sans cesser de rire, lui dit : Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurois tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi ; c'est de danser comme vous voilà. Il obéit ; & la jeune dame & ses esclaves danserent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetterent toutes sur le misérable, & lui donnerent tant de soufflets, tant de coups de poings & de coups de pieds, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire. Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, & vous allez en recevoir le prix.

Le jour qui paroissoit déjà, imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

## CLXXII. NUIT.

**L**A vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, & ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soyent nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, & se met à courir devant eux par la galerie & de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'ayent attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelqu'avantage qu'elle puisse prendre, léger & dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise; déshabillez-vous sans faire de façons.

Mon bon frere en avoit trop fait pour reculer. Il se déshabilla, & cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, & demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, & se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frere la

suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, en gagnoit encore sur mon frere. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, & puis enfilâ une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui étoit connu. Bakbarah, qui la suivoit toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il apperçut enfin une lumière vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussi-tôt. Imaginez-vous s'il eût lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe & sans moustache. Ils commencerent à frapper des mains, à le huer, & quelques-uns coururent après lui, & lui cinglerent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêterent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrerent par hasard, & le promenerent par la ville exposé à la risée de toute la populace.

Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vu sortir mon frere dans l'état où il étoit, par

une porte de l'appartement des femmes du grand-visir, qui donnoit sur la rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, & le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais.

Voilà, commandeur des croyants, dis-je au calife Monstaher Billah, l'aventure de mon second frere que je voulois raconter à votre majesté. Il ne savoit pas que les dames de nos seigneurs les plus puissants se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez fots pour donner dans de semblables pieges.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante, elle reprit sa narration, & dit au sultan des Indes:

---

## CLXXIII. NUIT.

**S**IRE, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisieme frere.



---

## HISTOIRE

### *Du troisieme Frere du Barbier.*

**C**OMMANDEUR des croyants, dit-il au calife, mon troisieme frere, qui se nommoit Bakbac, étoit aveugle, & sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avoit pas besoin de conducteur. Il avoit coutume de frapper aux portes, & de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis qui étoit seul, s'écria : Qui est là ? Mon frere ne répondit rien à ces paroles, & frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre & demande à mon frere ce qu'il veut. Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le maître de la maison ? Hélas oui, répartit mon frere. Tendez la main, lui dit le maître. Mon frere la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône; mais le maître la

lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'étoit pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivoit ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se mit à sa place, & lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitoit. Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandois quelque chose pour l'amour de Dieu. Bon aveugle, lui repliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frere, & m'épargner la peine de monter. Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez, & qu'on vous demande qui est là? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand'on vous parle? Que voulez-vous donc faire de moi, dit mon frere? Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, repliqua Bakbac. L'escalier est devant vous, répartit le maître, descendez seul si vous voulez. Mon frere se mit à descendre; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins & à la tête en glissant jus-

qu'au bas. Il se releva avec assez de peine, & sortit en se plaignant & en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui passoient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé; & après leur avoir dit que de toute la journée il n'avoit rien reçu: Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun pour m'acheter de quoi souper. Les deux aveugles y consentirent, il les mena chez lui.

Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frere avoit été si maltraité, étoit un voleur, homme naturellement adroit & malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avoit dit à ses camarades; c'est pourquoi il descendit, les suivit, & entra avec eux dans une méchante maison où logeoit mon frere. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit: Freres, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, & prendre garde s'il n'y a pas ici quelqu'étranger avec nous. A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé; mais appercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher,

il s'y prit, & se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermerent la porte, & firent le tour de la chambre en tâtant par-tout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, & qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde & alla s'asseoir doucement auprès de mon frere, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : Freres, comme vous m'avez fait depositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La derniere fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, & que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, & les donnant à ses camarades : Les voilà, poursuivit-il, vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fioient bien à lui, il ouvrit un des sacs, & en tira dix dragmes : les deux autres aveugles en tirent chacun autant.

Mon frere remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit, qu'il n'étoit pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avoit

assez de provisions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même-temps il tira de son bissac du pain, du fromage & quelques fruits, mit tout cela sur une table, & puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui étoit à la droite de mon frere, choisissoit ce qu'il y avoit de meilleur, & mangeoit avec eux; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, & s'écria aussi-tôt: Nous sommes perdus! il y a un étranger avec nous. En parlant de la sorte; il étendit la main, & saisit le voleur par le bras; il se jeta sur lui en criant au voleur & en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi & à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il étoit fort & vigoureux, & qu'il avoit l'avantage de voir où il adressoit ses coups, il en portoit de furieux tantôt à l'un & tantôt à l'autre, quand il pouvoit en avoir la liberté, & il crioit au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncerent la porte, & eurent bien de la peine à séparer les combattants; mais enfin en étant venus à bout, ils leur demanderent le sujet de leur différend. Messeigneurs, s'écria mon frere qui n'avoit pas quitté le voleur, cet homme que je tiens, est un vor

leur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. Le voleur qui avoit fermé les yeux d'abord qu'il avoit vu paroître les voisins, feignit d'être aveugle, & dit alors : Messieurs, c'est un menteur ; je vous jure par le nom de Dieu & par la vie du calife, que je suis leur associé, & qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, & je demande justice. Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, & les menerent tous quatre au juge de police.

Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades & moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, & qu'on commence par moi. Mon frere voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton.

A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain :

---

**CLXXIV. N U I-T.**

**O**N mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, & il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, & bientôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde, & en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné. Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grace, & me donner pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, & qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère.

Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, & promit de lui faire grace. Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades & moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, & pénétrer jusqu'aux appartements des femmes, où nous abusons de leur foi-

blesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en société ; j'en ai demandé aujourd'hui à mes confreres deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part , ils me les ont refusées , parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer , & qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse ; & sur mes instances à leur demander ma part , ils se sont jettés sur moi , & m'ont maltraité de la maniere dont je prends à témoins les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice , seigneur , que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance , faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçus , vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi.

Mon frere & les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible ; mais le juge ne daigna pas les étouffer. Scélérats , leur dit-il , c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles , que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité , & que vous commettez de si méchantes actions ? C'est une imposture , s'écria mon frere , il est faux qu'aucun de nous voye clair : nous en prenons Dieu à témoin.

Tout ce que put dire mon frere, fut inutile, ses camarades & lui reçurent chacun deux cents coups de bâton. Le juge attendoit toujours qu'ils ouvrissent les yeux, & attribuoit à une grande obstination ce qui n'étoit pas possible qu'il arrivât. Pendant ce temps-là, le voleur disoit aux aveugles : Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, & n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. Puis s'adressant au juge de police : Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, & que jamais ils n'ouvriront les yeux : ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auroient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verroient. Il vaut mieux leur faire grace, & envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées.

Le juge n'eut garde d'y manquer; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents dragmes au voleur, & retint le reste pour lui. A l'égard de mon frere & de ses compagnons, il en eut pitié, & se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui étoit arrivé à mon frere, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, & je le ramenai secretement dans la ville. J'aurois bien pu le justifier auprès du juge de police, & faire punir le voleur

comme il le méritoit ; mais je n'osai l'entreprendre , de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire.

Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frere l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avoit déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose ; mais sans attendre qu'on exécutât son ordre , je commençai l'histoire de mon quatrieme frere.

## HISTOIRE

### *Du quatrieme frere du Barbier.*

**A**LCOUZ étoit le nom de mon quatrieme frere. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il étoit boucher de profession ; il avoit un talent particulier pour élever & dresser des béliers à se battre , & par ce moyen il s'étoit acquis la connoissance & l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats , & qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il étoit d'ailleurs fort achalandé ; il avoit toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie ; parce qu'il étoit fort riche , & qu'il n'épargnoit rien pour avoir la meilleure.

Un jour qu'il étoit dans sa boutique, un vieillard qui avoit une longue barbe blanche, vint acheter six livres de viande, lui donna l'argent, & s'en alla. Mon frere trouva cet argent si beau, si blanc & si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas durant cinq mois de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, & de la payer en pareille monnoie, que mon frere continua de mettre à part.

Au bout des cinq mois, Alcouz voulant acheter une quantité de moutons & les payer en cette belle monnoie, ouvrit le coffre; mais au-lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avoit mise. Il se donna des grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirerent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. Plût à Dieu, s'écria mon frere en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite! Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, & mettant la main sur lui: Musulmans, s'écria-t-il, de toute sa force, à l'aide; écoutez la friponnerie que ce méchant homme

m'a faite. En même-temps il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'étoit assemblé autour de lui, ce qu'il avoit déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : Vous feriez fort bien de me laisser aller, & de réparer par cette action, l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serois fâché. Hé qu'avez-vous à dire contre moi, lui repliqua mon frere ? Je suis un honnête homme dans ma profession, & je ne vous crains pas. Vous voulez donc que je le publie, reprit le vieillard du même ton ? Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine. Vous êtes un imposteur, lui répartit mon frere. Non, non, dit alors le vieillard ; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé & attaché au-dehors de votre boutique comme un mouton ; qu'on y aille, & l'on verra si je dis la vérité.

Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frere avoit tué un mouton ce jour-là, l'avoit accommodé & exposé hors de sa boutique selon sa coutume. Il protesta que ce que disoit le vieillard, étoit faux ; mais malgré ses protestations, la populace crédule se laissant prévenir con-

tre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur le champ. Elle obligea mon frere à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même, & courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé & attaché comme l'accusateur l'avoit dit; car ce vieillard, qui étoit magicien, avoit fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avoit fascinés à mon frere pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avoit données.

A ce spectacle, un de ceux qui tenoient Alcouz, lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine ? Et le vieillard, qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes mêmes qui purent approcher de lui, ne l'épargnerent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détaché & apporté pour servir de témoin contre l'accusé. Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, & qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous en fassiez un châtiment exemplaire. Le juge de police entendit mon frere avec

patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi , qu'il traita mon frere d'imposeur ; & s'en rapportant au témoignage de ses yeux , il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

Ensuite l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent , il lui enleva tout ce qu'il avoit , & le bannit à perpétuité , après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville trois jours de suite , monté sur un chameau.

Mais, Sire , dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar , la clarté du jour que je vois paroître , m'impose silence. Elle se tut , & la nuit suivante , elle continua d'entretenir le fultan des Indes dans ces termes :

---

## CLXXV. NUIT.

**S**IRE , le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz : Je n'étois pas à Bagdad , dit-il , lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrieme frere. Il se retira dans un lieu écarté , où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri ; car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher , il se rendit la nuit par des chemins détournés , à une ville où il n'étoit

connu de personne, & il y prit un logement d'où il ne sortoit presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un fauxbourg, où il entendit tout-à-coup un grand bruit de cavaliers qui venoient derriere lui. Il étoit alors par hasard près de la porte d'une grande maison; & comme après ce qui lui étoit arrivé, il appréhendoit tout, il craignoit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter; c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher; & après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, & le prenant au collet: Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous. Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernieres nuits, que nous n'en avons pas dormi, & vous n'avez épargné notre vie, que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein.

Vous pouvez bien penser que mon frere fut fort surpris de ce compliment. Bonnes gens, leur dit-il, je ne fais ce que vous me voulez, & vous me prenez sans doute pour un autre. Non, non, repliquerent-ils, nous n'ignorons pas que vous & vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avoit, & de l'avoir réduit à

la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. En disant cela, ils le fouillerent, & trouverent qu'il avoit un couteau sur lui. Oh, oh, s'écrierent-ils, en le prenant osez-vous dire encore que vous n'êtes point un voleur? Hé quoi, leur répondit mon frere, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Ecoutez mon histoire, ajouta-t-il, au-lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous ferez touchés de mes malheurs. Bien éloignés de l'écouter, ils se jetterent sur lui, le foulerent aux pieds, lui arracherent son habit, & lui déchirerent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avoit au dos : Ah, chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, & ton dos nous fait voir le contraire. Hélas! s'écria mon frere, il faut que mes péchés soient bien grands, puisqu'après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable!

Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes; ils le menerent au juge de police, qui lui dit : Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis

l'homme du monde le plus innocent, & je suis perdu si vous ne me faites la grace de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de compassion que moi. Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller & assassiner les gens ? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frere, & le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur le champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, & ensuite le fit promener par la ville sur un chameau, & crier devant lui : *Voilà de quelle maniere on châtie ceux qui entrent par force dans les maisons.*

Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, & le ramenai à Bagdad secretement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir.

Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose & me renvoyer ; mais sans donner le temps d'exé-

cuter

cuter son ordre, je repris la parole, & lui dis : Mon souverain seigneur & maître, vous voyez bien que je parle peu ; & puisque votre majesté m'a fait la grace de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres freres, j'espere qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complete qui ne sera pas indigne de votre bibliotheque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquieme frere se nommoit Alnaschar... Mais je m'apperçois qu'il est jour, dit en cet endroit Scheherazade. Elle garda le silence, & reprit ainsi son discours la nuit suivante :

---

## CLXXVI. NUIT.

**S**IRE, le barbiér continua de parler dans ces termes :



---

---

## HISTOIRE

### *Du cinquieme Frere du Barbier.*

**A**LNASCHAR, tant que vécut notre pere, fut très-paresseux. Au-lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avoit pas honte de la demander le soir, & de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçu. Notre pere mourut accablé de vieillesse, & nous laissa pour tout bien sept cents dragmes d'argent. Nous partageâmes également; de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avoit jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en feroit. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, & il se déterminâ enfin à les employer en verres, en bouteilles & autres pieces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, & choisit une fort petite boutique où il s'assit, le panier devant lui, & le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver; & dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes, assez haut pour être entendu

d'un tailleur qu'il avoit pour voisin. Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, & c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail; & de ces deux cents dragmes, que j'employerai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Continuant ainsi, j'amasserai, par la suite du temps, quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes, j'irai aisément jusqu'à huit mille. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussi-tôt la verrerie pour me faire jouaillier. Je ferai commerce de diamants, de perles, & de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chère, & du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instruments, de danseurs & de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, & j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, & j'enverrai demander en mariage la fille du grand-visir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit & de toutes les autres qualités de sa fille; & enfin, que je lui donnerai mille pièces d'or pour la pre-

miere nuit de nos noces. Si le visir étoit assez mal-honnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe, & l'amenerois malgré lui chez moi.

D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-visir, je lui acheterai dix eunuques noirs des plus jeunes & des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince; & monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamants & de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant & derrière moi, & me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands & des petits, qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens, rangés en deux files à droite & à gauche; & le grand-visir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place, & se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pieces d'or, que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, & la lui présentant: Voilà, lui dirai-je, les mille pieces d'or que j'ai promises pour la premiere nuit de mon mariage; & lui offrant l'autre: Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant, pour vous mar-

quer que je suis homme de parole, & que je donne plus que je ne promets. Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité.

Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelqu'officier sur la visite que j'aurai faite au visir son pere; j'honorerai l'officier d'une belle robe, & le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer, je ne l'accepterai pas, & je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti; & quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une maniere qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu; & pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront: Notre cher seigneur & maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous: elle attend que vous la caressiez, & elle est bien

mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder, elle est fatiguée d'être si long-temps debout; dites-lui au moins de s'asseoir. Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise & leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, & après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je leverai enfin la tête, & jetterai sur elle un regard distrait, puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elle auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la meneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit; & moi cependant je me leverai de mon côté, & prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge; elles me tiendront le même discours, & je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier & solliciter avec autant d'instances & aussi long-temps que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie.

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, & dit au sultan des Indes :

## CLXXVII. NUIT.

**SIRE**, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquieme frere : Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui fera près de moi, une bourse de cinq cents pieces d'or que je donnerai aux coëffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la premiere. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, & je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris & de mon orgueil à sa mere, femme du grand-visir, & j'en aurai la joie au cœur. Sa mere viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, & me dira : Seigneur, car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement, je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille, & de vous approcher d'elle : je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, & qu'elle vous aime de toute son ame. Mais ma belle-mere aura beau me parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, & je

demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois, & me dira : Seigneur, seroit-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille ? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux, & que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. Cessez de lui causer une si grande mortification, faites-lui la grace de la regarder, de lui parler, & de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. Tout cela ne me touchera point ; ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, & le mettant à la main de sa fille mon épouse : Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin ; il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout & toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté, & que je persisterai à la dédaigner, elle me dira les larmes aux yeux : Mon cœur, ma chère ame, mon aimable seigneur, je vous conjure par les faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grace de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-humble servante. Je me garderai bien de la regarder encore, & de lui répondre. Mon charmant époux, continuera-t-elle en re-

doublant ses pleurs, & en m'approchant le verre de la bouche, je ne cesserai pas que je n'aye obtenu que vous buviez. Alors, fatigué de ses prieres, je lui lancerai un regard terrible, & lui donnerai un bon soufflet sur la joue en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

Mon frere étoit tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, & par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de maniere que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

Le tailleur son voisin qui avoit ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. Oh, que tu es un indigne homme ! dit-il à mon frere ; ne devrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle ? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs & les charmes d'une si aimable personne. Si j'étois à la place du grand-vifir ton beau-pere, je te ferois donner cent coups de nerf de bœuf, & te ferois promener par la ville avec l'éloge que tu mérites.

Mon frere, à cet accident si funeste pour

lui, rentra en lui-même ; & voyant que c'étoit par son orgueil insupportable qu'il lui étoit arrivé , il se frappa le visage , déchira ses habits , & se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins , & arrêter les passants qui alloient à la priere du midi. Comme c'étoit un vendredi , il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar , & les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'étoit mise en tête , s'étoit dissipée avec son bien ; & il pleuroit encore son sort amèrement , lorsqu'une dame de considération , montée sur une mule richement caparaçonnée , vint à passer par-là. L'état où elle vit mon frere , excita sa compassion ; elle demanda qui il étoit , & ce qu'il avoit à pleurer ? On lui dit seulement que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il possédoit à l'achat d'un panier de verrerie ; que ce panier étoit tombé , & que toute la verrerie s'étoit cassée. Aussi-tôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnoit : Donnez - lui , dit - elle , ce que vous avez sur vous. L'eunuque obéit , & mit entre les mains de mon frere une bourse de cinq cents pieces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame ; &

après avoir fermé sa boutique, où sa présence n'étoit plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

Il faisoit de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venoit de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappoit; & ayant reconnu à la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grace à vous demander; voilà le temps de la priere, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, & me donnez un vase d'eau. Mon frere envisagea cette femme, & vit que c'étoit une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; & toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espece de bourse longue & étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa priere; & lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frere, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens.

L'aurore, dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter

en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours en faisant toujours parler le barbier :

---

## CLXXVIII. NUIT.

**L**A vieille souhaita donc toute sorte de biens à mon frere, & le remercia de son honnêteté. Comme elle étoit habillée assez pauvrement, & qu'elle s'humilioit fort devant lui, il crut qu'elle lui demandoit l'aumône, & il lui présenta deux pieces d'or. La vieille se retira en-arriere avec surprise, comme si mon frere lui eût fait une injure. Grand Dieu, lui dit-elle, que veut dire ceci ? Seroit-il possible, seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône ? Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci ; j'appartiens à une jeune dame de cette ville qui est pourvue d'une beauté charmante, & qui est avec cela très-riche ; elle ne me laisse manquer de rien.

Mon frere ne fut pas assez fin pour s'appercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avoit refusé les deux pieces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourroit pas lui procurer l'hon-

neur de voir cette dame. Très-volontiers, lui répondit-elle, elle fera bien-aïse de vous épouser, & de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent, & suivez-moi. Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, & presque aussitôt une femme belle & riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents piéces d'or, & se laissa conduire par la vieille.

Elle marcha devant lui, & il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison, où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvroit. La vieille le fit entrer le premier, & passer au travers d'une cour bien pavée, & l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'assit ; & comme il avoit chaud, il ôta son turban & le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'apperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir ; & après lui avoir dit quelques douceurs :

Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. A ces mots, elle lui présenta la sienne, & le mena dans une chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta, en lui disant: Demeurez, je suis à vous dans un moment. Il attendit; mais au-lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, & regardant mon frere d'un œil terrible: Que fais-tu ici, lui dit-il fièrement? Alnashar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portoit, & lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage des sens. Le noir le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frotterent les playes de mon frere, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffroit, de ne donner aucun signe de vie. Le noir & l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avoit fait tomber mon frere dans le piège, vint le prendre par les pieds, & le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jetta dedans, & il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui

avoient été assassinées. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui, car la violence de sa chute lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses playes avoient été frottées, lui conserva la vie. Il reprit peu-à-peu assez de force pour se soutenir; & au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, & remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue, & partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques moments après elle, & il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étoient arrivées en si peu de temps.

Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avoit trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents piéces d'or, & au-lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre.

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit; mais le lendemain, elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

---

---

**CLXXIX. NUIT.**

**M**ON frere , continua le barbier , attachâ le sac de verre autour de lui avec sa ceinture , se déguisa en vieille , & prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin il rencontra la vieille qui se promenoit déjà par la ville , en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda , & contrefaisant la voix d'une femme : N'auriez-vous pas , lui dit-il , un trébuchet à me prêter ? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pieces d'or. Je voudrois bien voir si elles sont de poids. Bonne - femme , lui répondit la vieille , vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez , vous n'avez qu'à me suivre , je vous menerai chez mon fils , qui est changeur , il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps , afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. Mon frere la suivit jusqu'à la maison où elle l'avoit introduit la première fois , & la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

La vieille mena mon frere dans la salle , où elle lui dit d'attendre un moment , qu'el-

le alloit faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir : Maudite vieille , dit-il à mon frere , leve-toi & me suis. En disant ces mots , il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le massacrer. Alnaschar se leva , le suivit ; & tirant son sabre de dessous sa robe , il le lui déchargea sur le cou par-derrriere si adroitement , qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussi-tôt d'une main , & de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jetta avec la tête. L'esclave grecque accoutumée à ce manège , se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel ; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main , & qui avoit quitté le voile dont il s'étoit couvert le visage , elle laissa tomber le bassin & s'enfuit ; mais mon frere courant plus fort qu'elle , la joignit , & lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit , & il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. Perfide , s'écria-t-il , me reconnois-tu ? Hélas , seigneur , répondit-elle en tremblant , qui êtes-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. Je suis , dit-il , celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver & faire ta priere d'hypocrite : t'en souvient-il ? Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre pieces.

Il ne restoit plus que la dame qui ne savoit rien de ce qui venoit de se passer chez elle. Il la chercha, & la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, & il eut la générosité de la lui accorder. Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchants que ceux dont je viens de me venger si justement ? J'étois, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, & la maudite vieille dont je ne connoissois pas la méchanceté, me venoit voir quelquefois. Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles nocces chez nous; vous y prendriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pieces d'or. Je la suivis; elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir qui me retint par force; & il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. De la maniere dont ce détestable noir se gouvernoit, reprit mon frere, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. Il y en a tant, répartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter: suivez-moi & vous les verrez. Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or; qu'il considéra avec une admiration

dont il ne pouvoit revenir. Allez, dit-elle, & amenez assez de monde pour emporter tout cela. Mon frere ne se le fit pas dire deux fois; il sortit, & ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les emmena avec lui; & en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte: mais il le fut bien davantage, lorsqu'étant entré dans la chambre où il avoit vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée & plus diligente que lui, les avoit fait enlever, & avoit disparu elle-même. Au défaut des coffres & pour ne s'en pas retourner les mains vuides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres & dans les garde-meubles où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cents pieces d'or qui lui avoient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui avoient reconnu mon frere & vu les porteurs aller & venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avoit paru suspect. Alnashar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortoit du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut parler à vous. Mon

frere les pria de se donner un moment de patience, & leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lierent & le forcerent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frere, qui les arrêta, & s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenaient: il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher, & rapporter au juge de police qu'ils ne l'avoient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, & ils menerent Alnaschar au juge de police.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, & dit au sultan des Indes :

---

## CLXXX. NUIT.

**S**IRE, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frere devant le juge de police, ce magistrat lui dit: Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous? Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, & de vous supplier de

me donner votre parole , qu'il ne me sera rien fait. Je vous la donne , repliqua le juge. Alors mon frere lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé , & tout ce qu'il avoit fait depuis que la vieille étoit venue faire sa priere chez lui , jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avoit laissée après avoir tué le noir , l'esclave grecque & la vieille. A l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui , il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pieces d'or qu'on lui avoit volées.

Le juge sans rien promettre à mon frere , envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avoit ; & lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restoit plus rien , & que tout avoit été mis dans son garde-meuble , il commanda aussitôt à mon frere de sortir de la ville , & de n'y revenir de sa vie , parce qu'il craignoit que s'il y demeuroit , il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer , & sortit de la ville pour se refugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillerent , & le mirent nud comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle , que je pris un habit , & allai le trouver où il étoit. Après l'avoir

consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai, & le fis entrer secretement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres freres.

---

## HISTOIRE

### *Du sixieme Frere du Barbier.*

**I**L ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixieme frere, appelé Schacabac aux levres fendues. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avoit eues en partage, de même que ses autres freres; de sorte qu'il s'étoit vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittoit avec adresse, & il s'étudioit sur-tout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers & des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, & s'attirer leur compassion.

Un jour qu'il passoit devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très-spacieuse, où il y avoit une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entr'eux, & lui demanda à qui appartenoit cet hôtel. Bon-homme, lui ré-

pondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande ? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'hôtel d'un (1) Barmecide ? Mon frere, à qui la générosité & la libéralité des Barmecides étoient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, & les pria de lui donner l'aumône. Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, & adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content.

Mon frere ne s'attendoit pas à tant d'honnêteté ; il en remercia les portiers, & entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui étoit si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en quarré, d'une-belle architecture, & entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissoient la vue. Les appartements d'en-bas qui régnoient à l'entour, étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, & on les ouvroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit passée.

---

(1) Les Barmecides, comme on l'a déjà dit ailleurs, étoient une noble famille de Perse qui s'étoit établie à Bagdad.

Un lieu si agréable auroit causé de l'admiration à mon frere, s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança & entra dans une salle richement meublée & ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur, où il apperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'étoit le maître de la maison. En effet, c'étoit le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une maniere obligeante qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda ce qu'il souhaitoit. Seigneur, lui répondit mon frere d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes & généreuses comme vous. Il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui étoit recommandable par mille belles qualités.

Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frere; & portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur: Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, & qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites? Voilà ce que je ne puis souffrir. A ces démonstrations, mon frere, prévenu qu'il alloit lui donner une marque singuliere de sa libéralité, lui donna mille bénédictions, & lui souhaita toute sorte de biens. Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide,

Barmecide, que je vous abandonne, & je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. Seigneur, repliqua mon frere, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. Est-il bien vrai, répartit le Barmecide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est ? Hélas, le pauvre homme ! il meurt de faim ! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin & l'eau, que nous nous lavions les mains. Quoiqu'aucun garçon ne parût, & que mon frere ne vit ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus ; & en faisant cela, il disoit à mon frere : Approchez donc, lavez-vous avec moi. Schacabac jugea bien par-là que le seigneur Barmecide aimoit à rire ; & comme il entendoit lui-même la raillerie, & qu'il n'ignoroit pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, ~~s'ils en veulent tirer bon parti,~~ il s'approcha, & fit comme lui.

Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, & qu'on ne nous fasse point attendre. En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche & de mâcher à vuide, en disant à mon frere : Mangez, mon hôte, je vous en prie,

agissez aussi librement que si vous étiez chez vous ; mangez donc ; pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps, & que je fais assez bien mon devoir. Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmécide, ne le trouvez-vous pas excellent ? Ah, seigneur, répartit mon frère, qui ne voyoit pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. Mangez-en donc tout votre saoul, repliqua le seigneur Barmécide, je vous assure que j'ai acheté cinq cents piéces d'or la boulangere qui me fait de si bon pain.

Scheherazade vouloit continuer ; mais le jour qui paroissoit, l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

---

## CLXXXI. NUIT.

**L**E Barmécide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave la boulangere, & vanté son pain, que mon frère ne mangeoit qu'en idée, s'écria : Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte,

dit-il à mon frere, encore qu'aucun garçon n'eût paru, goûtez de ce nouveau mets, & me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du bled mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là ? Il est admirable, lui répondit mon frere ; aussi je m'en donne comme il faut. Que vous me faites de plaisir, reprit le seigneur Barmecide ; je vous conjure par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches, & des figues seches ; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. L'oie est bien grasse, dit le Barmecide, mangez-en seulement une cuisse & une aîle. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frere, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger : mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches qu'il ordonna qu'on servît, & qui fut servi de même que les plats précédents. Oh ! pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi ; je veux que vous

vous en raffasiez. En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, & l'approchant de la bouche de mon frere: Tenez, lui dit-il, avalez cela, vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. Mon frere allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher & de l'avaler avec un extrême plaisir. Je savois bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. Rien au monde n'est plus exquis, répartit mon frere: franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide; je crois que vous n'en ferez pas moins content que de l'agneau: Hé bien, qu'en pensez-vous? Il est merveilleux, répondit Schacabac; on y sent tout-à-la-fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, & les herbes les plus odorantes; & toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre: quelle volupté! Faites honneur à ce ragoût, repliqua le Barmecide; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en hauffant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frere: en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage; je n'en puis plus.

Qu'on desserve donc, dit alors le Bar-

mecide, & qu'on apporte les fruits. Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir; après quoi reprenant la parole: Goûtez de ces amandes, poursuivit-il; elles sont bonnes & fraîchement cueillies. Ils firent l'un & l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes & qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invitait mon frere à prendre d'autres choses: Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures seches, des compotes; choisissez ce qu'il vous plaira. Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose: Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. Schacabac fit semblant de prendre & de manger. Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide; & en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. Il excita encore mon frere à manger: Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paroît que vous n'avez guere mangé. Seigneur, lui répartit mon frere, qui avoit mal aux mâchoires à force de mâcher à vuide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurois manger un seul morceau davantage.

Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions (1) : vous boirez bien du vin. Seigneur, lui dit mon frere, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. Vous êtes trop scrupuleux, repliqua le Barmecide : faites comme moi. J'en boirai donc par complaisance, répartit Schacabac : à ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, & même contre le respect qui vous est dû ; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. En même-temps il commanda qu'on en apportât ; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande & les fruits. Il fit semblant de se verser à boire, & de boire le premier ; puis faisant semblant de verser à boire pour mon frere & de lui présenter le verre : Buvez à ma santé, lui dit-il ; faisons un peu si vous trouverez ce vin bon. Mon frere feignit de prendre le verre, de le regarder de près comme pour voir si la couleur du vin étoit belle, & de se le por-

---

(1) Les orientaux, & particulièrement les mahométans, ne boivent qu'après le repas.

ter au nez pour juger si l'odeur en étoit agréable ; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide , pour lui marquer qu'il prenoit la liberté de boire à sa santé , & enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. Seigneur , dit-il , je trouve ce vin excellent ; mais il n'est pas assez fort , ce me semble. Si vous en souhaitez qui ait plus de force , répondit le Barmecide , vous n'avez qu'à parler ; il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous ferez content de celui-ci. A ces mots , il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même , & puis à mon frere : il fit cela tant de fois , que Schacabac feignant que le vin l'avoit échauffé , contrefit l'homme ivre , leva la main , & frappa le Barmecide à la tête si rudement , qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore ; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup , lui cria : Êtes-vous fou ? Alors mon frere se retenant , lui dit : Seigneur , vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave , & de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger ; il ne falloit pas me faire boire de vin , car je vous avois bien dit que je pourrois vous manquer de respect. J'en suis très-fâché , & je vous en demande mille pardons.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au-lieu de se mettre en colere, se prit à rire de toute sa force. Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère.... Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. Schahriar se leva aussi-tôt, & la nuit suivante, la sultane continua de parler dans ces termes :

---

## CLXXXII. NUIT.

**S**IRE, le barbier poursuivant l'histoire de son sixieme frere : Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyons amis, & que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, & la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout; mais nous allons manger réellement. En achevant ces paroles, il frappa des mains, & commanda à plusieurs domestiques qui parurent, d'apporter la table & de servir. Il fut obéi promptement, & mon frere fut régale des mêmes mets dont il n'avoit goûté

qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin, & en même-temps un nombre d'esclaves belles & richement habillées, entrèrent & chanterent au son des instruments quelques airs agréables. Enfin, Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés & des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement, & lui fit donner un habit de sa garde-robe.

Le Barmecide trouva dans mon frere tant d'esprit, & une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison & de toutes ses affaires. Mon frere s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; & n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous les biens au profit du prince. On dépouilla mon frere de tous ceux qu'il avoit amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pèlerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pèlerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée & pillée par un nombre de bedouins (1) supérieur à celui des pèlerins. Mon frere se

---

(1) Les bedouins sont des arabes errants par les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister.

trouva esclave d'un bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitoit inutilement. Je suis votre esclave, lui disoit il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, & qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. Enfin, mon frere eut beau lui exposer toute sa misere, & tâcher de le fléchir par ses larmes, le bedouin fut impitoyable; & de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avoit compté, il prit son couteau & lui fendit les levres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyoit avoir faite.

Le bedouin avoit une femme assez jolie, & souvent quand il alloit faire ses courses, il laissoit mon frere seul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour consoler mon frere de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisoit assez connoître qu'elle l'aimoit; mais il n'osoit répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, & il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner & de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en présence de son mari.

Mon frere, sans prendre garde qu'il les observoit, s'avisa ; pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le bedouin s'imagina aussi-tôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle ; & ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frere ; & après l'avoir mutilé d'une maniere barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte où il le laissa. La montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de forte que les passants qui l'avoient rencontré, me donnerent avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin, & le ramenai dans la ville.

Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plutôt de la ville. Allez, & que je n'entende plus parler de vous. Je cédaï à la nécessité, & voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife étoit mort ; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes freres en vie. Ce fut à mon retour en cette ville,

que je rendis au jeune boîteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de son ingratitude, & de la maniere injurieuse dont il m'a traité. Au-lieu de me témoigner de la reconnaissance, il a mieux aimé me fuir & s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'étoit plus à Bagdad, quoique personne ne me fût dire au vrai de quel côté il avoit tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province ; & lorsque j'y pensois le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à le voir si irrité contre moi.

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, se tut, & la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

---

## CLXXIII. NUIT.

**SIRE**, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boîteux & du barbier de Bagdad, de la maniere que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté : Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que

le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, & qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avoit préparé. Nous nous mîmes donc à table, & nous nous réjouîmes jusqu'à la priere d'entre le midi & le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara, & je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi-ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta & joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerois pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, & j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avoit une arête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste, & dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, & nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, & le pourvoyeur le porta dans la rue, où on a cru que le marchand l'avoit tué. Voilà,

fire, ajouta le tailleur, ce que j'avois à dire pour satisfaire votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colere, de la vie ou de la mort.

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content qui redonna la vie au tailleur & à ses camarades. Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boîteux, de celle du barbier, & des aventures de ses freres, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, & qu'on enterre le corps du bossu, je voudrois voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. En même-temps, il dépêcha un huissier pour l'aller chercher, avec le tailleur, qui savoit où il pourroit être.

L'huissier & le tailleur revinrent bientôt, & amenerent le barbier qu'ils présenterent au sultan. Le barbier étoit un vieillard qui pouvoit avoir quatre-vingts-dix ans. Il avoit la barbe & les sourcils blancs comme neige; les oreilles pendantes & le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses; voudriez-vous

bien m'en raconter quelques-unes ? Sire , lui répondit le barbier , laissons là , s'il vous plaît , pour le présent , des histoires que je puis savoir. Je supplie très-humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien , ce juif , ce musulman & ce bossu mort que je vois là étendu par terre. Le sultan sourit de la liberté du barbier , & lui repliqua : Qu'est-ce que cela vous importe ? Sire , répartit le barbier , il m'importe de faire la demande que je fais , afin que votre majesté sache que je ne suis pas un grand parleur , comme quelques-uns le prétendent , mais un homme justement appelé le silencieux.

Scheherazade , frappée par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement du sultan des Indes , garda le silence en cet endroit , & reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

---

## CLXXXIV. NUIT.

**SIRE** , le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu , puisqu'il paroissoit le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier

l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenoit pas. Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien-aïse d'examiner de près ce bossu. Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux; & après l'avoir attentivement regardée, il fit tout-à-coup un si grand éclat de rire, & avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il étoit devant le sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire: On le dit bien, & avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce bossu.

A ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avoit l'esprit égaré. Homme silencieux, lui dit le sultan, parlez-moi: qu'avez-vous donc à rire si fort? Sire, répondit le barbier, je jure par l'humeur bienfaisante de votre majesté, que ce bossu n'est pas mort; il est encore en vie, & je veux passer pour un extravagant, si je ne vous le fais voir à l'heure même. En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avoit plusieurs remèdes, qu'il portoit sur lui pour s'en servir dans l'occasion, & il

en tira une petite fiole balsamique dont il frotta long-temps le cou du bossu. Ensuite il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents; & après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson & l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussi-tôt le bossu éternua, étendit les bras & les pieds, ouvrit les yeux, & donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar & tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière & la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite & de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie & d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que sa mémoire, qui méritoit si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là; pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur & le marchand chrétien, ne se ressouvissent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avoit causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit

revêtir en sa présence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, & le retint auprès de sa personne.

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avoit donné occasion. Comme le jour paroissoit déjà, elle se tut; & sa chere sœur Dinarzade voyant qu'elle ne parloit plus, lui dit : Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendois pas. J'avois cru le bossu mort absolument. Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi-bien que les aventures des freres du barbier. L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. J'en suis bien-aise, ma chere sœur, dit la sultane; & puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan, notre seigneur & maître, si sa majesté me faisoit encore la grace de me conserver la vie, j'aurois l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar & de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alrafchid, qui n'est pas moins digne de son attention & de la vôtre que l'histoire du bossu. Le sultan des Indes, qui étoit assez content des choses dont Scheherazade l'avoit entretenu jusqu'alors, se laissa aller au

plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettoit.

Il se leva pour faire sa priere & tenir son conseil, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la sultane.

---

---

## CLXXXV. NUIT.

**D**INARZADE, toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appella cette nuit à l'heure ordinaire. Ma chere sœur, lui dit-elle, le jour paroîtra bientôt; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelqueune de ces histoires agréables que vous savez. Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar & de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid. Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. En même-temps, elle commença de cette maniere :



---



---

## HISTOIRE

*D'Aboulhassan Ali Ebn Becar, & de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alrafchid.*

**S**ous le regne du calife Haroun Alrafchid, il y avoit à Bagdad un droguiste qui se nommoit Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, & très-agréable de sa personne. Il avoit plus d'esprit & de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession; & sa droiture, sa sincérité, & l'enjouement de son humeur, le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Le calife, qui connoissoit son mérite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'estimoit tant, qu'il se repositoit sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites, toutes les choses dont elles pouvoient avoir besoin. C'étoit lui qui choisissoit leurs habits, leurs ameublements & leurs pierreries; ce qu'il faisoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités & la faveur du calife attiroient chez lui les fils des émirs & des autres officiers du premier rang; sa maison étoit le rendez-vous de toute la noblesse de

la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il confidéroit plus que tous les autres, & avec lequel il avoit contracté une amitié particuliere. Ce seigneur s'appelloit Aboulhassan Ali Ebn Becar, & tiroit son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistoit encore à Bagdad depuis que, par la force de leurs armes, les musulmans avoient fait la conquête de ce royaume. La nature sembloit avoir pris plaisir à rassembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps & de l'esprit. Il avoit le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, & une physionomie si engageante, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toujours en des termes propres & choisis, avec un tour agréable & nouveau : le ton de sa voix avoit même quelque chose qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela, comme il avoit beaucoup d'esprit & de jugement, il pensoit & parloit de toutes choses avec une justesse admirable. Il avoit tant de retenue & de modestie, qu'il n'avançoit rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le représen-

ter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avoit distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avoient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince étoit chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée sur une mule noire & blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnoient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air, & au travers du voile qui leur couvroit le visage. La dame avoit une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclatoient des perles & des diamants, d'une grosseur extraordinaire; & pour sa beauté, il étoit aisé de voir qu'elle surpassoit celle de ses femmes, autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venoit de faire quelqu'emplette; & comme elle avoit à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique, qui étoit propre & spacieuse, & il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, & lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse & sa galanterie, accommodoit le coussin d'étoffe à fond d'or qui devoit servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle

s'assit. Ensuite l'ayant saluée en baissant le tapis à ses pieds, il se releva, & demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, & fit briller, aux yeux du prince de Perse, une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression. Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. Le prince de Perse obéit, & s'assit sur le bord du sofa. Il avoit toujours les yeux attachés sur elle, & il avoit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passoit en son ame, & cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher; & après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom & le pays du prince de Perse. Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez, se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, & est prince de race royale.

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimoit déjà passionnément, fût d'une si haute condition. Vous voulez dire, sans doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse? Oui, madame, répartit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont

ses ancêtres; & depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connoître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien-aïse qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne regne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas; autrement je serai fâchée contre vous, & ne reviendrai ici de ma vie.

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles, des sentiments de la dame. Ma princesse, ma reine, répartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colere contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher, en lui faisant une inclination de tête; & après avoir jetté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule, & partit.

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever à cause du jour  
qui

qui paroissoit. Elle continua cette histoire la nuit suivante, & dit à Schahriar :

---

## CLXXXVI. NUIT.

**SIRE**, le prince de Perse, éperduement amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir, & il y avoit déjà long-temps qu'il ne la voyoit plus, qu'il avoit encore la vue tournée du côté qu'elle avoit pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques personnes l'observoient, & commençoient à rire de le voir en cette attitude. Hélas ! lui dit le prince, le monde & vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous, emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, & que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé. Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer sans leur donner le temps de se consulter. Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselahar (1), la première favorite du calife notre maître. Elle est ainsi nom-

---

(1) Ce mot signifie le soleil du jour.

mée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuage. Cela est vrai, repliqua Ebn Thaher; aussi le commandeur des croyants l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, & même de la prévenir, autant qu'il me sera possible, en tout ce qu'elle pourra désirer.

Il lui parloit de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvoit être que malheureux; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. Je m'étois bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me seroit pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc, & je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire.

Pendant que le prince de Perse confaeroit ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, songeoit aux moyens de voir le prince, & de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avoit montrée, & à qui elle avoit donné toute sa confiance,

pour lui dire de la venir voir sans différer avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il parloit encore au prince, & qu'il s'efforçoit de le dissuader, par les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du commandeur des croyants, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. Ebn Thaher, pour marquer combien il étoit prompt à obéir, se leva aussi-tôt sans rien répondre à l'esclave, & s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit sans faire réflexion au péril qu'il y avoit dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avoit l'entrée chez la favorite, le mettoit là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchoit un peu devant eux. Ils entretent après elle dans le palais du calife, & la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui étoit déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvoit. Les tapis de pied, les

couffins d'appui & les autres accompagnements du fopha, avec les ameublements, les ornements & l'architecture, étoient d'une beauté & d'une richesse surprenante. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher & lui, une esclave noire, fort propre, leur servit une table couverte de plusieurs mets très-délicats, dont l'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnements. Pendant qu'ils mangerent, l'esclave qui les avoit amenés, ne les abandonna point; elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoissoit pour les meilleurs: d'autres esclaves leur verserent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils acheverent enfin, & on leur présenta à chacun séparément un bassin & un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains; après quoi on leur apporta le parfum d'aloës dans une castolette portative qui étoit aussi d'or, dont ils se parfumerent la barbe & l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée: elle étoit dans un vase d'or enrichi de diamants & de rubis, fait exprès pour cet usage, & elle leur fut jettée dans l'une & dans l'autre main; qu'ils se passerent sur la barbe & sur tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place; mais ils étoient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever & de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la

falle où ils étoient, & ils entrèrent dans un vaste fallon d'une structure merveilleuse. C'étoit un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bases & les chapiteaux de ces colonnes étoient ornés d'animaux à quatre pieds, & d'oiseaux dorés de différentes especes. Le tapis de pieds de ce fallon extraordinaire, composé d'une seule piece à fond d'or, rehaussé de bouquets de rose de soie rouge & blanche, & le dôme peint de même à l'arabesque, offroient à la vue un objet des plus charmants. Entre chaque colonne, il y avoit un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de crystal, de jaspe, de jaët, de porphire, d'agate & d'autres matieres précieuses, garnis d'or & de pierreries. Les espaces qui étoient entre les colonnes, étoient autant de grandes fenêtrés avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avoient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentoient le tapis de pied du fallon en dôme; de maniere qu'en regardant le tapis en-dedans & en-dehors, il sembloit que le dôme & le jardin, avec tous les agréments, fussent sur le même tapis. La vue étoit terminée alentour le long des

allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardoient la même figure circulaire que le dôme, & dont l'un, plus élevé que l'autre, laissoit tomber son eau en nappe dans le dernier; & de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux & de fleurs, étoient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisoient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits & touffus, où mille oiseaux formoient un concert mélodieux, & divertissoient la vue par leurs vols divers, & par les combats, tantôt innocents & tantôt sanglants, qu'ils se livroient dans l'air.

Le prince de Perse & Ebn Thaher s'arrêterent long-temps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappoit, ils s'écrioient pour marquer leur surprise & leur admiration; particulièrement le prince de Perse, qui n'avoit jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissoit pas d'y remarquer des beautés, qui lui paroissoient toutes nouvelles. Enfin, ils ne se laissoient pas d'admirer tant de choses singulières; & ils en étoient encore agréablement occupés, lorsqu'ils apperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes assises au-dehors, & à quelque dis-

tance du dôme, chacune sur un siege de bois de platane des Indes, enrichi de fit d'argent à compartiments, avec un instrument de musique à la main; & elles n'attendoient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allerent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyoit en face; & en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montoit au jardin par degrés, & qui étoit environnée de très-beaux appartements. L'esclave les avoit quittés; & comme ils étoient seuls, ils s'entretenrent quelque temps. Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur & de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, & que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paroît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival; & dans un lieu où ce rival est si puissant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle reprit la parole, & dit au sultan des Indes :

---

## CLXXXVII. NUIT.

**SIRE,** Ebn-Thaher entendant parler le prince de Perse de la maniere que je le disois hier à votre majesté, lui dit : Seigneur, plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours, que je le puis de la sûreté de votre vie. Quoique ce palais superbe appartienne au calife qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de *palais des plaisirs éternels*, & qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville sans en demander permission à personne ; elle rentre lorsqu'il lui plaît, & jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en demander avis & se préparer à le rece-

voir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille, & donner toute votre attention au concert que je vois que Schemselnihar veut vous régaler.

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le prince de Perse & lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient assises devant eux, de chanter & de jouer de leurs instruments. Aussi-tôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder; & quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, & accompagna sa voix d'un luth dont elle jouoit admirablement bien. Comme elle avoit été avertie du sujet sur lequel elle devoit chanter, les paroles se trouverent si conformes aux sentiments du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. Seroit-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, & que la connoissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien, vous eût obligé à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots; je ne m'exprimerois pas moi-même en d'autres termes. La femme ne répondit rien à ce discours: elle continua & chanta plusieurs autres couplets dont ce prince fut si touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux; ce qui faisoit

assez connoître qu'il s'en appliquoit le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle & ses compagnes se leverent & chanterent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles, que *la pleine lune alloit se lever avec tout son éclat, & qu'on la verroit bientôt s'approcher du soleil.* Cela signifioit que Schemselnihar alloit paroître, & que le prince de Perse auroit bientôt le plaisir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher & le prince de Perse remarquerent que l'esclave confidente s'approchoit, & qu'elle étoit suivie de dix femmes noires qui apportoient avec bien de la peine un grand trône d'argent massif, & admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance; après quoi les esclaves noires se retirèrent derriere les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite vingt femmes toutes belles & très-richeement habillées d'une parure uniforme, s'avancerent en deux files, en chantant & en jouant d'un instrument qu'elles tenoient chacune, & se rangerent auprès du trône autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenoient le prince de Perse & Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étoient curieux de savoir à quoi elles se termineroient. Enfin, ils virent paroître à la même porte

par où étoient venues les dix femmes noires qui avoient apporté le trône & les vingt autres qui venoient d'arriver, dix autres femmes également belles & bien vêtues qui s'y arrêterent quelques moments. Elles attendoient la favorite, qui se montra enfin, & se mit au milieu d'elles.

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

---

## CLXXXVII N U I T.

**S**CHEMSELNIHAR se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avoient attendue à la porte. Il étoit aisé de la distinguer autant par sa taille & par son air majestueux, que par une espee de manteau, d'une étoffe fort légère, or & bleu-céleste, qu'elle portoit attaché sur ses épaules, par-dessus son habillement, qui étoit le plus propre, le mieux entendu, & le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamants & les rubis qui lui servoient d'ornement, n'étoient pas en confusion : le tout étoit en petit nombre, mais bien choisi & d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représen-

toit pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, & vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avoit été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse apperçut Schemselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle : On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherchoit, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on le voit, & l'on n'a plus de doute si-tôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté ? C'est l'origine de mes maux ; maux que je bénis, & que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux & de quelque durée qu'ils puissent être. A cet objet, je ne me possède plus moi-même ! mon ame se trouble, se révolte, je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon ame ! je te le permets ; mais que ce soit pour le bien & la conservation de ce foible corps. C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici, & je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, & ne puis me plaindre que de moi-même. Il fondit en larmes en achevant ces paroles. Je suis bien-aïse, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice.

Quand je vous ai appris que Schemselnihar étoit la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici, doit vous en dégager, & vous ne devez conserver que des sentiments de reconnaissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, & vous mettez en état de paroître devant elle, comme la bienséance le demande. La voilà qui approche : si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais.

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône & les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, & ils se parlerent l'un & l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de moments ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auroient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardoit le prince, plus elle trouvoit dans ses regards

de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui étoit pas indifférent ; & Schemselnihar déjà persuadée de la passion du prince, s'estimoit la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avoient commencé de chanter, s'approchassent. Elles se leverent ; & pendant qu'elles avançoient, les femmes noires qui sortirent de l'allée où elles étoient, apporterent leurs sieges & les placèrent près de la fenêtré de l'avance du dôme où étoient Ebn Thaher & le prince de Perse ; de maniere que les sieges ainsi disposés avec le trône de la favorite & les femmes qu'elle avoit à ses côtés, formerent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étoient assises auparavant sur ces sieges, eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui le leur ordonna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ses femmes pour chanter. Cette femme après avoir employé quelques moments à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens étoit : Que deux amants qui s'aimoient parfaitement, avoient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes ; que leurs cœurs en deux corps différents n'en faisoient qu'un, & que lorsque quelque obstacle s'opposoit à leurs désirs, ils pou-

voient se dire les larmes aux yeux : » Si  
» nous nous aimons , parce que nous nous  
» trouvons aimables , doit-on s'en pren-  
» dre à nous ? qu'on s'en prenne à la des-  
» tinée ».

Schemselnihar laissa si bien connoître dans ses yeux & par ses gestes , que ces paroles devoient s'appliquer à elle & au prince de Perse , qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi , & s'avançant par-dessus le balustre qui lui servoit d'appui , il obligea une des compagnes de la femme qui venoit de chanter de prendre garde à son action. Comme elle étoit près de lui : Ecoutez-moi , lui dit-il , & me faites la grace d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. Alors il chanta un air dont les paroles tendres & passionnées exprimoient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé , Schemselnihar , suivant son exemple , dit à une de ses femmes : Ecoutez-moi aussi , & accompagnez ma voix. En même-temps , elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse , qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avoit déjà chanté.

Ces deux amants s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle , Schemselnihar céda à la force de la sienne. Elle se

leva de dessus son trône, tout hors d'elle-même, s'avança vers la porte du fallon. Le prince qui connut son dessein, se leva aussitôt & alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnerent la main, & s'embrassèrent avec tant de plaisir, qu'ils s'évanouirent. Ils seroient tombés, si les femmes qui avoient suivi Schemselnihar, ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent & les transporterent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, & de leur faire sentir plusieurs fortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar, fut de regarder de tous côtés, & comme elle ne vit pas Ebn Thaber, elle demanda avec empressement où il étoit. Ebn Thaber s'étoit écarté par respect, tandis que les femmes étoient occupées à soulager leur maîtresse; & craignoit en lui-même avec raison quelque suite fâcheuse de ce qu'il venoit de voir. Dès qu'il eut oui que Schemselnihar le demandoit, il s'avança & se présenta devant elle.

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paroissoit. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

## CLXXXIX. NUIT.

**S**CHEMSELNIHAR fut bien-aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes obligeants : Ebn Thaher, je ne fais comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous, je n'aurois jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, & que ma reconnaissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, & qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit desirer.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse qui étoit assis auprès d'elle, & le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'étoit passé entr'eux : Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez; & de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentiments & les miens,

je ne vois & pour vous & pour moi, que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel, & d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre destinée. Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde, si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon ame d'une manière que je puis dire, qu'il en fait la meilleure partie, & que je le conserverai après ma mort. Peines, tourments, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, & Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps là pour parler à la favorite. Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au-lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc, lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer ? Mais, que dis-je, vous obligera ? Il y a long-temps que nous sommes ici ; & vous savez, madame, qu'il est temps que nous nous retirions. Ah ! que vous êtes cruel, répartit Schemselnihar ! Vous qui connoissez la cause de mes lar-

mes, n'auriez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez ? Triste fatalité ! qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement ?

Comme elle étoit persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui fut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit ; elle en profita même. En effet, elle fit un signe à l'esclave sa confidente, qui sortit aussi-tôt & apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa maîtresse & le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avoit de meilleur, & le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit & le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar qui le prit aussi & le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux : mais se voyant dans un lieu où il ne se croyoit pas en sûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, & il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut deffervi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, & ils se laverent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place ; & alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de crystal de roche

pleine d'un vin exquis sur une soucoupe d'or qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse & Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savoient chanter & jouer des instruments; & après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, & la retenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but; ensuite elle prit une des deux autres tasses, & la présenta au prince en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec transport d'amour & de joie; mais avant que de boire, il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument, & en chantant, les pleurs lui coulerent des yeux abondamment; aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne savoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté, qu'il alloit boire, ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisieme tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté, & de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes, & l'accompagna de sa voix d'une maniere si passionnée, qu'il sem-

bloit qu'elle ne se possédoit pas, & le prince de Perse, les yeux attachés sur elle, demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites, l'esclave confidente arriva toute émue; & s'adressant à sa maîtresse: Madame, lui dit-elle, Mesrour & deux autres officiers avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte & demandent à vous parler de la part du calife. Quand le prince de Perse & Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changerent de couleur, & commencerent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar qui s'en apperçut, les rassura par un soupir.

La clarté du jour qui paroïssoit, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte:

---

## C X C. N U I T.

**S**CHEMSELNIHAR après avoir rassuré le prince de Perse & Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour & les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, & qu'elle lui fît dire de les amener. Aussi-tôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du fallon, &

qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du jardin; & après avoir assuré le prince & Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le jardin, qu'elle tira & ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laisserent pas de sentir les plus vives alarmes, pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter tous les sieges qui avoient servi aux femmes qui jouoient des instruments, à s'asseoir près de la fenêtre, d'où le prince de Perse & Ebn Thaher les avoient entendues; & lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques, & les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillés avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils apperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, & alla au-devant de Mefrou qui marchoit le premier.

Elle lui demanda quelle nouvelle il apportoit ; il lui répondit : Madame , le commandeur des croyants , qui m'envoie vers vous , m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus long-temps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit ; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espere , madame , que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être à vous.

A ce discours de Mesrour , la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevoit l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : Je vous prie , lui dit-elle , de dire au commandeur des croyants que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de sa majesté , & que son esclave s'efforcera de la recevoir avec tout le respect qui lui est dû. En même-temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife , par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis congédiant le chef des eunuques : Vous voyez , lui dit-elle , qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte , je vous en supplie , qu'il se donne un peu de patience , afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre.

Le chef des eunuques & sa suite s'étant

retirés, Schemselnihar retourna au fallon extrêmement affligée de la nécessité où elle se voyoit de renvoyer le prince de Perse plutôt qu'elle ne s'y étoit attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aye rien de plus funeste à redouter, j'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. Hélas, mon cher cœur, ma chere ame, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, & que je me trouve malheureuse, quand je compare votre sort avec ma triste destinée ! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais ce sera toute votre peine, & vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste ciel ! à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite ? Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux. L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ ? & comment occupée de votre chere image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir ?

J'aurai

J'aurai l'esprit distrait en lui parlant ; & les moindres complaisances que j'aurai pour son amour , seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes & ses caresses ? Jugez , prince , à quels tourments je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. Les larmes qu'elle laissa couler alors , & les sanglots l'empêcherent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui répartir ; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur , & celle que lui faisoit voir sa maîtresse , lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher , qui n'aspiroit qu'à se voir hors du palais , fut obligé de les consoler , en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre : Madame , dit-elle à Schemselnihar , il n'y a pas de temps à perdre ; les eunuques commencent d'arriver , & vous savez que le calife paroîtra bientôt. O ciel ! que cette séparation est cruelle , s'écria la favorite ! Hâtez-vous , dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté , & de l'autre sur le Tigre ; & lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité , faites-les sortir par la porte de derrière , afin qu'ils se retirent en sûreté. A ces mots elle embrassa tendrement le prince de Perse sans pouvoir

lui dire un seul mot, & alla au-devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'esclave confidente conduisit le prince & Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avoit marquée ; & lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa, & ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'elle viendroit les faire sortir quand il en seroit temps. . . . Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'impose silence. Elle se tut, & reprenant son discours la nuit suivante :

## C X C I. N U I T.

**S**IRE, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse & Ebn Thaher oublièrent qu'elle venoit de les assurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, & ils furent saisis d'une frayeur extrême, lorsqu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avissassent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout-à-coup du côté du jardin au travers des jaloufies, les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portoient à la main. Ces eunuques étoient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés & armés d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé, & le calife marchoit après eux entre Mesrour, leur chef, qu'il avoit à sa droite, & Vassif, leur second officier, qu'il avoit à sa gauche.

Schemselnihar attendoit le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté surprenante, & ornées de coliers & de pendants d'oreilles de gros diamants & d'autres, dont elles avoient la tête toute couverte. Elles chantoient au son de leurs instruments, & formoient un concert charmant. La favorite ne vit pas plutôt paroître ce prince, qu'elle s'avança & se prosterna à ses pieds. Mais faisant cette action : Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort. C'est devant vous que je voudrois m'humilier ainsi. Mon cœur n'y sentiroit aucune répugnance.

Le calife fut ravi de voir Schemselnihar.

Levez-vous , madame , lui dit-il ; approchez-vous. Je me fais mauvais gré à moi-même de m'être privé si long-temps du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles , il la prit par la main ; & sans cesser de lui dire des choses obligantes , il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avoit fait apporter. Cette dame s'assit sur un siege devant lui , & les vingt femmes formerent un cercle autour d'eux sur d'autres sieges , pendant que les jeunes eunuques qui tenoient les flambeaux , se disperserent dans le jardin à certaine distance les uns des autres , afin que le calife jouît du frais de la soirée plus commodément.

Lorsque le calife fut assis , il regarda autour de lui , & vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumieres que les flambeaux que tenoient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le fallon étoit fermé ; il s'en étonna , & en demanda la raison. On l'avoit fait exprès pour le surprendre. En effet , il n'eut pas plutôt parlé , que les fenêtres s'ouvrirent tout-à-la-fois , & qu'il le vit illuminé au-dehors & en-dedans d'une maniere bien mieux entendue qu'il ne l'avoit vu auparavant. Charmante Schemselnihar , s'écria-t-il à ce spectacle , je vous entends. Vous avez voulu me faire connoître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus

beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir.

Revenons au prince de Perse & à Ebn Thaher que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit assez admirer tout ce qui s'offroit à sa vue. Je ne suis pas jeune, dit-il, & j'ai vu de grandes fêtes en ma vie; mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés, n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesse & de magnificence à la fois!

Le prince de Perse n'étoit pas touché de tous ces objets éclatants qui faisoient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'avoit des yeux que pour regarder Schemselnihar, & la présence du calife le plongeoit dans une affliction inconcevable. Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devoit me causer de l'admiration! Mais, hélas! je suis dans un état bien différent: tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête-à-tête avec ce que j'aime, & ne pas mourir de désespoir? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant? Ciel! que mon destin est bizarre & cruel. Il n'y a qu'un

moment que je m'estimois l'antant du monde le plus fortuné, & dans cet instant je me fens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher ; ma patience est à bout : mon mal m'accable, & mon courage y succombe. En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passoit quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence, & d'y prêter son attention.

En effet, le calife avoit ordonné à une des femmes qui étoient près de lui, de chanter sur son luth ; & elle commençoit à chanter. Les paroles qu'elle chanta étoient fort passionnées ; & le calife persuadé qu'elle les chantoit par ordre de Schemselnihar qui lui avoit donné souvent de pareils témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'étoit pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquoit à son cher Ali Ebn Becar, & elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvoit plus soutenir la présence, qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de sa chaise qui n'avoit pas de bras d'appui, & elle seroit tombée si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'enleverent & l'emportèrent dans le fallon.

Ebn Thaher, qui étoit dans la galerie,

surpris de cet accident , tourna la tête du côté du prince de Perse , & au-lieu de le voir appuyé contre la jalouie pour regarder comme lui , il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par-là de la force de l'amour dont ce prince étoit épris pour Schemselnihar , & il admira cet étrange effet de sympathie , qui lui causa une peine mortelle à cause du lieu où ils se trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince , mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras , lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie , & entra hors d'haleine , & comme une personne qui ne savoit plus où elle en étoit. Venez promptement , s'écria-t-elle , que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion , & je crois que voici le dernier de nos jours. Hé comment voulez-vous que nous partions , répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit sa tristesse ? Approchez , de grace , & voyez en quel état est le prince de Perse. Quand l'esclave le vit évanoui , elle courut chercher de l'eau , sans perdre le temps à discourir , & revint en peu de moments :

Enfin , le prince de Perse , après qu'on lui eut jetté de l'eau sur le visage , reprit ses esprits : Prince , lui dit alors Ebn Thaher , nous courons risque de périr ici vous &

moi, si nous y restons davantage; faites donc un effort, & nous sauvons au plus vite. Il étoit si foible qu'il ne put se lever lui seul. Ebn Thaher & la confidente lui donnerent la main, & le soutenant des deux côtés, ils allerent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvrit sur le Tigre. Ils sortirent par-là, & s'avancerent jusques sur le bord d'un petit canal qui communicoit au fleuve. La confidente frappa des mains, & aussi-tôt un petit bateau parut, & vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar & son compagnon s'embarquerent, & l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit un main du côté du palais, & mettant l'autre sur son cœur: Cher objet de mon ame, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous.

En cet endroit Scheherazade s'aperçut qu'il étoit jour. Elle se tut, & la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :



## CXCII. NUIT.

**C**EPENDANT le batelier ramoit de toute sa force, & l'esclave confidente de Schemselnihar accompagna le prince de Perse & Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux, & se retira.

Le prince de Perse étoit toujours dans une grande foiblesse. Ebn Thaher le consolait & l'exhortoit à prendre courage. Songez, lui dit-il, que quand nous ferons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi ; car de vous mener à l'heure qu'il est, & dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis : nous pourrions même courir risque d'être rencontrés par le guet. Ils sortirent enfin du bateau ; mais le prince avoit si peu de force, qu'il ne pouvoit marcher ; ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avoit un ami dans le voisinage ; il traîna le prince jusques là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie ;

& quand il les eut fait asseoir, il leur demanda d'où ils venoient si tard. Ebn Thaher lui répondit : J'ai appris ce soir qu'un homme qui me doit une somme d'argent assez considérable, étoit dans le dessein de partir pour un long voyage, je n'ai point perdu de temps, je suis allé le chercher ; & en chemin, j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez, & à qui j'ai mille obligations ; comme il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grace de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout, & c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon seigneur, pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout-à-coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudrez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit.

L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étoient les bien-venus, & offrit au prince de Perse qu'il ne connoissoit pas, toute l'assistance qu'il pouvoit désirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour le Prince, dit que son mal étoit d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitoient

de se reposer : c'est pourquoi il les conduisit dans un appartement , où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dort , ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanoüie aux pieds du calife , & l'entretenoient dans son affliction. Ebn Thaher , qui avoit une grande impatience de se revoir chez lui , & qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle , car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors , se leva & partit de bon matin , après avoir pris congé de son ami , qui s'étoit levé pour faire sa priere de la pointe du jour. Enfin , il arriva chez lui ; & la premiere chose que fit le prince de Perse , qui s'étoit fait un grand effort pour marcher , fut de se jeter sur un sofa , aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre en sa maison , Ebn Thaher lui fit préparer une chambre ; afin qu'on ne fût point en peine de lui , il envoya dire à ses gens l'état & le lieu où il étoit. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos , de commander chez lui , & d'y disposer à son gré de toutes choses. J'accepte de bon cœur les offres obligantes que vous me faites , lui dit le prince ; mais que je ne vous embarrasse pas , s'il vous plaît ; je vous conjure de faire comme si

je n'étois pas chez vous. Je n'y voudrois pas demeurer un moment, si je croyois que ma présence vous contraignît en la moindre chose.

D'abord qu'Ebn Thaher eut un moment pour se reconnoître, il apprit à sa famille tout ce qui s'étoit passé au palais de Schemfelnihar, & finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, & l'on y vit bientôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avoient avertis de son indisposition. Ses amis passerent la meilleure partie de la journée avec lui; & si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causoient son mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnerent quelque relâche. Il vouloit prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour; mais ce fidele ami lui trouva encore tant de foiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix & d'instruments; mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent, & irrita ses ennuis au lieu de les soulager, de sorte que le jour suivant son mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avoit de

se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter ; il l'accompagna ; & quand il se vit seul avec lui dans son appartement , il lui représenta toutes les raisons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvoit être heureuse ni pour lui , ni pour la favorite. Ah ! cher Ebn Thaher , s'écria le prince , qu'il vous est aisé de donner ce conseil , mais qu'il m'est difficile de le suivre ! J'en conçois toute l'importance , sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. Lorsqu'Ebn Thaher vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui & voulut se retirer.

Scheherazade, en cet endroit, voyant paroître le jour, garda le silence, & le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

---

## CXCIII. NUIT.

**L**E prince de Perse le retint. Obligé Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne pas m'en faire un crime, & de ne pas cesser pour cela de me donner des marques

de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande, que de m'instruire du destin de ma chere Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort, & les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas eu de suite funeste, & que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part.

Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance, & retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de Schemselnihar. Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il étoit de savoir l'état de la santé du prince de Perse, ne lui permit pas d'être plus longtemps sans le voir. Il alla chez lui dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire, & environné d'un nombre d'amis & de quelques médecins qui employoient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il apperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant, pour lui témoigner deux choses; l'une, qu'il se ré-

jouissoit de le voir ; & l'autre , combien ses médecins , qui ne pouvoient deviner le sujet de sa maladie , se trompoient dans leurs raisonnemens.

Les amis & les médecins se retirèrent les uns après les autres ; de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvoit depuis qu'il ne l'avoit vu. Je vous dirai , lui répondit le prince , que mon amour qui prend continuellement de nouvelles forces , & l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar , augmentent mon mal à chaque moment , & me mettent dans un état qui afflige mes parents & mes amis , & déconcerte mes médecins qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire , ajouta-t-il , combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent , & que je ne puis chasser honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la compagnie me soulage ; mais enfin ne me dissimulez rien , je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar ? Avez-vous vu sa confidente ? que vous a-t-elle dit ? Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avoit pas vue ; & il n'eut pas plutôt appris au prince cette triste nouvelle , que les larmes lui vinrent aux yeux ; il ne put répartir un seul mot , tant il avoit le cœur ferré. Prince , reprit alors Ebn Thaher ,

permettez - moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu , essuyez vos larmes , quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment , & vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentiments , qui pourroient être démêlés par-là. Quelque chose que pût dire ce judicieux confident , il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. Sage Ebn Thaher , s'écria-t-il , quand l'usage de la parole lui fut revenu , je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur ; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes , dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable & unique objet de mes desirs n'étoit plus au monde , je ne lui survivrois pas un moment. Rejetez une pensée si affligeante , repliqua Ebn Thaher ; Schemselnihar vit encore , vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles , c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion , & j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes ; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui , que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avoit un air triste , & il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda

des nouvelles de sa maîtresse. Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où étoit le prince de Perse. Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle vouloit savoir; & lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole: Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert & souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quitté, poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife étoit assis près d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur; il demandoit à toutes les femmes, & à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connoissance de la cause de son mal; mais nous gardâmes le secret, & nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si long-temps, & nous n'oublyions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il étoit bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, & demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit

un effort pour se mettre sur son séant ; & après lui avoir baïsé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher : Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grace entière de me laisser expirer aux pieds de votre majesté, pour vous marquer par-là jusqu'à quel point je suis pénétrée de vos bontés.

Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le calife ; mais je vous commande de vous conserver pour l'amour de moi : vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura causé cette indisposition ; prenez-y garde, & je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien-aïse de vous voir en meilleur état, & je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle, & se retira dans son appartement.

Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit un signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avoit long-temps que vous n'étiez plus dans le palais, & lui mis l'esprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouisse-

ment du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avoient tirée avec tant de peine; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre. Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous les plaisirs, tant que je serai privée de celui de ta vue : si j'ai bien pénétré dans ton cœur, je ne fais que suivre ton exemple. Tu ne cesseras de verser des larmes, que tu ne m'ayes retrouvée, il est juste que je pleure & que je m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu à mes vœux. En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquoit la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras.

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte :

## CXCIV. NUIT.

**L**A confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui étoit arrivé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. Nous fûmes encore long-temps, dit-elle, à la faire revenir, mes compagnes & moi. Elle revint enfin; alors je lui dis : Madame, êtes-vous donc

réfolue de vous laiffer mourir , & de nous faire mourir nous-mêmes avec vous ? Je vous fupplie au nom du prince de Perfe , pour qui vous avez intérêt de vivre , de vouloir conferver vos jours. De grace , laiffez-vous perfuader , & faites les efforts que vous vous devez à vous-même , à l'amour du prince , & à notre attachement pour vous. Je vous fuis bien obligée , reprit-elle , de vos foins , de votre zele & de vos confeils. Mais hélas ! peuvent-ils m'être utiles ? Il ne nous eft pas permis de nous flatter de quelqu'efpérance , & ce n'eft que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourments. Une de mes compagnes voulut la détourner de fes triftes penfées en chantant un air fur fon luth ; mais elle lui impofa fentence , & lui ordonna , comme à toutes les autres , de fe retirer. Elle ne retint que moi pour paffer la nuit avec elle. Quelle nuit , ô ciel ! elle la paffa dans les pleurs & dans les gémiffements ; & nommant fans cefle le prince de Perfe , elle fe plaignoit du fort qui l'avoit deftinée au calife qu'elle ne pouvoit aimer , & non pas à lui qu'elle aimoit éperduement.

Le lendemain , comme elle n'étoit pas commodément dans le fallon , je l'aidai à paffer dans fon appartement , où elle ne fut pas plutôt arrivée , que tous les médecins

du palais vinrent la voir par ordre du calife ; & ce prince ne fut pas long-temps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnerent à Schemselnihar , firent d'autant moins d'effet , qu'ils ignoroient la cause de son mal ; & la contrainte où la mettoit la présence du calife , ne faisoit que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit ; & d'abord qu'elle a été éveillée , elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse. Je vous ai déjà informée de l'état où il est , lui dit Ebn Thaher ; ainsi retournez vers votre maîtresse , & l'assurez que le prince de Perse attendoit de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendoit de lui. Exhortez-la sur-tout à se modérer & à se vaincre , de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque parole qui pourroit nous perdre avec elle. Pour moi , reprit la confidente , je vous l'avoue , je crains tout de ses transports ; j'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensois là-dessus , & je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui parle encore de votre part.

Ebn Thaher , qui ne faisoit que d'arriver de chez le prince de Perse , ne jugea point à propos d'y retourner si-tôt , & de négliger des affaires importantes qui lui étoient survenues en rentrant chez lui ; il y alla

seulement sur la fin du jour. Le prince étoit seul, & ne se portoit pas mieux que le matin. Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroître, vous avez, sans doute, beaucoup d'amis; mais ces amis ne connoissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connoître par votre zele, par vos soins & par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, & je ne fais comment je pourrai m'acquitter envers vous. Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie: je suis prêt non-seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un; mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement; je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, & en même-temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, & la constance avec laquelle vous l'aimez. Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvements de crainte, de jalousie, de tendresse & de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque

chose qu'il entendit, toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il étoit, pouvoit être capable.

Leur conversation dura si long-temps, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidele ami s'en retournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, & qui, l'ayant abordé, lui dit : Ma maîtresse vous salue, & je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. Le zélé Ebn Thaher prit la lettre, & retourna chez le prince accompagné de l'esclave confidente.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## C X C V . N U I T .

**S**IRE, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'anti-chambre, & de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui de-

manda avec empressement, quelle nouvelle il avoit à lui annoncer. La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher; on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre anti-chambre; elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse: elle n'attend que vos ordres pour entrer. Qu'elle entre, s'écria le prince avec un transport de joie. En disant cela, il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étoient sortis de la chambre d'abord qu'ils avoient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, & fit entrer la confidente. Le prince la reconnut, & la reçut d'une manière fort obligeante. Seigneur, lui dit-elle, je fais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendoit pour vous ramener; mais j'espère que la lettre que je vous apporte, contribuera à votre guérison. A ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit; & après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, & lut les paroles suivantes:

LETTRE

## L E T T R E

*De Schemselnihar , au prince de Perse Ali  
Ebn Becar.*

» La personne qui vous rendra cette  
 » lettre, vous dira de mes nouvelles mieux  
 » que moi-même ; car je ne me connois  
 » plus depuis que j'ai cessé de vous voir.  
 » Privée de votre présence, je cherche à  
 » me tromper en vous entretenant par ces  
 » lignes mal formées avec le même plaisir  
 » que si j'avois le bonheur de vous parler.

» On dit que la patience est un remède  
 » à tous les maux ; & toutefois elle aigrit  
 » les miens, au-lieu de les soulager. Quoi-  
 » que votre portrait soit profondément  
 » gravé dans mon cœur, mes yeux sou-  
 » haitent d'en revoir incessamment l'ori-  
 » ginal ; & ils perdront toute leur lumière,  
 » s'il faut qu'ils en soient long-temps pri-  
 » vés. Puis-je me flatter que les vôtres  
 » aient la même impatience de me voir ?  
 » Oui, je le puis ; ils me l'ont fait assez  
 » connoître par leurs tendres regards. Que  
 » Schemselnihar seroit heureuse, & que  
 » vous seriez heureux ; prince, si mes de-  
 » sirs, qui sont conformes aux vôtres, n'é-  
 » toient pas traversés par des obstacles in-  
 » surmontables ! Ces obstacles m'affligent

» d'autant plus vivement, qu'ils vous affli-  
» gent vous-même.

» Ces sentiments que mes doigts tracent,  
» & que j'exprime avec un plaisir incroya-  
» ble, en les répétant plusieurs fois, par-  
» tent du plus profond de mon cœur, &  
» de la blessure incurable que vous y avez  
» faite; blessure que je bénis mille fois,  
» malgré le cruel ennui que je souffre de  
» votre absence. Je compterois pour rien  
» tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il  
» m'étoit seulement permis de vous voir  
» quelquefois en liberté : je vous posséde-  
» rois alors ; que pourrois-je souhaiter de  
» plus ?

» Ne vous imaginez pas que mes paro-  
» les disent plus que je ne pense. Hélas ! de  
» quelques expressions que je puisse me  
» servir, je sens bien que je pense plus de  
» choses que je ne vous en dis. Mes yeux,  
» qui sont dans une veille continuelle,  
» & qui versent incessamment des pleurs  
» en attendant qu'ils vous revoient ; mon  
» cœur affligé qui ne desire que vous seul ;  
» les soupirs qui m'échappent toutes les  
» fois que je pense à vous, c'est-à-dire,  
» à tout moment ; mon imagination qui  
» ne me représente plus d'autre objet que  
» mon cher prince ; les plaintes que je fais  
» au ciel de la rigueur de ma destinée ; en-  
» fin, ma tristesse, mes inquiétudes, mes

» tourments, qui ne me donnent aucun  
 » relâche depuis que je vous ai perdu de  
 » vue, font garants de ce que je vous  
 » écris.

» Ne suis-je pas bien malheureuse d'être  
 » née pour aimer, sans espérance de jouir  
 » de ce que j'aime ? Cette pensée désolante  
 » m'accable à un point, que j'en mour-  
 » rois, si je n'étois pas persuadée que vous  
 » m'aimez. Mais une si douce consolation  
 » balance mon désespoir, & m'attache à  
 » la vie. Mandez-moi que vous m'aimez  
 » toujours ; je garderai votre lettre pré-  
 » cieusement ; je la lirai mille fois le jour ;  
 » je souffrirai mes maux avec moins d'im-  
 » patience. Je souhaite que le ciel cesse  
 » d'être irrité contre nous, & nous fasse  
 » trouver l'occasion de nous dire sans con-  
 » trainte que nous nous aimons, & que  
 » nous ne cesserons jamais de nous aimer.  
 » Adieu. Je salue Ebn Thaher, à qui nous  
 » avons tant d'obligations l'un & l'autre ».

---

## CXCVI. NUIT.

**L**E prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre ; il lui sembla qu'il l'avoit lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement ; & en li-

fant, tantôt il pouffoit de tristes soupirs, tantôt il verfoit des larmes, & tantôt il faisoit éclater des transports de joie & de tendresse, selon qu'il étoit touché de ce qu'il lisoit. Enfin, il ne se laissoit point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main; & il se préparoit à les lire pour la troisième fois, lorsqu'Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avoit pas de temps à perdre, & qu'il devoit songer à faire réponse. Hélas! s'écria le prince, comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis? J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, & mes sentiments se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon ame, comment pourrai-je tenir le papier, & conduire la canne (1) pour former les lettres?

En parlant ainsi, il tira d'un petit bu-

---

(1) Les atabes, les persans & les turcs, quand ils écrivent, tiennent le papier de la main gauche, appuyé ordinairement sur le genouil, & écrivent de la main droite avec une petite canne taillée & fendue comme nos plumes. Cette sorte de canne est creuse, & ressemble à nos roseaux; mais elle a plus de consistance.

reau qu'il avoit près de lui, du papier, une canne taillée, & un cornet où il y avoit de l'encre.

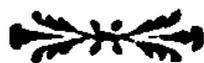
Scheherazade appercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, & dit à Schahriar :

---

---

## CXC VII. NUIT.

**S**IRE, le prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, & le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écrivoit, afin qu'en jettant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il y devoit répondre. Il commença d'écrire; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier, l'obligerent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre; & la donnant à Ebn Thaher : Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, & me faites la grace de voir si le désordre où est mon esprit, m'a permis de faire une réponse favorable. Ebn Thaher la prit, & lut ce qui suit :



## R É P O N S E

*Du prince de Perse , à la lettre de Schemselnihar.*

» J'étois plongé dans une affliction mor-  
» telle lorsqu'on m'a rendu votre lettre.  
» A la voir seulement , j'ai été transporté  
» d'une joie que je ne puis vous expri-  
» mer ; & à la vue des caractères tracés  
» par votre belle main , mes yeux ont reçu  
» une lumière plus vive que celle qu'ils  
» avoient perdue , lorsque les vôtres se  
» fermerent subitement aux pieds de mon  
» rival. Les paroles que contient cette obli-  
» geante lettre , sont autant de rayons lu-  
» mineux qui ont dissipé les ténèbres dont  
» mon ame étoit obscurcie. Elles m'ap-  
» prennent combien vous souffrez pour  
» l'amour de moi , & me font connoître  
» aussi que vous n'ignorez pas que je souf-  
» fre pour vous , & par-là elles me con-  
» solent dans mes maux. D'un côté , elles  
» me font verser des larmes abondamment ;  
» & de l'autre , elles embrasent mon cœur  
» d'un feu qui le soutient , & m'empêchent  
» d'expirer de douleur. Je n'ai pas eu un  
» moment de repos depuis notre cruelle  
» séparation. Votre lettre seule apporta  
» quelque soulagement à mes peines. J'ai

» gardé un morne silence jusqu'au moment  
» que je l'ai reçue : elle m'a redonné la  
» parole. J'étois enseveli dans une mélan-  
» colie profonde , elle m'a inspiré une joie  
» qui a d'abord éclaté dans mes yeux &  
» sur mon visage. Mais ma surprise de re-  
» cevoir une faveur que je n'ai point en-  
» core méritée , a été si grande , que je ne  
» savois par où commencer pour vous en  
» marquer ma reconnoissance. Enfin , après  
» l'avoir baisée plusieurs fois , comme un  
» gage précieux de vos bontés , je l'ai lué  
» & reluë , & suis demeuré confus de l'ex-  
» cès de mon bonheur. Vous voulez que  
» je vous mande que je vous aime tou-  
» jours , ah ! quand je ne vous aurois pas  
» aimée aussi parfaitement que je vous ai-  
» me , je ne pourrois m'empêcher de vous  
» adorer après toutes les marques que vous  
» me donnez d'un amour si peu commun.  
» Oui , je vous aime , ma chere ame , &  
» ferai gloire de brûler toute ma vie du  
» beau feu que vous avez allumé dans mon  
» cœur. Je ne me plaindrai jamais de la  
» vive ardeur dont je sens qu'il me con-  
» sume ; & quelque rigoureux que soient  
» les maux que votre absence me cause ,  
» je les supporterai constamment , dans  
» l'espérance de vous voir un jour. Plût  
» à Dieu que ce fût dès aujourd'hui , &  
» qu'au-lieu de vous envoyer ma lettre , il

» me fût permis d'aller vous assurer que je  
 » meurs d'amour pour vous ! Mes larmes  
 » m'empêchent de vous en dire davantage.  
 » Adieu ».

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le prince la ferma, & quand il l'eut cachetée: Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemelnihar qui étoit un peu éloignée de lui; voici la réponse que je fais à la lettre de votre chere maîtresse. Je vous conjure de la lui porter, & de la saluer de ma part. L'esclave, confidente prit la lettre, & se retira avec Ebn Thaher.

En achevant ces mots, la sultane des Indes voyant paroître le jour, se tut; & la nuit suivante, elle continua de cette manière :

---

## C X C V I I I . N U I T .

**E**B N Thaher, après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente, la quitta, & retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvoit mal-

heureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse & Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, se ménageoient avec si peu de discrétion, qu'elle pourroit bien n'être pas long-temps secreete. Il tira de-là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devoit tirer. Si Schemselnihar, se disoit-il à lui-même, étoit une dame du commun, je contribuerois de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant & elle; mais c'est la favorite du calife, & il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colere tombera d'abord sur Schemselnihar; il en coûtera la vie au prince de Perse, & je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille & mon bien à conserver; il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril.

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta ce qu'il lui avoit déjà inutilement représenté, qu'il feroit beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner; que

ce penchant étoit d'autant plus dangereux , que son rival étoit plus puissant. Enfin , seigneur , ajouta-t-il , si vous m'en croyez , vous ne songerez qu'à triompher de votre amour ; autrement , vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar , dont la vie vous doit être plus chere que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami , & quelque jour vous m'en remercirez.

Le prince écouta Ebn Thaher assez impatientement ; néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais prenant la parole à son tour ! Ebn Thaher , lui dit-il , croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar , qui m'aime avec tant de tendresse ? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi , & vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper ? Non ; quelque malheur qui puisse m'arriver , je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir.

Ebn Thaher , choqué de l'opiniâtreté du prince de Perse , le quitta assez brusquement , & se retira chez lui , où , rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent , il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce temps-là , un jouaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce jouaillier s'étoit apperçu que la confidente de Schemselnihar alloit chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordi-

naire, & qu'Ebn Thaher étoit presque toujours avec le prince de Perse, dont la maladie étoit sue de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause; tout cela lui avoit donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêver, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarassoit; & croyant être au fait, il lui demanda ce que lui vouloit l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, & voulut dissimuler, en lui disant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit si souvent chez lui. Vous ne me parlez pas sincèrement, lui repliqua le jouaillier, & vous m'allez persuader par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord.

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressoit si fort, lui dit: Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avois résolu de la tenir secrète; mais comme je fais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence, que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret, vous connoîtrez par ce que je vais vous dire, combien il est impossible de le garder. Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar & du prince de Perse. Vous savez,

ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour & dans la ville auprès des plus grands seigneurs & des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venoient à être découverts ! Mais que dis-je ? ne serions-nous pas perdus, toute ma famille & moi ? Voilà ce qui m'embarrasse le plus ; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû, & je dois ; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers & à recouvrer mes dettes ; & après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balfora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois, soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar & pour le prince de Perse, me rend très-sensible au mal qui peut leur arriver ; je prie Dieu de leur faire connoître le danger où ils s'exposent, & de les conserver ; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connoissance du calife, je ferai au moins à couvert de son ressentiment ; car je ne les crois pas assez méchants pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude seroit extrême si cela arrivoit ; ce seroit mal payer les services que je leur ai rendus, & les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourroit se tirer encore du précipice, lui & sa maîtresse, s'il

le vouloit. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, & l'absence le dégageroit insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer.

Le jouaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comme Schemselnihar & le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au-lieu d'y céder lâchement, ils devoient y résister, & faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence ? que leur aveuglement est déplorable ! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous être sage & prudent, & j'approuve la résolution que vous avez formée ; c'est par-là seulement que vous pouvez vous dérober aux événements funestes que vous avez à craindre. Après cet entretien, le jouaillier, se leva, & prit congé d'Ebn Thaher.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche d'entretenir votre majesté plus long-temps. Elle se tut, & le lendemain elle reprit son discours dans ces termes :

---

---

**CXCIX. NUIT.**

**A**VANT que le jouaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les unissoit tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avoit appris. Ayez l'esprit en repos, lui dit le jouaillier, je vous garderai le secret au péril de ma vie.

Deux jours après cette conversation, le jouaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, & voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voisin s'il savoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en savoir davantage, & il songea d'abord au prince de Perse. Malheureux prince, dit-il, en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle? Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide.

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir, n'étoit pas de grande conséquence ; il la négligea ; & quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, & le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le jouaillier, & l'introduisit dans la chambre du prince qui étoit à demi-couché sur le sofa, la tête sur le couffin. Comme il se souvint de l'avoir vu, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bien-venu ; & après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avoit quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. Prince, lui répondit le jouaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le desir de vous marquer mon zele, m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche ; j'espere que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Après ce début, le jouaillier entra en matiere, & poursuivit ainsi : Prince, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'il y a longtemps que la conformité d'humeur, &

quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher & moi. Je fais qu'il est connu de vous, & qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, & il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui & des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse; & l'intérêt que je prends à ce qui le regarde, m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.

A ce discours, que le jouaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, & regarda le jouaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable! Ebn Thaher, qui étoit toute ma con-

folation , en qui je mettois toute mon espérance , m'abandonne ! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel.

Le jouaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse , dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage ; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentiments si vifs.

Le prince demeura quelques moments enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête , & s'adressant à un de ses gens : Allez , lui dit-il , jusques chez Ebn Thaher , parlez à quelqu'un de ses domestiques , & sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez , & revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. En attendant le retour du domestique , le jouaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes ; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit se persuader qu'Ebn Thaher fût parti , & tantôt il n'en doutoit pas , quand il faisoit réflexion au discours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir , & à l'air brusque dont il l'avoit quitté.

Enfin , le domestique du prince arriva , & rapporta qu'il avoit parlé à un des gens

d'Ebn Thaher, qui l'avoit assuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balsora. Comme je sortois de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder ; & après m'avoir demandé si je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, & m'a prié en même-temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, & je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. Le prince commanda aussi-tôt qu'on la fît entrer ; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en effet c'étoit elle. Le jouaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua.... Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'apperçois qu'il est jour. Elle se tut, & la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :



## C C. N U I T.

**L**E prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le jouaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vu paroître, & s'étoit tiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui, & sortit. Elle le laissa tout autre qu'il étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillants, & son visage plus gai; ce qui fit juger au jouaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le jouaillier ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant : A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. Le prince de Perse, fort étonné & allarmé de ce discours, répondit au jouaillier : Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au palais du calife ? J'en juge, repartit le jouaillier, par l'esclave qui vient de sortir. Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave, repliqua le prince ? A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le jouaillier. Je connois, poursuivit-il, cette esclave, & même sa maîtresse qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir

chez moi acheter des pierreries. Je fais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller & venir par les rues, assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imaginais que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse.

Ces paroles du jouaillier troublèrent fort le prince de Perse. Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnoit, ou plutôt s'il ne savoit pas mon secret. Il demeura quelques moments dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin, il reprit la parole, & dit au jouaillier : Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci : je vous conjure de ne me rien dissimuler.

Alors le jouaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, & il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher effrayé du danger où sa qualité de confident le jettoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora, & d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit, se fût dissipé. C'est ce qu'il a exécuté, ajouta

le jouaillier , & je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi , prince , je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous , je viens vous offrir mes services ; & si vous me faites la grace de les agréer , je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher : je vous promets d'ailleurs plus de fermeté ; je suis prêt à vous sacrifier mon honneur & ma vie ; & afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité , je jure par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion , de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé , prince , que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. Ce discours rassura le prince , & le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. J'ai bien de la joie , dit-il au jouaillier , d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité , & j'accepte de bon cœur l'offre obligante que vous me faites. Croiriez-vous bien , continua-t-il , que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous ? Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'adites en me quittant , & elle m'en a paru

bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe , après tout ce que vous venez de me dire. Prince , lui repliqua le jouaillier , j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidele de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Bassora , je ne me suis point opposé à son dessein , & que je lui ai dit qu'il étoit homme sage & prudent ; mais que cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance ; je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement , cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret , comme je m'y suis engagé par serment. Je vous ai déjà dit , reprit le prince , que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zele qui lui a inspiré ce soupçon , qui n'a point de fondement , & vous devez l'excuser de même que je l'excuse.

Ils continuerent encore quelque temps leur conversation , & délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par désabuser la confidente , qui étoit si injustement prévenue contre le jouaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la premiere

fois qu'il la reverroit, & de la prier de s'adresser au jouaillier lorsqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugerent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par-là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher. Enfin le jouaillier se leva, & après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, & dit au sultan des Indes :

---

---

## CCI. NUIT.

**S**IRE, le jouaillier en se retirant en sa maison, apperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvrit, & trouva qu'elle étoit conçue en ces termes:

## L E T T R E

*De Schemselnihar , au prince de Perse.*

» Je viens d'apprendre par ma confidente  
 » une nouvelle qui ne me donne pas moins  
 » d'affliction que vous en devez avoir. En  
 » perdant Ebn-Thaher, nous perdons beau-  
 » coup à la vérité; mais que cela ne vous  
 » empêche pas, cher prince, de songer à  
 » vous conserver. Si notre confident nous  
 » abandonne par une terreur panique, con-  
 » sidérons que c'est un mal que nous n'a-  
 » vons pu éviter; il faut que nous nous en  
 » consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous  
 » manque dans le temps que nous avons  
 » le plus besoin de son secours; mais  
 » munissons-nous de patience contre ce  
 » coup imprévu, & ne laissons pas de  
 » nous aimer constamment. Fortifiez vo-  
 » tre cœur contre cette disgrâce; on n'ob-  
 » tient pas sans peine ce que l'on souhaite.  
 » Ne nous rebutons point; espérons que le  
 » ciel nous sera favorable, & qu'après tant  
 » de souffrances nous verrons l'heureux  
 » accomplissement de nos desirs. Adieu ».

Pendant que le jouaillier s'entretenoit  
 avec le prince de Perse, la confidente avoit  
 eu le temps de retourner au palais, & d'an-  
 noncer

noncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher ; Schemselnihar avoit aussi-tôt écrit cette lettre , & renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment , & la confidente l'avoit laissé tomber par mégarde.

Le jouaillier fut bien aisé de l'avoir trouvée ; car elle lui fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente , & de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la lire , il apperçut cette esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude , en jettant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement , & la mit dans son sein ; mais l'esclave prit garde à son action , & courut à lui. Seigneur , lui dit-elle , j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout-à-l'heure à la main ; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. Le jouaillier ne fit pas semblant de l'entendre , & sans lui répondre , continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui , afin que la confidente qui le suivoit , y pût entrer. Elle n'y manqua pas ; & lorsqu'elle fut dans sa chambre : Seigneur , lui dit-elle , vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée , & vous ne feriez pas difficulté de me la rendre , si vous saviez de quelle part elle vient , & à qui elle est adressée ; d'ailleurs , vous me permettrez de vous

dire, que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la confidente, le jouaillier la fit affeoir, après quoi il lui dit : N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit, est de la main de Schemselnihar, & qu'elle est adressée au prince de Perse ? L'esclave, qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur. La question vous embarrasse, reprit-il ; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion : j'aurois pu vous rendre la lettre dans la rue ; mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien-aïse d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué ? C'est pourtant ce que vous avez fait, lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui a conseillé à Ebn Thaher de fortir de Bagdad pour sa sûreté : je ne prétends pas perdre le temps à me justifier auprès de vous ; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement, qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissoit le prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré

qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle, & lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein; & pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez pour Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, & assurez-la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amants si dignes l'un de l'autre.

La confidente, après avoir écouté le jouaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçue de lui, au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de sa maîtresse. J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar & le Prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi son discours:

---



---

## CCII. NUIT.

**A**PRÈS que la confidente eut marqué au jouaillier la joie qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar & au prince de Perse, le jouaillier tira la lettre de son sein & la lui rendit, en lui disant : Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, & repassez par ici afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien.

La confidente prit la lettre, & la porta au prince, qui y fit réponse sur le champ. Elle retourna chez le jouaillier lui montrer la réponse, qui contenoit ces paroles :

### R É P O N S E

*Du Prince de Perse, à Schemselnihar.*

» Votre précieuse lettre produit en moi  
 » un grand effet; mais pas si grand que je  
 » le souhaiterois. Vous tâchez de me con-  
 » soler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas!  
 » quelque sensible que j'y sois, ce n'est que  
 » la moindre partie des maux que je souf-  
 » fre. Vous les connoissez ces maux, &

» vous savez qu'il n'y a que votre présence  
» qui soit capable de les guérir. Quand  
» viendra le temps que j'en pourrai jouir  
» sans crainte d'en être privé ? Qu'il me pa-  
» roît éloigné ! ou plutôt faut-il nous flat-  
» ter que nous le pourrons voir ? Vous me  
» commandez de me conserver ; je vous  
» obéirai , puisque j'ai renoncé à ma pro-  
» pre volonté pour ne suivre que la vôtre.  
» Adieu ».

Après que le jouaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : Je vais, Seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite. Votre seule vue, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. Il est vrai, répondit la confidente, & vous allez apprendre de quelle maniere j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience ; je lui remis la lettre du prince ; elle la lut les larmes aux yeux ; & quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses chagrins ordinaires : Madame,

lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point allarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zele, & ce qui est de plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, & lui racontai le motif qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse & à elle, & que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. Ha, quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse & moi, à l'honnête homme dont vous me parlez! Je veux le connoître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, & le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir, & je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentiments. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, & de me l'amener. C'est pourquoi, Seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais.

Ce discours de la confidente embarrassâ

le jouaillier. Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du calife, lui donnoit entrée par-tout, & les officiers qui le connoissoient, le laissoient aller & venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserois-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, & toutes les suites fâcheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger.

La confidente tâcha de rassurer le jouaillier. Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire ma maîtresse & moi, pour vous y engager mal-à-propos. Vous pouvez vous en fier à moi, & vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée.

Le jouaillier se rendit aux discours de la

confidente, & se leva pour la suivre ; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, & que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir, & il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi, Seigneur, ne sortez pas, je suis assurée que vous ne ferez pas long-temps sans la voir arriver. La confidente l'avoit bien prévu ; elle n'eut pas plutôt appris à Schemselnihar la frayeur du jouaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, & laissa voir au jouaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le jouaillier d'un air gracieux, & lui dit : Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse & dans les miens, sans former aussi-tôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grace au Ciel de nous

avoir si-tôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain, elle continua son récit de cette sorte :

---

### CCCIII. NUIT.

**S**CHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligantes au jouaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le jouaillier alla sur le champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : Je vous attendois avec impatience ; l'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse, mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoique me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, & ma patience est à bout. Je ne fais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'étoit mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemselnihar.

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le temps au jouaillier de lui parler, le jouaillier lui

dit : Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends, & si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. A ce discours, le Prince se tut, & lui donna audience. Je vois bien, reprit alors le jouaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, & j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar; vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je fais un lieu plus propre à cette entrevue, & où vous serez en sûreté. Comme le jouaillier achevoit ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher : tout ce que vous ferez, sera bien fait; je m'abandonne entièrement à vous.

Après que le prince eut remercié le jouaillier du zèle qu'il lui faisoit paroître, le jouaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait espérer au prince de Perse, qu'il pourroit voir

bientôt Schemselnihar. Je viens exprès , lui répondit-elle , pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble , continua-t-elle , que cette maison seroit assez commode pour cette entrevue. Je pourrois bien , reprit-il , les faire venir ici ; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai , où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. Cela étant , repartit la confidente , il ne s'agit plus à l'heure qu'il est , que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler , & je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps.

Effectivement elle fut fort diligente ; elle ne tarda pas à revenir , & elle rapporta au jouaillier , que sa maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même-temps , elle lui mit entre les mains une bourse , en lui disant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena aussi-tôt à la maison où les amants devoient se rencontrer , afin qu'elle sût où elle étoit , & qu'elle y pût amener sa maîtresse ; & dès qu'ils se furent séparés , il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or & d'argent , des tapis , des coussins fort riches , & d'autres meubles , dont il meubla cette maison très-magnifiquement. Quand il y eut mis toute chose en

état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le jouaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir lui & Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins & ses souffrances. Il prit un habit magnifique, & sortit sans suite avec le jouaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, & l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long-temps cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché, avec sa confidente & deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amants furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'affirent sur le sofa, & se regarderent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagerent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le jouaillier, la confidente & les deux autres esclaves en pleurerent. Le jouaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amants burent & mangerent peu ; après

quoï s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au jouaillier, s'il n'avoit pas un luth ou quelqu'autre instrument. Le jouaillier, qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques moments à l'accorder, & ensuite elle chanta.

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

---

---

## CCIV. NUIT.

**D**ANS le temps que Schemselnihar charmoit le prince de Perse en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur le champ, on entendit un grand bruit, & aussi-tôt un esclave que le jouaillier avoit amené avec lui, parut tout effrayé, & vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit; mais qu'au-lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le jouaillier allarmé, quitta Schemselnihar & le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de baïonnettes & de sabres, qui avoient

enfoncé la porte, & venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, & sans en être apperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au prince de Perse & à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, & prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, & alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fit par ordre du calife, qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne, & ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui sembloit que tout y étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre, & muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il apperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, & j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu du bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison; ce sont des voleurs qui, ces jours-

passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'ayent remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, & qu'elle ne leur ait domé dans la vue.

Le jouaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, & vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçu Schemselnihar & son amant, qu'ils avoient emporté sa vaisselle d'or & d'argent, & enfin qu'ils n'y avoient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé. O ciel ! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource ! Que diront mes amis, & quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison, & dérobé ce qu'ils m'avoient si généreusement prêté ? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée ? D'ailleurs, que sont devenus Schemselnihar & le prince de Perse ? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, & je servirai de victime à sa colere. L'esclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le consoler. A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, & vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais

avec ses esclaves : le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non-seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour, & ils n'ignorent pas que malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en ferez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, & il vous restera encore, Dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parut, le jouaillier fit raccommo-der par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avoit été forcée, après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en donnant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jetté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie!

A peine étoit-il jour, que le bruit de la

maison pillée se répandit dans la ville, & attira chez lui une foule d'amis & de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar, ni du prince de Perse, ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le jouaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas, qui demandoit à lui parler. Le jouaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva, & alla lui parler à la porte. Quoique vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, & je viens vous entretenir d'une affaire importante. Le jouaillier, à ces mots, le pria d'entrer. Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. Comment savez-vous, repliqua le jouaillier, que j'aye une autre maison que celle-ci? Je le fais, répartit l'inconnu; vous n'avez seulement qu'à me suivre, &

ne craignez rien, j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. Le jouaillier partit aussi-tôt avec lui ; & après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils alloient, avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, & que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée : Passons outre, dit-il au jouaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. En disant cela, ils continuerent de marcher, & marcherent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le jouaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait, & chagrin de voir que la nuit s'approchoit, & que l'inconnu marchoit toujours sans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lorsqu'ils arriverent à une place qui conduisoit au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquerent dans un petit bateau, & passerent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le jouaillier par une longue rue où il n'avoit été de sa vie ; & après lui avoir fait traverser je ne fais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le jouaillier, referma & barra la porte d'une grosse barre de fer, & le conduisit dans

une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au jouaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le jouaillier sans lui faire beaucoup de compliments. Ils lui dirent de s'asseoir ; ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin, car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si long-temps, la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui encauser, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se laverent les mains, obligèrent le jouaillier à faire la même chose, & à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demanderent s'il savoit à qui il parloit. Il répondit que non, & qu'il ignoroit même le quartier & le lieu où il étoit. Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, & ne nous déguisez rien. Le jouaillier, étonné de ce discours, leur répondit : Messieurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits ? Cela est vrai, repliquerent-ils, le jeune homme & la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir, nous en ont parlé ; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au jouaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé &

pillé sa maison. Messieurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme & de cette jeune dame; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paroïssoit, & elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

---

## C C V. N U I T.

**S**IRE, dit-elle, sur la demande que le jouaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme & de la jeune dame : N'en soyez pas en peine davantage, reprirent-ils; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, & ils l'assurèrent qu'ils y étoient chacun séparément. Ils nous apprirent, ajouterent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles, à votre considération. Bien-loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toutes sortes de bons traitements, & personne de nous ne voudroit leur avoir fait

le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, & vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous.

Le jouaillier, rassuré par ce discours, & ravi de ce que le prince de Perse & Schemselnihar avoient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, il les flatte, & leur donna mille bénédictions. Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; mais c'est un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, & je ne puis assez vous remercier du bien que cette connoissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement; qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; & s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire & celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée.

Après que le jouaillier eut pris ses pré-

cautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvoit le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse & de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'entendre. Quoi ! s'écrierent-ils, quand le jouaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, & la jeune dame, la belle & la célèbre Schemselnihar ? Le jouaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit ; & il ajouta, qu'ils ne devoient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connoître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince & de Schemselnihar l'un après l'autre, & ils les supplierent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne seroit rien arrivé de ce qui s'étoit passé, s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du jouaillier. Nous allons tâcher, ajouterent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. Ils revinrent au

jouaillier : Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'est plus en notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie, que nous allons vous remettre entre les mains.

Le jouaillier s'estima trop heureux de la grace qu'on lui faisoit. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse & Schemselnihar, & leur dirent, de même qu'au jouaillier, qu'ils alloient les remener en un lieu d'où ils pourroient se retirer chacun chez soi; mais qu'auparavant, ils vouloient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas décéler. Le prince de Perse, Schemselnihar & le jouaillier leur dirent qu'ils auroient pu se fier à leur parole, mais puisqu'ils le souhaitoient, qu'ils juroient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussi-tôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le jouaillier, inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, & la supplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. Je n'en fais aucune autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, & que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons.

Schemselnibar & le jouaillier n'eurent pas un plus long entretien ; ils se laisserent conduire par les voleurs avec le prince , & ils arriverent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau , s'embarquerent avec eux , & les passerent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse , Schemselnihar & le jouaillier se débarquoient , on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accouroit , & il arriva dans le moment que le bateau ne faisoit que de déborder , & qu'il repassoit les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince , à Schemselnihar & au jouaillier , d'où ils venoient si tard , & qui ils étoient. Comme ils étoient saisis de frayeur , & que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque chose qui leur fît tort , ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant ; c'est ce que fit le jouaillier , qui avoit l'esprit un peu plus libre. Seigneur , répondit-il , je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer , & qui repasse de l'autre côté , sont des voleurs qui forcèrent la dernière nuit la maison où nous étions. Ils la pillerent & nous emmenerent chez eux , où , après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer ,

imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, & ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici; & en disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du jouaillier; il s'approcha de lui & du prince de Perse, & les regarda l'un après l'autre. Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connoissez, & en quel quartier vous demeurez.

Cette demande les embarrassa fort, & ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part; & elle ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect & d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, & le prince de Perse & le jouaillier dans l'autre avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse & le jouaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés & au jouaillier, leur dit qu'il meneroit le jouaillier chez lui, & leur nomma le quartier où il demeuroit. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse & le jouaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avoit donné, ils ne laisserent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps de-garde, pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'étoit pas-là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommanderent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse, qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las & fatigués, qu'à peine ils pouvoient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse étoit d'ailleurs si affligé du contre-temps malheureux qui lui étoit arrivé, à lui & à Schemselnihar, & qui lui ôtoit désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asséyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de

ses gens s'occupoient à le faire revenir, les autres s'assemblerent autour du jouaillier, & le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince, dont l'absence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable.

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, & se tut, à cause du jour dont la clarté commençoit de se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

---

## CCVI. NUIT.

**S**IRE, je disois hier à votre majesté que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avoient demandé au jouaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le jouaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qui ne leur appartenoit pas de savoir, leur répondit que la chose étoit très-extraordinaire; mais que ce n'étoit pas le temps d'en faire le récit, & qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui en ce moment, & ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement, s'écartèrent & demeurèrent dans le respect; avec beaucoup de joie de ce que l'éva-

nouissement n'avoit pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par signes, même à ses parents qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorsque le jouaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin-d'œil en lui tendant la main; & comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoit rendue, il fit signe à un de ses gens de le prendre & de le porter jusques chez lui.

On avoit attendu le jouaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en étoit parti avec l'homme qui l'étoit venu demander, & que l'on ne connoissoit pas, & l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque autre affaire pire que la première, dès que le temps qu'il devoit être revenu, fut passé. Sa femme, ses enfants & ses domestiques en étoient dans de grandes allarmes, & ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent, & la nuit qu'il

avoit passée dans de grandes frayeurs & sans dormir, étoient la cause de ce changement, qui l'avoient rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoit lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, & il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes, à qui il avoit commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisieme jour, le jouaillier qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteroient, s'il sortoit pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez long-temps. Comme il se levoit pour prendre congé de son ami & se retirer, il apperçut une femme qui lui faisoit signe, & il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte & la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement, sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit, n'étoit pas commode à s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vite, la confidente qui ne pouvoit le suivre du même pas, lui crioit de temps en temps de l'attendre. Il l'entendoit bien, mais après ce qui lui étoit arrivé, il ne pouvoit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savoit dans Bagdad qu'elle appartè-

noit à cette favorite, & qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas, & arriva à une mosquée qui étoit peu fréquentée, & où il savoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui, & ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le jouaillier & la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, & leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le jouaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, & qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. Voilà, dit-il en achevant, ce que vous desiriez d'apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé.

Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étoient des soldats de la garde du calife; que le calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar, &

qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse & à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur le champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perse & Schemselnihar, & les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & chez qui nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre, & d'autant plus affligées, que nous ne savions quel auroit été le destin de nos deux amants infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle étoit demeurée chez une dame de ses amies, & qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir, & elles se contenterent de cette excuse.

Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, & je vis un pe-

tit bateau sur le canal détourné du fleuve, qui y aboutit. J'appellai le batelier, & le priai d'aller de côté & d'autre le long du fleuve, voir s'il n'appercevoit pas une dame, & s'il la rencontroit, de l'amener.

J'attendis son retour avec les deux esclaves qui étoient dans la même peine que moi, & il étoit déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, & une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aiderent la femme à se lever & à se débarquer, & je la reconnus pour Schemselnihar, avec une joie de la revoir & de ce qu'elle étoit retrouvée, que je ne puis exprimer.

Scheherazade finit ainsi son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

## CCVII. NUIT.

**S**IRE, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée, où elle racontoit au jouaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, & les circonstances du retour de Schemselnihar à son palais. Elle poursuivit ainsi :

Je donnai, dit-elle, la main à Schemsel-

nihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand besoin de ce secours, car elle ne pouvoit presque se soutenir. Quand elle se fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquoit son affliction, d'aller prendre une bourse de mille piéces d'or, & de la donner aux deux soldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir; & après avoir dit aux deux soldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourse, & je revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier, & je fermai la porte.

Je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'étoit pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la déshabillâmes & nous la mîmes dans son lit, où elle ne fut pas plutôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'ame tout le reste de la nuit.

Le jour suivant, les autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir, mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée, & qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant les deux autres femmes & moi, tout le secours que nous pûmes imaginer, & qu'elle pouvoit attendre de notre zele. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre, & nous eussions dé-

espéré de sa vie, si nous ne nous fussions aperçues que le vin que nous lui donnions de temps en temps, lui faisoit reprendre des forces. A force de prieres enfin nous vainquîmes son opiniâtreté, & nous l'obligeâmes de manger.

Lorsque je vis qu'elle étoit en état de parler (car elle n'avoit fait que pleurer, gémir & soupirer jusqu'alors,) je lui demandai en grace de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs : Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction ? Plut à Dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au-lieu de me la conserver ! mes maux seroient finis, & je ne vis que pour souffrir davantage.

Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolations à raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande, vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

Ecoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyoit n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre & le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier

moment de notre vie, le prince de Perse & moi, & je ne regrettois pas ma mort, dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au-lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder ; & les autres cependant firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre & dans les pieces à côté. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules, ils sortirent, & nous emmenerent avec eux.

Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnoient, me demanda qui j'étois ; & je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

Lorsque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblerent autour de moi ; & après avoir considéré mon habillement, & les riches joyaux dont j'étois parée, ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité. Une danseuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes ?

Comme ils virent que je ne répondois rien : Et vous, demanderent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi ? Nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. Il ne les satisfi-  
bit pas plus que moi sur ce qu'ils desiroient

de favoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le jouaillier, qu'il nomma, & se divertir avec lui, & que la maison où ils nous avoient trouvés, lui appartenoit.

Je connois ce jouaillier, dit aussi-tôt un des voleurs, qui paroissoit avoir de l'autorité parmi eux; je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien, & je fais qu'il a une autre maison; je me charge de le faire venir demain: nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous fera fait cependant aucun tort.

Le jouaillier fut amené le lendemain; & comme il crut nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, & je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse, qui étoit dans un autre endroit, & ils me protestèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maison où ils nous avoient trouvés, s'ils eussent su qu'elle appartenoit au jouaillier. Ils nous prirent aussi-tôt, le prince de Perse, le jouaillier & moi, & ils nous amenerent jusqu'au bord du fleuve: ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté; mais nous ne fûmes pas débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

Je pris le commandant à part, je me

nommai, & lui dit que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repassoient de leur côté, m'avoient arrêtée & emmené chez eux; que je leur avois dit qui j'étois, & qu'en me relâchant ils avoient fait la même grace à ma considération, aux deux personnes qu'il voyoit, après les avoir assurés qu'ils étoient de ma connoissance. Il mit aussi-tôt pied à terre pour me faire honneur; & après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux, & me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus, qui m'ont escortée jusqu'ici: pour ce qui est du prince de Perse & du jouaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner & les conduire en sûreté jusques chez eux.

J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant & en fondant en larmes, qu'il ne leur sera point arrivé de mal depuis notre séparation, & je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le jouaillier qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain au matin de prendre deux bourses de mille piéces d'or chacune, de les lui porter de ma part, & de lui demander des nouvelles du Prince de Perse.

Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'essuyer, & dont elle n'avoit échappé que par un miracle. Ne me répliquez pas, reprit-elle, & faites ce que je vous demande.

Je fus contrainte de me taire, & je suis venue pour lui obéir; j'ai été chez vous où je ne vous ai pas trouvé; & dans l'incertitude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse; mais je n'ai osé l'entreprendre, j'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance : attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter.

Scheherazade s'aperçut que le jour paroïssoit, & se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CCVIII. NUIT.

**S**IRE, la confidente revint joindre le jouaillier dans la mosquée où elle l'avoit laissé; & en lui donnant les deux bourses :

Prenez, dit-elle, & satisfaites vos amis. Il y en a, reprit le jouaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire; mais je n'oserois refuser la grace qu'une dame si honnête & si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. Il convint avec la confidente, qu'elle viendrait le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, & apprendre des nouvelles du prince de Perse, après quoi ils se séparèrent.

Le jouaillier retourna chez lui bien satisfait, non-seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse & Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la chose aux voleurs; mais il avoit confiance en leur secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avoient obligé, & il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler son autre maison fort proprement, où il

mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé; & sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince qui reçurent le jouaillier, lui dirent qu'il arrivoit fort à propos, que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour sa vie, & qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, & il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, & dans un état qui lui fit compassion : il le salua en lui touchant la main, & il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le jouaillier lui parloit, il ouvrit les yeux, & le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit vu Schemselnihar : il lui prit & lui serra la main pour lui marquer son amitié, & lui dit d'une voix faible, qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince aussi malheureux & aussi affligé qu'il l'étoit.

Prince, reprit le jouaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir; je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous

rendre ; eussent eu un meilleur succès : parlons plutôt de votre santé ; dans l'état où je vous vois , je crains fort que vous ne vous laissiez abattre vous-même , & que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire.

Les gens qui étoient près du prince leur maître , prirent cette occasion pour dire au jouaillier qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose ; qu'il ne s'aidoit pas , & qu'il y avoit long - temps qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le jouaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture & d'en prendre , & il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perse eut mangé plus amplement qu'il n'eut encore fait , par la persuasion du jouaillier , il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui , & lorsqu'ils furent sortis : Avec le malheur qui m'accable , lui dit-il , j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi , il est juste que je songe à vous en récompenser : mais auparavant , après vous en avoir demandé mille pardons , je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar , depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle.

Le jouaillier , instruit par la confidente ,

lui raconta tout ce qu'il favoit de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, de l'état où elle avoit été depuis ce temps-là jusqu'à ce qu'elle se trouva mieux, & qu'elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du jouaillier que par des soupirs & par des larmes : ensuite il fit un effort pour se lever, & fit appeller de ses gens, & alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles & d'argenterie, & donna ordre qu'on les portât chez le jouaillier.

Le jouaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisoit ; mais quoiqu'il lui représentât que Schemselnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. De la sorte, le jouaillier fut obligé de lui témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, & il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre congé ; mais le prince le pria de rester, & ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le jouaillier vit encore le prince avant de se retirer, & le prince le fit asseoir près de lui. Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes

choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle : s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre : vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes desirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela il ne me reste plus que de songer à la mort : je me la serois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même : mais il n'est pas besoin que je la prévienne, je sens bien que je ne l'attendrai pas longtemps. Il se tut à ces paroles, avec des gémissements, des soupirs, des sanglots & des larmes qu'il laissa couler en abondance.

Le jouaillier, qui ne savoit pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de désespoir, qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire, & qu'en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, & qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. Je vous laisse aller, lui dit le prince; mais si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'affurer Schemselnihar, que si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au der-

nier soupir & jusques dans le tombeau.

Le jouaillier revint chez lui, & y demeura dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après, mais toute en pleurs & dans un grand désordre. Le jouaillier allarmé, lui demanda avec empressement ce qu'elle avoit.

Schemselnihar, le prince de Perse, vous & moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Ecoutez la triste nouvelle que j'appris hier en entrant au palais, après vous avoir quitté.

Schemselnihar avoit fait châtier pour quelque faute une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte; elle est sortie, & nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite.

Ce n'est pas tout, l'autre esclave sa compagne a fui aussi, & s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison: c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober, & de venir vous donner avis de tout

ceci. Je ne fais pas ce qui se fera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret.

Le jour, dont on voyoit déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CCIX. NUIT.

**S**IRE, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au jouaillier, qu'il étoit bon qu'il allât trouver le prince de Perse, sans perdre de temps, & l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tint prêt à tout événement, & qu'il fût fidele dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, & elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pu répondre le jouaillier dans l'état où il se trouvoit ? Il demeura immobile & comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressoit : il se fit violence & alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui annoncer : Prince, dit-il, ar-

mez-vous de patience, de constance & de courage, & préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie.

Dites-moi en deux mots ce qu'il y a ; reprit le prince, & ne me faites pas languir ; je suis prêt à mourir s'il en est besoin.

Le jouaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement, le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colere du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourments.

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur & de frayeur. Il se recueillit, & demanda au jouaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment dont il ne dût profiter. Il n'y en a pas d'autre, repartit le jouaillier, que de monter à cheval au plutôt, & de prendre le chemin d'Anbar (\*), pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, & souffrez que je me sauve avec vous.

---

(\*) Anbar étoit une ville sur le Tigre, vingt lieues au-dessous de Bagdad.

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassants, prit de l'argent & des pierreries; & après avoir pris congé de sa mere, il partit, & s'éloigna de Bagdad en diligence, avec le jouaillier & les gens qu'il avoit choisis.

Ils marcherent le reste du jour & toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain, que fatigués d'une si longue traite, & que leurs chevaux n'en pouvoient plus, ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le temps de respirer, qu'ils se virent assaillis tout-à-coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très-courageusement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince & le jouaillier de mettre les armes bas, & de s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnerent la vie: mais après qu'ils se furent saisis des chevaux & du bagage, ils les dépouillerent, & en se retirant avec leur butin, ils les laisserent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés: Hé bien, dit le prince désolé au jouaillier, que dites-vous de notre aventure & de l'état où nous voilà? Ne vaudroit-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad, &

que j'y eusse attendu la mort, de quelque manière que je dusse la recevoir ?

Prince, reprit le jouaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu : il lui plaît de nous éprouver par afflictions sur afflictions. C'est à nous de n'en point murmurer, & de recevoir ces disgraces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage, cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur.

Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse, il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment que nous parlons, Schemselnihar n'est plus, & je ne dois plus chercher à vivre après elle. Le jouaillier le persuada enfin, à force de prières. Ils marcherent quelque temps, & ils rencontrèrent une mosquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent & passerent le reste de la nuit.

A la pointe du jour un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière ; & quand il eut achevé, il apperçut en se retournant le prince de Perse & le jouaillier qui étoient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. Autant que je le puis connoître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers.

Le jouaillier prit la parole : Vous ne vous trompez

trompez pas, répondit-il, nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, & nous avons besoin de secours, mais nous ne savons à qui nous adresser. Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai.

A cette offre obligeante, le jouaillier se tourna du côté du prince de Perse, & lui dit à l'oreille : Cet homme, prince, comme vous le voyez, ne nous connoît pas, & nous avons à craindre que quelqu'autre ne vienne & ne nous connoisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grace qu'il veut bien nous faire. Vous êtes le maître, reprit le prince, & je consens à tout ce que vous voudrez.

L'homme qui vit que le jouaillier & le prince de Perse consultoient ensemble, s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. Nous sommes prêts à vous suivre, répondit le jouaillier ; ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nus, & que nous avons honte de paroître en cet état.

Par bonheur, l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusques chez lui. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que leur hôte leur fit ap-

porter à chacun un habit assez propre ; & comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger , & qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier , il leur fit porter plusieurs plats par une esclave. Mais ils ne mangerent presque pas, sur-tout le prince de Perse , qui étoit dans une langueur & dans un abattement qui fit tout craindre au jouaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour ; & sur le soir , comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos , il les quitta de bonne heure. Mais le jouaillier fut bientôt obligé de l'appeller pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'apperçut que ce prince avoit la respiration forte & véhémence ; & cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de moments à vivre. Il s'approcha de lui , & le prince lui dit : C'en est fait , comme vous le voyez , & je suis bien-aïse que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction , & je ne vous en dis pas la raison , vous la savez. Tout le regret que j'ai , c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chere mere , qui m'a toujours aimé tendrement , & pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux , & de m'ensevelir de ses

propres mains. Témoignez - lui bien la peine que j'en souffre, & priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes, & qu'elle m'y assiste de ses prieres. Il n'oublia pas l'hôte de la maison, il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait; & après lui avoir demandé en grace de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il expira.

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorsqu'elle s'apperçut que le jour paroïssoit. Elle cessa de parler, & elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CCX. N'U I T.

**S**IRE, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le jouaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venoit à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui & changer d'habit à son arrivée, & se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut allarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mere du prince, qu'il souhaitoit de lui parler, & l'on ne fut

pas long-temps à l'introduire dans une salle, où elle étoit avec plusieurs de ses femmes. Madame, lui dit le jouaillier d'un air & d'un ton qui marquoit la fâcheuse nouvelle qu'il avoit à lui annoncer, dieu vous conserve & vous comble de ses bontés. Vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui plaît....

La dame ne donna pas le temps au jouaillier d'en dire davantage. Ah ! s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! Elle poussa en même-temps des cris effroyables, qui, mêlés avec ceux de ses femmes, renouvelèrent les larmes du jouaillier. Elle se tourmenta & s'affligea long-temps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs & ses gémissements, & elle le pria de continuer, & de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit ; & quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire, dans les derniers moments de sa vie. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, & que la seule chose qu'il avoit souhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain de grand matin, elle se mit en chemin accompagnée de ses femmes &

de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le jouaillier qui avoit été retenu par la mere du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste & les yeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli & si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même, une femme se présenta & s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, & vit que c'étoit la confidente de Schemselnihar, qui étoit habillée de noir & pleuroit. Il renouvela ses pleurs à cette vue sans ouvrir la bouche pour lui parler, & il continua de marcher jusques chez lui, où la confidente le suivit & entra avec lui.

Ils s'affirèrent ; & le jouaillier en prenant la parole le premier, demanda à la confidente avec un grand soupir, si elle avoit déjà appris la mort du prince de Perse, & si c'étoit lui qu'elle pleuroit. Hélas non, s'écria-t-elle ; quoi, ce prince si charmant est mort ! Il n'a pas vécu long-temps après sa chere Schemselnihar. Belles ames, ajouta-t-elle, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle. Vos corps étoient un empêchement à vos souhaits, & le ciel vous en a délivrés pour vous unir.

Le jouaillier, qui ne savoit rien de la

mort de Schemselnihar, & qui n'avoit pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parloit, étoit habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. Schemselnihar est morte, s'écria-t-il ! Elle est morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, & c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulieres, & elles méritent que vous les sachiez. Mais avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar ma chere & respectable maîtresse.

Le jouaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit, & dès qu'il lui eut raconté le tout, jusqu'au départ de la mere du prince de Perse qui venoit de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemselnihar à son palais ; il étoit vrai, comme nous avions tout sujet de nous le persuader, que le calife avoit été informé des amours de Schemselnihar & du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avoit interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colere contre Schemselnihar, & qu'il donna de

grandes marques de jalousie & de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout, il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar ; & il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la maniere toute extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

Le calife la reçut avec un visage ouvert ; & quand il eut remarqué la tristesse dont elle étoit accablée, qui cependant ne diminuoit rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur) : Schemselnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paroissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée : vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, & je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, & ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite, mais tout ce qu'ils ont pu me dire, ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie, & disposez-vous à m'entretenir ce soir de

quelque chose d'agréable & de divertissant à votre ordinaire. Il lui dit plusieurs autres choses très-obligeantes, & il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du sien, où il la pria de l'attendre.

L'affligée Schemselnihar fut très-sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne : mais plus elle connoissoit combien elle en étoit obligée au calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse sans qui elle ne pouvoit plus vivre.

Cette entrevue du calife & de Schemselnihar, continua la confidente, se passa pendant que j'étois venue vous parler, & j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient présentes. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, & je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit; & comme elle se douta que je venois de chez vous, elle me fit approcher, & sans que personne l'entendit : Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre; je sens bien que ce sera le dernier. Elle ne m'en dit pas davantage; & je n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

Le calife entra le soir au son des inf-

truments que les femmes de Schemselnihar touchoient , & l'on servit aussi-tôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main , & la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire , que nous la vîmes expirer peu de moments après. En effet , elle fut à peine assise , qu'elle se renversa en arriere. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie , & nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir ; mais elle ne revint pas , & voilà de quelle maniere nous la perdîmes.

Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir ; & avant de se retirer à son appartement , il ordonna de casser tous les instruments , ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps ; je le lavai & l'ensevelis moi-même , en le baignant de mes larmes ; & le lendemain elle fut enterrée par ordre du calife , dans un tombeau magnifique qu'il avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous dites , ajouta-t-elle , qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad , je suis résolue de faire en sorte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau.

Le jouaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. Vous n'y songez pas , reprit-il , jamais le calife ne le souffrira. Vous croyez la chose impossible ,

repartit la confidente : elle ne l'est pas ; & vous en conviendrez vous-même , quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar , avec une pension à chacune , suffisante pour subsister , & qu'il m'a chargée du soin & de la garde de son tombeau , avec un revenu considérable pour l'entretenir & pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife , qui n'ignore pas les amours du prince & de Schemselnihar , comme je vous l'ai dit , & qui ne s'en est pas scandalisé , n'en sera nullement fâché. Le jouaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa priere. Sa surprise fut grande en y arrivant , quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin ; & lorsqu'il eut fait sa priere : Je ne trouve plus impossible , dit-il à la confidente en la rejoignant , d'exécuter ce que vous avez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier vous & moi ce que nous savons des amours de l'un & de l'autre , & particulièrement de la mort du prince de Perse , arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps arrive , tout Bagdad courra à demander qu'il ne soit pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. La chose

réussit ; & le jour que l'on fut que le corps devoit arriver , une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville où elle se présenta à la mere du prince , & la supplia au nom de toute la ville qui le souhaitoit ardemment , de vouloir bien que les corps des deux amants qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort , depuis qu'ils avoient commencé de s'aimer , n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit , & le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs , & mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là , tous les habitants de Bagdad , & même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des musulmans , n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau , & d'y aller faire leurs prieres.

C'est , sire , dit ici Scheherazade , qui s'apperçut en même-temps qu'il étoit jour , ce que j'avois à raconter à votre majesté des amours de la belle Schemselnihar , favorite du calife Haroun' Alraschid , & de l'aimable Ali Ebn-Becar , prince de Perse.

Quand Dinazarde vit que la sultane sa sœur avoit cessé de parler , elle la remercia le plus obligeamment du monde , du plaisir qu'elle lui avoit fait , par le récit d'une histoire si intéressante. Si le sultan

veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince (1) Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut; & le sultan qui ne put encore se résoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

---

## CCXI. NUIT.

**L**E lendemain, avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinazarde, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes, l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, & dit:

---

(1) C'est en arabe la lune du temps, ou la lune du siècle.



---



---

## HISTOIRE

*Des amours de Camaralzaman, prince de l'isle des enfants de Khaledan, & de Baudouine, princesse de la Chine.*

**S**IRE, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer, une isle que l'on appelle l'isle des enfants de Khaledan. Cette isle est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes & bien peuplées, qui forment un royaume très-puissant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi, nommé (1) Schahzaman, qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, & soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité & la prospérité de son regne. Une seule chose troubloit son bonheur; c'est qu'il étoit déjà avancé en âge & qu'il n'avoit point d'enfants, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savoit à quoi

---

(1) C'est-à-dire, en persien, roi du temps, ou roi du siècle.

attribuer cette stérilité; & dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula long-temps le chagrin cuisant qui le tourmentoit, & il souffroit d'autant plus, qu'il se faisoit de violence pour ne pas paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence; & un jour, après qu'il se fût plaint amèrement de sa disgrâce à son grand-visir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savoit pas quelque moyen d'y remédier.

Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendoit des règles ordinaires de la sagesse humaine, elle auroit bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience & mes connoissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose: il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins; au milieu de nos prospérités, qui sont souvent que nous l'oublions, il se plaît de nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnoissions sa toute-puissance, & que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir & de vivre durement pour l'amour de lui:

mon avis seroit que votre majesté leur fît des aumônes, & les exhortât de joindre leurs prieres aux vôtres; peut être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur & assez agréable à Dieu, pour obtenir qu'il exauce vos vœux.

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand-vifir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu; il fit même venir les supérieurs, & après qu'il les eut régalez d'un festin frugal, il leur déclara son intention, & les pria d'en avvertir les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il desiroit, & cela parut bientôt par la grosseffe d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En action de graces, il envoya de nouvelles aumônes aux communautés des musulmans dévots, dignes de sa grandeur & de sa puissance; & l'on célébra la naissance du prince, non-seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses états, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, & il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, *Lune du siècle.*

Le prince Camaralzaman fut élevé avec

tous les soins imaginables ; & dès qu'il fut en âge , le sultan Schahzaman son pere lui donna un sage gouverneur & d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité, trouverent en lui un esprit aisé, docile, & capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le réglément de ses mœurs que pour les connoissances qu'un prince comme lui, devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous les exercices, & il s'en acquittoit avec grace & avec une adresse merveilleuse dont il charmoit tout le monde, & particulièrement le sultan son pere.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimoit avec tendresse, & qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône, & de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-visir. Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu de lui abandonner le gouvernement, & de passer le reste de mes

jours avec la satisfaction de le voir regner. Il y a long-temps que je travaille, & j'ai besoin de repos.

Le grand-visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution; il entra au contraire dans son sentiment. Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oïveté, avec beaucoup de raison; mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à propos de le marier auparavant? Le mariage attache & empêche qu'un jeune prince ne se dissipe: avec cela, votre majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu-à-peu à soutenir dignement l'éclat & le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience.

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman, dès qu'il l'eut congédié.

Le Prince, qui jusqu'alors avoit toujours vu le sultan son pere à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au

lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, & s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeller ? Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusques dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier : que vous en semble ?

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent, la sueur lui en montoit même au visage, & il ne savoit que répondre. Après quelques moments de silence, il répondit : Sire, je vous supplie de me pardonner si je paroiss interdit à la déclaration que votre majesté me fait ; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne fais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs, de leurs fourberies, de leurs méchancetés & de leurs perfidies. Peut-être ne ferai-je pas toujours dans ce sentiment ; je sens bien néanmoins qu'il me faut du

temps avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi.

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais elle vit que le sultan des Indes , qui s'étoit apperçu que le jour paroissoit , sortoit du lit , & cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante & lui dit :

---

---

## CCXII. NUIT.

**S**IRE, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son pere. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance , ni user du pouvoir paternel ; il se contenta de lui dire : Je ne veux pas vous contraindre là dessus ; je vous donne le temps d'y penser , & de considérer qu'un prince comme vous , destiné à gouverner un grand royaume , doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction , vous me la donnerez à moi-même , qui suis bien aise de me voir revivre en vous , & dans les enfants qui doivent sortir de vous.

Schahzaman n'en dit pas davantage au

prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, & lui donna d'ailleurs tous les sujets d'être content qu'il pouvoit désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée ? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance ? & voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction ?

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, & il n'hésita pas longtemps à répondre en ces termes, avec fermeté : Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois ; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, & ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont les motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, votre majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. Il en demeura là, & quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dit autre chose,

Tout autre monarque que le Roi Schah-zaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venoit de lui parler, & à ne l'en pas faire repentir; mais il le chériffoit, & il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. J'ai suivi votre conseil, lui dit-il; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai; & il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison & de toute ma modération pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les peres qui demandent des enfants avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés.

Sire, reprit le grand-visir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience, peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie; mais votre majesté n'aura rien à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre

année au prince à se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, elle en aura une satisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté, alors quand l'année sera expirée, il me semble que votre majesté aura lieu de lui déclarer en plein conseil, qu'il est du bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre présence.

Le sultan, qui desiroit si passionnément de voir le prince son fils marié, que les moments d'un si long délai lui paroissent des années, eut bien de la peine à se résoudre d'attendre si long-temps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand-visir, qu'il ne pouvoit désapprouver.

Le jour qui avoit déjà commencé de paroître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante, & dit au sultan Schahriar :



## CCXIII. NUIT.

**S**IRE, après que le grand-vifir se fut retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mere du prince Camaralzaman, à qui il y avoit long-temps qu'il avoit témoigné l'ardent désir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle maniere il venoit de le refuser une seconde fois, & marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le conseil de son grand-vifir : Madame, lui dit-il, je fais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, & qu'il vous écoute plus familièrement, je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement, & de lui faire bien comprendre que s'il persiste dans son opiniâreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrêmités dont je serois très-fâché, & qui le feroient repentir lui-même de m'avoir désobéi.

Fatime, c'étoit ainsi que s'appelloit la mere de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la premiere fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de se marier, qu'il avoit fait au sultan son pere, & combien elle étoit fâchée qu'il lui

eût donné un si grand sujet de colere. Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire ; je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. Fatime connut, par cette réponse, que la plaie étoit trop récente, & ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-temps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autres que celle de la malice & de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes ; il y en a un très-grand nombre, j'en suis très-persuadée ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé, mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres, & que je ne veux pas excuser ? Mais, que ne faites-vous attention à tant de monarques, tant de sultans, & tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les barbaries  
&

& les cruautés font horreur à les lire dans les histoires que j'ai lues comme vous. Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans & de ces barbares. Et les femmes, honnêtes & sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ?

Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces, & de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté.

Supposons que je me sois résolu de m'engager dans le mariage, comme le sultan mon pere le souhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il ? Une princesse apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté ; qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait ; qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante ; que son entretien ne sera que de choses solides, & non pas d'habillements, d'ajustements, d'ornements, &

de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens ? en un mot, qu'elle ne sera pas fiere, hautaine, fâcheuse, méprisante, & qu'elle n'épuisera pas tout un état par ses dépenses frivoles, en habits, en pierreries, en bijoux, en magnificence folle & mal entendue ?

Comme vous le voyez, madame, voilà sur un seul article une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite & si accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes, pour ne me pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution.

Quoi ! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire ? Je prétendois cependant vous y répondre, & vous fermer la bouche en un mot. Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, repliqua le prince ; j'aurai peut-être de quoi repliquer à votre réponse.

Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a eu le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser, & de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine pas l'état.

« Eh, madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince, d'être contraint d'en venir à cette extrémité? Ne vaut-il pas beaucoup mieux pour sa gloire & pour son repos, qu'il ne s'y expose pas? Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont régné si glorieusement dans les isles des enfants de Khaledan.

Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfants qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel que ses prédécesseurs, & que celui par où elle a commencé.

Depuis ce temps-là, Fatime eut très-souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, & il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de détacher son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter, par d'autres raisons auxquelles elle ne savoit que répondre, & il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, & au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que le premier visir, les autres visirs, les principaux officiers de la couronne, & les généraux d'armée étoient assemblés, le sultan prit la parole, & dit au prince : Mon fils, il y a long-temps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je desirois de vous voir marié, & j'attendois de vous plus de complaisance pour un pere qui ne vous demandoit rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil : Ce n'est plus simplement pour obtiger un pere que vous ne devriez pas avoir refusé ; c'est que le bien de mes états l'exige, & que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois.

Le prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnoit en plein conseil, s'écria : Quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre pere & à votre sultan ! Il le fit arrêter par les huissiers, & conduire à une tour.

ancienne, mais abandonnée depuis longtemps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, & un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir, il se lava, il fit sa prière; & après avoir lu quelques chapitres de l'alcoran avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son pere, il se coucha sans éteindre la lampe qu'il laissa près de son lit, & s'endormit.

Dans cette tour, il y avoit un puits qui servoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, & sans s'arrêter à l'esclave qui étoit couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira; & elle fut plus surprise qu'auparavant, de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le visage à demi-couvert sous la couverture. Mai-

moune la leva un peu , & elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avoit souvent parcourue. Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorsque les yeux que cachent des paupieres si bien formées, sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne, du haut rang dont il est ! car elle avoit déjà appris de ses nouvelles, & elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit se lasser d'admirer le Prince Camaralzaman; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue & au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, & prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faisoit ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu; car pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître depuis ce temps-là.

Le génie, qui se nommoit Danhafch, & qui étoit fils de Schamhourafch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle

avoit uue grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il auroit bien voulu éviter sa rencontre ; mais il se trouva si près d'elle , qu'il falloit se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune : **Brave Maimoune , lui dit-il d'un ton de suppliant , jurez-moi par le grand nom de Dieu que vous ne me ferez pas de mal , & je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.**

Maudit génie , reprit Maimoune , quel mal peux-tu me faire ? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grace , & je te fais le serment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens , ce que tu as vu , ce que tu as fait cette nuit ? Belle dame , répondit Danhasch , vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux.

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant , à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler , & la nuit suivante , elle continua en ces termes :



moune la leva un peu, & elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avoit souvent parcourue. Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées, sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne, du haut rang dont il est ! car elle avoit déjà appris de ses nouvelles,\* & elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit se lasser d'admirer le Prince Camaralzaman; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue & au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, & prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faisoit ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu; car pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître depuis ce temps-là.

Le génie, qui se nommoit Danhasch, & qui étoit fils de Schamhourasch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle

la terre , d'où dépendent les dernières îles de cet hémisphere dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaiour , & ce roi a une fille unique , la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers , depuis que le monde est monde. Ni vous , ni moi , ni les génies de votre parti ni du mien , ni tous les hommes ensemble , nous n'avons pas de termes propres , d'expressions assez vives , ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun & d'une si grande longueur , qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds ; & ils sont en si grande abondance , qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire , lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses cheveux , elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli , & d'une forme admirable ; les yeux noirs à fleur de tête , brillants & pleins de feu , le nez , ni trop long ni trop court , la bouche petite & vermeille : les dents sont comme deux files de perles , qui surpassent les plus belles en blancheur : & quand elle remue la langue pour parler , elle rend une voix douce & agréable , & elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit. Le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que

---

**CCXIV. NUIT.**

**S**IRE, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à Dieu, poursuivit, & dit à Maimoune: Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières îles de cet hémisphère... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette fée, & qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner, & de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes.

Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, & ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, & que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait; prends bien garde seulement de ne me rien dire qui ne soit vrai: autrement je te couperai les aîles, & te traiterai comme tu le mérites.

Danhasch un peu rassuré par ces paroles de Maimoune: Ma chere dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très-vrai: ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine d'où je viens, est un des plus grands & des plus puissants royaumes de

la terre , d'où dépendent les dernières îles de cet hémisphere dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour , & ce roi a une fille unique , la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers , depuis que le monde est monde. Ni vous , ni moi , ni les génies de votre parti ni du mien , ni tous les hommes ensemble , nous n'avons pas de termes propres , d'expressions assez vives , ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun & d'une si grande longueur , qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds ; & ils sont en si grande abondance , qu'ils ne ressembleraient pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire , lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses cheveux , elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli , & d'une forme admirable ; les yeux noirs à fleur de tête , brillants & pleins de feu , le nez , ni trop long ni trop court , la bouche petite & vermeille : les dents sont comme deux files de perles , qui surpassent les plus belles en blancheur : & quand elle remue la langue pour parler , elle rend une voix douce & agréable , & elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit. Le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que

sa gorge. De cette foible ébauche enfin ; vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

Qui ne connoîtroit pas bien le roi , pere de cette princesse , jugeroit aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données , qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtresse la plus chérie , ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet , la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser , lui a fait inventer & exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit résolu qu'elle gardât ; il lui a fait bâtir sept palais , à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

Le premier palais est de crystal de roche , le second de bronze , le troisieme de fin acier , le quatrieme d'une autre sorte de bronze , plus précieux que le premier & que l'acier ; le cinquieme de pierre de touche , le sixieme d'argent , & le septieme d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe , chacun d'une maniere proportionnée à la matiere dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent , les parterres de gazon ou émaillés de fleurs , les pieces d'eau , les jets d'eau , les canaux , les cascades , les bosquets plantés d'arbres à perte de vue ,

où le soleil ne pénètre jamais, le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse, les rois voisins les plus puissants envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil ; mais comme il ne vouloit marier la princesse que de son consentement, & que la princesse n'agréoit aucun des partis qu'on lui proposoit, si les ambassadeurs se retiroient peu satisfaits, quant au sujet de leur ambassade, ils par-toient au moins très-contents des civilités & des honneurs qu'ils avoient reçus.

Sire, disoit la princesse au roi de la Chine, vous voulez me marier, & vous croyez par-là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée, & je vous en suis très-obligée. Mais où pourrois-je trouver ailleurs que près de votre majesté, des palais si superbes & des jardins si délicieux ? J'ajoute que sous votre bon plaisir je ne suis contrainte en rien, & qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde, à quel-  
qu'époux que je voulusse me donner. Les

maris veulent toujours être les maîtres, & je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche & plus puissant que tous ceux qui s'étoient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, & lui exagéra combien il lui feroit avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, & lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa : mais au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devoit au roi son pere. Sire, lui dit-elle en colere, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre ; sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein, & me délivrerai de vos importunités.

Le roi de la Chine extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit : Ma fille, vous êtes une folle, & je vous traiterai en folle. En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un de ses palais, & ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie & la servir, dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avoient envoyé des ambassades, ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle

ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour, que s'il y avoit quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avoit qu'à venir, & qu'il la lui donneroit pour femme en récompense.

Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, & je ne manque pas d'aller réglément chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serois bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure, elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt de vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander.

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent long-temps, & Danhasch, qui ne savoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri, à plusieurs reprises : Bon, bon, lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant & d'extraordinaire, & tu me parles d'une chassieuse. Eh si, si : que dirois-tu donc, maudit, si tu avois vu

comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, & que j'aime autant qu'il le mérite? Vraiment c'est bien autre chose, tu en deviendrais fou.

Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserois-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez? Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à-peu-près la même chose qu'à ta princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son pere vouloit le marier à toute force : après de longues & de grandes importunités, il a déclaré franc & net qu'il n'en feroit rien; c'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure, & où je viens de l'admirer.

Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche pas de la beauté de ma princesse. Tais-toi, maudit, repliqua Maimoune; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch, le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse, & de me montrer ensuite votre prince.

Il n'est pas besoin que je prenne cett:

peine, reprit encore Maimoune, il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un & l'autre. C'est d'apporter ta princesse, & de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi & à toi, de les comparer ensemble, & de vider notre procès.

Danhaſch consentit à ce que la fée souhaitoit, & il vouloit retourner à la Chine sur le champ. Maimoune l'arrêta : Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, & quand Maimoune l'eut montrée à Danhaſch : Va prendre ta princesse, lui dit-elle, & fais vite, tu me trouveras ici. Mais écoute : j'entends au moins que tu me payeras une gageure, si mon prince se trouve plus beau que ta princesse : & je veux bien aussi t'en payer une, si ta princesse est plus belle.

Le jour qui se faisoit voir assez clairement, obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :



---

---

**CCXV. NUIT.**

**S**IRE, Danhasch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine, & revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune la reçut & l'introduisit dans la chambre du prince Camarakaman, où ils la posèrent ensemble sur son lit à côté de lui.

Quand le prince & la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté, entre le génie & la fée. Ils furent quelque temps à les admirer & à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : Vous le voyez, dit-il à Maimoune, & je vous l'avois bien dit que ma princesse étoit plus belle que votre prince, en doutez-vous présentement ?

Comment ! si j'en doute ? reprit Maimoune, oui vraiment j'en doute. Il faut que tu sois aveugle, pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-dessus de ta princesse. Ta princesse est belle, je ne le défavoue pas ; mais, ne te presse pas, & compare-les bien l'un avec l'autre sans prévention, tu verras que la chose est comme je le dis.

Quand je mettrois plus de temps à les comparer davantage , reprit Danhasch , je n'en penserois pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil , & le temps ne me feroit pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins , charmante Maimoune , que je ne vous cède , si vous le souhaitez. Cela ne fera pas ainsi , reprit Maimoune ; je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me fasse de grace. Je remets la chose à un arbitre ; & si tu n'y consens , je prends gain de cause sur ton refus.

Danhasch , qui étoit prêt d'avoir toute autre complaisance pour Maimoune , n'eut pas plutôt donné son consentement , que Maimoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit , & aussi-tôt il en sortit un génie hideux , bossu , borgne & boiteux , avec six cornes à la tête , & les mains & les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors , que la terre se fut rejointe , & qu'il eut apperçu Maimoune , il se jetta à ses pieds ; & en demeurant un genou en terre , il lui demanda ce qu'elle souhaitoit de son très-humble service.

Levez-vous , Caschcasch , lui dit-elle ( c'étoit le nom du génie ) , je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit , & dites-nous sans partialité qui

vous paroît plus beau, du jeune homme ou de la jeune dame ?

Caschcasch regarda le prince & la princesse avec des marques d'une surprise & d'une admiration extraordinaire. Après qu'il les eut bien considérés sans pouvoir se déterminer : Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois & que je me trahirois moi-même, si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, & plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, & l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre, & que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement, & même par son emportement l'un pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose.

Le conseil de Caschcasch plut agréablement à Maimoune & à Danhasch. Maimoune se changea en puce, & sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla, & y porta la main : mais il ne prit rien. Maimoune avoit été prompte à faire un saut en arriere, & à reprendre sa

forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, & il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, & une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête, & s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse, & sa beauté incomparable, l'embrâserent en un instant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été sensible, & dont il s'étoit gardé jusqu'alors avec tant d'avefion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive, & il ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur ! mon ame ! & en disant ces paroles, il la baïsa au front, aux deux joues & à la bouche avec si peu de précaution, qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire, par l'enchantement de Danhafch.

Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du prince Camaralzaman ! qui que vous foyez, il n'est pas indigne du vôtre. Il alloit l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout-à-coup. Ne seroit-ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon pere vou-

loit me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne me la pas faire voir plutôt. Je ne l'aurois pas offensé par ma désobéissance & par mon emportement si public contre lui, & il se fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avoit commise, & il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon pere veut me surprendre : sans doute qu'il y a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage, que je lui en ai fait paroître. Qui fait s'il ne l'a pas amenée lui-même, & s'il n'est pas caché pour se faire voir & me faire honte de ma dissimulation ? Cette seconde faute seroit de beaucoup plus grande que la première. A tout événement je me contenterai de cette bague, pour me souvenir d'elle.

C'étoit une fort belle bague, que la princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement & mit la sienne à la place. Aussi-tôt il lui tourna le dos, & il ne fut pas long-temps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant, par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, & alla mordre la princesse au bas de la levre. Elle s'éveilla en sursaut, se

mit sur son séant, & en ouvrant ses yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, & de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître dès qu'elle eut vu que c'étoit un jeune homme si bien fait & si aimable.

Quoi ! s'écria-t-elle, est-ce vous que le roi mon pere m'avoit destiné pour époux ? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su ; je ne l'aurois pas mis en colere contre moi, & je n'aurois pas été si long-temps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Eveillez-vous, éveillez-vous, il ne sied pas à un mari de tant dormir la premiere nuit de ses noces.

En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, & l'agita si fort qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil, en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises ; & comme elle vit qu'il ne s'éveilloit pas : Eh quoi ? reprit-elle, que vous est-il arrivé ? quelque rival jaloux de votre bonheur & du mien, auroit-il eu recours à la magie, & vous auroit-il jetté dans cet assoupissement insurmontable, lorsque vous devez être plus éveillé que jamais ? Elle lui prit la main, en la baisant tendrement, elle

s'aperçut de la bague qu'il avoit au doigt, Elle la trouva si semblable à la sienne, qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait ; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avoit prise pour l'éveiller ; & assurée, comme elle le pensoit, qu'il ne lui échapperait pas : Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha & mit très-peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvoit parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât : Hé bien, maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu ? es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince ? va, je veux bien te faire grace de la gageure que tu me dois. Une autre fois crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. En se tournant du côté de Caschcasch : Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch, & remportez-la ensemble dans son lit, où il vous menera. Danhasch & Caschcasch exécuterent l'ordre de Mai-

roune, & Maimoune se retira dans son puits.

Le jour qui commençoit de paroître, imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva, & la nuit suivante la sultane continua de lui raconter le même conte, en ces termes :

## CCXVI. NUIT.

*Suite de l'Histoire de Camaralzaman.*

**S**IRE, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, si la dame qu'il avoit vue la même nuit, y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : Je l'avois bien pensé, dit-il en lui-même, que c'étoit une surprise que le roi mon pere vouloit me faire : je me fais bon gré de m'en être gardé. Il éveilla l'esclave qui dormoit encore, & le pressa de venir l'habiller, sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin & l'eau : il se lava ; & après avoir fait sa priere, il prit un livre, & lut quelque temps.

Après ces exercices ordinaires, Camaralzaman appella l'esclave : Viens-ça, lui dit-il, & ne mens pas. Dis-moi comment

est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi, & qui l'a amenée ?

Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? De celle, te dis-je, reprit le prince, qui est venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, & qui a couché avec moi. Prince, repartit l'esclave, je vous jure que je n'en fais rien. Par où cette dame seroit-elle venue, puisque je couche à la porte ?

Tu es un menteur, maraut, repliqua le prince ; & tu es d'intelligence pour m'affliger davantage & me faire enrager. En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet, dont il le jetta par terre ; & après l'avoir foulé long-temps sous les pieds, il le lia au-dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans, & le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête : Je te noyerai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement qui est la dame, & qui l'a amenée.

L'esclave furieusement embarrassé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : Sans doute que le prince a perdu l'esprit de douleur, & je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton de suppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est.

Le prince retira l'esclave, & le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : Prince,  
lui

hî dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. Je te l'accorde, reprit le prince ; mais fais vite, & prends bien garde de ne me pas cacher la vérité.

L'esclave sortit ; & après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec son premier visir, & se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la désobéissance & de l'emportement criminel du prince son fils, en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le consoler, & de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. Sire, lui disoit-il, votre majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse, & qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui.

Le grand-visir achevoit ces derniers mots, lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une

dame qui a couché cette nuit avec lui, & l'état où il m'a mis, comme votre majesté le peut voir, ne font que trop connoître qu'il n'est plus dans son bon sens. Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit, & de l'excès dont il l'avoit traité, en des termes qui donnerent créance à son discours.

Le roi qui ne s'attendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : Voici, dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout-à-l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est, & venez m'en informer.

Le grand-visir obéit sur le champ, & en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis & fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisoit. Il le salua, & après qu'il se fut assis près de lui : Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre pere, par la nouvelle qu'il vient de lui apporter.

Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? J'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave.

Prince, repartit le visir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous, soit véritable. Le bon état où je vous vois, & où je prie Dieu qu'il vous conserve, me fait con-

noître qu'il n'en est rien. Peut-être, repliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi.

Le grand-visir demeura comme hors de lui-même, à cette demande. Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez. Seroit-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte, & qu'en marchant sur le ventre de votre esclave ? De grace rappelez votre mémoire, & vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression.

Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut, je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame ; & je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir.

A ces paroles fermes, le grand-visir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, & il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le prince par la douceur, & il lui demanda dans les termes les plus humbles & les plus

268. *Les mille & une Nuits,*  
ménagés, si lui-même il avoit vu cette  
dame.

Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue,  
& je me suis fort bien apperçu que vous  
l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort  
bien joué le rôle que vous lui avez pres-  
crit, de ne me pas dire un mot, de faire  
la dormeuse, & de se retirer dès que je  
serois endormi. Vous le savez sans doute,  
& elle n'aura pas manqué de vous en faire  
le récit.

Prince, repliqua le grand-vifir, je vous  
jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens  
d'entendre de votre bouche, & que le roi  
votre pere, & moi nous ne vous avons  
pas envoyé la dame dont vous parlez :  
nous n'en avons pas même eu la pensée.  
Permettez-moi de vous dire encore une  
fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en  
songe.

Vous venez donc pour vous moquer aussi  
de moi, repliqua encore le prince en cole-  
re, & pour me dire en face que ce que  
je vous dis, est un songe. Il le prit aussitôt  
par la barbe, & il le chargea de coups  
aussi long-temps que ses forces le lui per-  
mirent.

Le pauvre grand-vifir essuya patiemment  
toute la colere du prince Camaralzaman  
par respect. Me voilà, dit-il en lui-même,  
dans le même cas que l'esclave : trop heu-

reux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger. Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. Le prince las de frapper, le laissa parler.

Je vous avoue, Prince, dit alors le grand-visir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt d'aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. Je vous le permets, lui dit le prince; allez, & dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, & qui a couché cette nuit avec moi : faites promptement, & apportez-moi la réponse. Le grand-visir fit une profonde révérence en le quittant, & il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour, & qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand-visir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils? Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre majesté, n'est que trop vrai. Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince, dès qu'il eut

entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit, eût couché avec lui; du mauvais traitement qu'il avoit reçu de lui, & de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même; il alla le voir à la tour, & mena le grand-visir avec lui.

Mais, Sire, dit ici la sultane Scheherazade en s'interrompant, je m'apperçois que le jour commence de paroître. Elle garda le silence, & la nuit suivante en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes:

---

## CCXVII. NUIT.

**S**IRE, le prince Camaralzaman reçut le roi son pere dans la tour où il étoit en prison, avec un grand respect. Le roi s'assit; & après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très-bon sens. Et de temps en temps il regardoit le grand-visir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince son fils eût perdu l'esprit, com-

mé il l'avoit assuré, & qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit.

Sire, répondit Camaralzaman, je supplie votre majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet : faites-moi plutôt la grace de me la donner en mariage. Quelqu'aversion que je vous aye témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foiblesse. Je suis prêt de la recevoir de votre main avec la dernière obligation.

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponse du prince, si éloignée, comme il lui sembloit, du bon sens qu'il venoit de faire paroître auparavant. Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

Je vous jure par la couronne qui doit passer à vous après moi, que je ne fais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en est venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consen-

tement ? Car quoi que vous en ait pu dire mon grand-visir , il ne l'a fait que pour tâcher de vous appaiser. Il faut que ce soit un songe ; prenez-y garde , je vous encoitjure , & rappelez vos sens.

Sire , repartit le prince , je ferois indigne à jamais des bontés de votre majesté , si je n'ajoutois pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien se donner la patience de m'écouter , & de juger si ce que j'aurai l'honneur de lui dire , est un songe.

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi son pere , de quelle maniere il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté & les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à son côté , l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment , & tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller & de se rendormir , après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin & en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt : Sire , ajouta-t-il , la mienne ne vous est pas inconnue , vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela , j'espere que vous ferez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit , comme on vous l'a fait accroire.

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils ve-

noit de lui raconter qu'il n'eut rien à repliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand, qu'il demeura long-temps sans dire un mot.

Le prince profita de ces moments : Sire, lui dit-il encore, la passion que je sens pour cette charmante personne, dont je conserve la précieuse image dans mon cœur, est déjà si violente, que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi, & de me procurer le bonheur de la posséder.

Après ce que je viens d'entendre, mon fils, & après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle, & que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à Dieu que je la connusse cette dame ! vous seriez content dès aujourd'hui, & je serois le pere le plus heureux du monde. Mais où la chercher ? comment, & par où est-elle entrée ici, sans que j'en aie rien su & sans mon consentement ? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir sa beauté, vous enflammer d'amour pendant qu'elle dormoit, & disparaître pendant que vous dormiez ? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils ; & si le ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau vous & moi. En achevant ces

paroles & en prenant le prince par la main : Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble : vous, d'aimer sans espérance ; & moi, de vous voir affligé , & de ne pouvoir remédier à votre mal.

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, & l'emmena au palais où le prince, au désespoir d'aimer de toute son ame une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le roi s'enferma, & pleura plusieurs jours avec lui, sans vouloir prendre aucune connoissance des affaires de son royaume.

Son premier ministre, qui étoit le seul à qui il avoit laissé l'entrée libre ; vint un jour lui représenter que toute sa cour, & même les peuples, commençoient de murmurer de ne le pas voir, & de ce qu'il ne rendoit plus la justice chaque jour à son ordinaire, & qu'il ne répondoit pas du désordre qui pouvoit arriver. Je supplie votre majesté, poursuivit-il, d'y faire attention. Je suis persuadé que sa présence soulage la douleur du prince, & que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement ; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite isle, peu éloigné du port, & de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince,

la beauté charmante du lieu , le bel air , & la vue merveilleuse dont on y jouit , feront que le prince supportera votre absence , de peu de durée , avec plus de patience.

Le roi Schahzaman approuva ce conseil ; & dès que le château , où il n'étoit allé depuis long-temps , fut meublé , il y passa avec le prince , où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du temps au chevet de son lit , & tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation , tantôt il s'affligeoit avec lui.

## SUITE DE L'HISTOIRE

*de la Princesse de la Chine.*

**P**ENDANT que ces choses se passaient dans la capitale du roi Schahzaman , les deux génies , Danhasch & Caschasch , avoient reporté la princesse de la Chine au palais , où le roi de la Chine l'avoit renfermée , & l'avoient remise dans son lit.

Le lendemain matin à son réveil , la princesse de la Chine regarda à droite & à gauche ; & quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'étoit plus près d'elle , elle appella ses femmes d'une voix qui les fit accourir promptement , & environner son

lit. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitoit, & s'il lui étoit arrivé quelque chose.

Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi? Princesse, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre discours, si vous ne vous expliquez davantage.

C'est, reprit encore la princesse, qu'un jeune homme, le mieux fait & le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormoit près de moi cette nuit; que je l'ai caressé longtemps, & que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éveiller sans y réussir: je vous demande où il est.

Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous ce que vous en faites; vous plaît-il de vous lever? Je parle très-sérieusement, repliqua la princesse, & je veux savoir où il est. Mais, princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, & personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes & moi.

La princesse de la Chine perdit patience; elle prit sa nourrice par la tête, en lui donnant des soufflets & de grands coups de poings. Tu me le diras, vieille sorcière; dit-elle, ou je t'assommerai.

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains. Elle s'en tira enfin, & elle alla sur le champ trouver la reine de la Chine, mere de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux, & le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse; elle m'eût assommée si je ne me fusse échappée de ses mains. Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colere & de son emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que surprise. Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir.

La tendresse de la reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre; elle se fit suivre par la nourrice, & elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer; mais elle s'apperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut, & en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXVIII. NUIT.**

**S**IRE, la reine de la Chine s'affit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée; & après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. Ma fille, dit-elle, cela n'est pas bien, & jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à cet excès.

Madame, répondit la princesse, je vois bien que votre majesté vient pour se moquer aussi de moi; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aye épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est; je vous supplie de le faire revenir.

Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez, & je ne comprends rien à votre discours. La princesse perdit le respect. Madame, repliqua-t-elle, le roi mon pere & vous, vous m'avez persécutée pour me contraindre de me marier, lorsque je n'en avois pas d'envie; cette envie m'est venue présentement, & je veux absolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai.

La reine tâcha de prendre la princesse par la douceur. Ma fille, lui dit-elle, vous savez bien vous-même que vous êtes seule dans votre appartement, & qu'aucun homme ne peut y entrer. Mais au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit, & fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer avec une grande affliction, & d'aller-informer le roi de tout.

Le roi de la Chine vouloit s'éclaircir lui-même de la chose. Il vint à l'appartement de la princesse sa fille, & il lui demanda si ce qu'il venoit d'apprendre, étoit véritable. Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela ; faites-moi seulement la grace de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi.

Quoi ! ma fille, reprit le roi, est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit ? Comment, sire, repartit la princesse, sans lui donner le temps de poursuivre, vous me demandez si quelqu'un a couché avec moi ! votre majesté ne l'ignore pas. C'est le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru sous le ciel. Je vous le redemande, ne me refusez pas, je vous en supplie. Afin que votre majesté ne doute pas, continua-t-elle, que je n'aye vu le cavalier ; qu'il n'ait couché avec moi ; que je ne l'aye caressé, & que je n'aye fait des efforts pour l'éveiller, sans y avoir réussi, voyez, s'il vous plaît, cette

bague. Elle avança la main; & le roi de la Chine ne fut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit, & qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fît quelque violence contre sa personne, ou contre ceux qui s'approcheroient d'elle, il la fit enchaîner & reserrer plus étroitement, & ne lui donna que sa nourrice pour la servir, avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille, d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil; & après avoir exposé l'état où elle étoit : Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir, & qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, & le ferai héritier de mes états & de ma couronne après ma mort.

Le désir de posséder une belle princesse & l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine, firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé, qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, & s'offrit au roi. J'y con

señs, reprit le roi; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas.

L'émir accepta la condition, & le Roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. Sire, dit-elle, votre majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connois pas, & à qui la religion me défend de me laisser voir. Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, & dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte : ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre.

L'émir s'étoit attendu que la princesse feroit & diroit des extravagances. Il fut très-étonné de la voir tranquille, & parler de si bon sens, & il connut très-parfaitement qu'elle n'avoit pas d'autre folie qu'un amour très-violent qui devoit être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en

expliquer au roi. Le roi n'auroit pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qu'il vouloit lui donner de sa main. Mais en se prosternant à ses pieds : Sire, dit-il, après ce que je viens d'entendre, il seroit inutile que j'entreprisse de guérir la princesse ; je n'ai pas de remèdes propres à son mal, & ma vie est à la disposition de sa majesté. Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, & de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale, que s'il y avoit quelque médecin, astrologue, magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas. Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses états, & dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta, fut un astrologue & magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras, un astrolabe, une petite sphere, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumiga-

tions, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, & demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. Princesse, répondit l'eunuque, c'est pour conjurer le malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que vous voyez, & le jeter au fond de la mer.

Maudit astrologue, s'écria la princesse, sache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs, que je suis dans mon bon sens, & que tu es insensé toi-même. Si ton pouvoir va jusques-là, amene-moi seulement celui que j'aime; c'est le meilleur service que tu puisses me rendre. Princesse, reprit l'astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du roi votre pere uniquement, que vous devez l'attendre. Il remit dans son sac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'astrologue devant le roi de la Chine, l'astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. Sire, lui dit-il avec hardiesse, selon que votre majesté l'a fait publier, & qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princesse étoit folle, & j'étois sûr de la rétablir en son bon sens par les secrets dont j'ai connoissance; mais je n'ai pas été long-temps

à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, & mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal d'amour ; votre majesté y remédiera mieux que personne, quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande.

Le roi traita cet astrologue d'insolent ; & lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre majesté par des répétitions, tant astrologues, que médecins & magiciens, il s'en présenta cent cinquante, qui eurent tous le même sort, & leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porté de la ville.

## HISTOIRE

*De Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzaman.*

**L**A nourrice de la Princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frere de lait de la princesse, qu'elle avoit nourri & élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frere & de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomance, & d'autres sciences secretes, & il s'y étoit rendu très-habile. Non content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune science & en aucun art, qu'il n'ait été chercher dans les villes les plus éloignées, & qu'il n'ait fréquenté assez de temps pour en tirer toutes les connoissances qui étoient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine; & les têtes coupées & rangées qu'il apperçut au-dessus de la porte par où il entra, le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient, & sur toutes choses, il s'informa des nouvelles de la princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le satisfaire sur la première demande, sans y comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitoit avec bien de la douleur, en attendant que sa mere, nourrice de la princesse, lui en apprît d'avantage.

Scheherazade mit fin à son discours en

est endroit pour cette nuit. Elle le reprit la suivante en ces termes, qu'elle adressa au sultan des Indes :

## CCXIX. NUIT.

**S**IRE, dit-elle, quoique la nourrice, mere de Marzavan, fût très-occupée auprès de la princesse de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plutôt appris que ce cher fils étoit de retour, qu'elle trouva le temps de sortir, de l'embrasser, & de s'entretenir quelques moments avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princesse, & le sujet pourquoi le roi de la Chine lui faisoit ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le roi en eût connoissance. Après que la nourrice y eut pensé quelques moments : Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-dessus présentement ; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse.

Comme, après la nourrice, personne ne pouvoit s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice,

qui savoit qu'il étoit dans le service depuis peu , & qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé auparavant à la cour du roi de la Chine, s'adressa à lui. Vous savez , lui dit-elle , que j'ai élevé & nourri la princesse ; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, & que j'ai mariée il n'y a pas long-temps. La princesse , qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir ; mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voye ni entrer ni sortir.

La nourrice vouloit parler d'avantage ; mais l'eunuque l'arrêta. Cela suffit , lui dit-il , je ferai toujours avec plaisir tout ce qui sera en mon pouvoir pour obliger la princesse : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, & amenez-la après que le roi se sera retiré ; la porte lui sera ouverte.

Dès qu'il fut nuit , la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme , d'une manière que personne n'eût pu s'appercevoir que c'étoit un homme , & l'amena avec elle. L'eunuque , qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte , & les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan , la nourrice s'approcha de la princesse. Madame,

lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez, c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ses respects.

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. Approchez-vous, mon frere, dit-elle aussi-tôt à Marzavan, & ôtez ce voile; il n'est pas défendu à un frere & à une soeur de se voir à visage découvert.

Marzavan la salua avec un grand respect; & sans lui donner le temps de parler: Je suis ravié, continua la princesse, de vous revoir en parfaite santé, après une absence de tant d'années, sans avoir mandé un seul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mere.

Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois d'en apprendre à mon arrivée de meilleures des vôtres, que celles dont j'ai été informé, & dont je suis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé assez-tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études & de mes voyaget que celui-là,

lui-là , je ne laisserois pas de m'estimer bien récompensé.

En achevant ces paroles , Marzavan tira un livre , & d'autres choses dont il s'étoit muni , & qu'il avoit cru nécessaires , selon le rapport que sa mere lui avoit fait de la maladie de la princesse. La princesse , qui vit cet attirail : Quoi , mon frere , s'écria-t-elle , vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle ? Désabusez-vous , & écoutez-moi.

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire , sans oublier une des moindres circonstances , jusqu'à la bague échangée contre la sienne qu'elle lui montra. Je ne vous ai rien déguisé , ajouta-t-elle , en tout ce que vous venez d'entendre ; il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas , qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste , qui est comme je le dis.

Quand la princesse eut cessé de parler , Marzavan , rempli d'admiration & d'étonnement , demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête , & en prenant la parole : Princesse , dit-il , si ce que vous venez de me raconter , est véritable , comme j'en suis persuadé , je ne désespere pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seu-

lement de vous armer de patience encore pour quelque temps , jusqu'à ce que j'aye parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché ; & lorsque vous aurez appris mon retour , assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion , ne fera pas loin de vous. Après ces paroles , Marzavan prit congé de la princesse , & partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville , de province en province , & d'isle en isle ; & dans chaque lieu qu'il arrivoit , il n'entendoit parler que de la princesse Badoure (c'est ainsi que se nommoit la princesse de la Chine) & de son histoire.

Au bout de quatre mois , notre voyageur arriva à Torf , ville maritime , grande & très-peuplée , où il n'entendoit plus parler de la princesse Badoure , mais du prince Camaralzaman que l'on disoit être malade , & dont l'on racontoit l'histoire , à-peu-près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer ; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince , & on le lui enseigna. Il y avoit deux chemins , l'un par terre & par mer , & l'autre seulement par mer , qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin , & il s'embarqua sur un vaisseau marchand , qui eut une heureuse navigation jusqu'à la

vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port, le vaisseau passa malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt, & coula à fond à la vue & peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman, & où le roi son pere Schahzaman se trouvoit alors avec son grand-visir.

Marzavan favoit parfaitement bien nager ; il n'hésita pas à se jeter à la mer, & il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman, où il fut reçu & secouru par ordre du grand-visir, selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer, on le traita bien, & lorsqu'il fut remis, on le conduisit au grand-visir, qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très-bien fait & de bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant, & il conçut une très-grande estime de sa personne par ses réponses justes & pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit : il s'apperçut même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : A vous entendre, je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire : plut à Dieu que dans vos voyages, vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-temps ?

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée, peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand-visir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le prince Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince & de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame, qui n'étoit peut-être pas au monde.

A ce discours du grand-visir, Marzavan se réjouit infiniment de ce que dans le malheur de son naufrage il étoit arrivé si heureusement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princesse de la Chine brûloit d'amour, & que cette princesse étoit l'objet des vœux si ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-visir; il lui dit seulement que s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du secours qu'il pourroit lui donner? Suivez-

moi, lui dit le grand-visir, vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir.

La premiere chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans son lit languissant & les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, sans avoir égard au roi Schahzaman, pere du prince, qui étoit assis près de lui, ni au prince, que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laissa pas de s'écrier : Ciel ! rien au monde n'est plus semblable. Il vouloit dire qu'il le trouvoit ressemblant à la princesse de la Chine, & il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnerent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux & le regarda. Marzavan, qui avoit infiniment de l'esprit, profita de ce moment, & lui fit son compliment en vers sur le champ ; quoique d'une maniere enveloppée, où le roi & le grand-visir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine, qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût, & qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses yeux & sur son visage.

La sultane Scheherazade n'eut pas le

temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la suivante, & de lui parler en ces termes :

## CCXX. NUIT.

**S**IRE, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son pere de vouloir bien s'ôter de sa place, & de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main, & l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, & d'où il venoit ; & après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit sujet du roi de la Chine, & qu'il venoit de ses états : Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de sa profonde mélancolie ; je vous en aurai une obligation infinie, & les marques de ma reconnoissance seront si éclatantes, que toute la terre reconnoitra que jamais service n'aura été mieux récompensé. En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entre-

tenir avec Marzavan , pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse avec son grand-visir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman , & en lui parlant bas : Prince , dit-il , il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez , m'est connue ; c'est la princesse Badoure , fille du roi de la Chine , qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure , & sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous , que vous souffrez pour l'amour d'elle. Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savoit de l'histoire de la princesse , depuis la nuit fatale qu'ils s'étoient entrevus d'une manière si peu croyable : il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisoit à ceux qui entreprennent en vain de guérir la princesse Badoure de sa folie prétendue. Vous êtes le seul , ajouta-t-il , qui pouvez la guérir parfaitement , & vous présenter pour cela sans crainte. Mais avant d'entreprendre un si grand voyage , il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les mesures nécessaires. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé.

Le discours de Marzavan fit un puissant

effet; le prince Camaralzaman en fut tellement soulagé par l'espérance qu'il venoit de concevoir, qu'il se sentit assez de force pour se lever, & qu'il pria le roi son pere de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier, sans s'informer du moyen dont il s'étoit servi pour faire un effet si surprenant, & il sortit aussi tôt de la chambre du prince avec le grand-visir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours; il fit des largesses à ses officiers & au peuple; des aumônes aux pauvres, & fit élargir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie & d'alégresse dans la capitale, & bientôt dans tous les états du roi Schahzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles, & par une longue abstinence presque de toute sorte d'aliments, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier: Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante princesse, & de mettre fin aux tourments étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retom-

berois au même état que vous m'avez vu , si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige , & m'en fait craindre le retardement. C'est la tendresse importune du roi mon pere , qui ne pourra jamais se résoudre de m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi , si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue. Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

Prince , reprit Marzavan , j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la princesse de la Chine la délivrance de ses maux ; & cela par toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons presque dès notre naissance , du zele & de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir si je n'en profitois pas pour sa consolation , & en même temps pour la vôtre , & si je n'y employois toute l'adresse dont je suis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du roi votre pere , telle que nous la souhaitons vous & moi. Vous n'êtes pas encore parti depuis mon arrivée ; témoignez-lui que vous désirez de prendre l'air ,

& demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'il nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter, & l'autre de relais; & laissez-moi faire le reste.

Le lendemain le prince Camaralzaman prit son temps : il témoigna au roi son pere l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air, & le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencements pourroit vous nuire, & une absence plus longue me feroit de la peine. Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, & il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa; & après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le Prince Camaralzaman & Marzavan gagnèrent la campagne; & pour amuser les deux palfreniers qui conduisoient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, & ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit ils s'arrêtèrent dans un logement de cara-

vanes, où ils souperent, & dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman, sans éveiller les palfreniers. Il pria le prince de lui donner son habit, & d'en prendre un autre qu'un des palfreniers avoit apporté. Ils monterent chacun le cheval de relais qu'on leur avoit amené; & après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palfreniers par la bride, ils se mirent en chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour, les deux cavaliers se trouverent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là, Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, & entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palfrenier, déchira l'habit que le prince avoit quitté, le teignit dans le sang, & lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin, où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein. Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre pere verra ce soir que vous ne ferez pas de retour, ou qu'il aura appris des palfreniers que nous ferons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté,

& qui rencontreront cet habit ensanglanté, ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, & que je ne me sois échappé de crainte de sa colere. Le roi, qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'abord de vous faire chercher, & nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi tout-à-coup l'allarme affomante de la mort d'un fils, à un pere qui l'aime si passionnément : mais la joie du roi votre pere en fera plus grande, quand il apprendra que vous serez en vie & content. Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagême si ingénieux, & je vous en ai une nouvelle obligation.

Le prince & Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre & par mer, & ils ne trouverent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arriverent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au-lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage ; & dans cet intervalle, Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois

jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, & à la sortie du bain, il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir la mere nourrice de la princesse Badoure, de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse.

La sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle s'apperçut que le jour avoit déjà commencé de paroître. Elle cessa aussi-tôt de parler; & en poursuivant la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

## CCXXI. NUIT.

**S**IRE, le prince Camaralzaman instruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, & muni de tout ce qui convenoit à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine; & en s'arrêtant, il cria à haute voix en présence de la garde & des portiers : » Je » suis astrologue, & je viens donner la » guérison à la respectable princesse Ba- » doure, fille du haut & puissant monar- » que Gaïour, roi de la Chine, aux con- » ditions proposées par sa majesté de l'é-

» poufer si je réuffis, ou de perdre la vie,  
 » si je ne réuffis pas. »

Outre les gardes & les portiers du roi, la nouveauté fit affembler en un instant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit long-temps qu'il ne s'étoit présenté ni médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avoient échoué dans leur entreprise. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'aussi infensés.

A voir la bonne mine du prince, son air noble, la grande jeunesse qui paroiffoit fur son visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compaffion. A quoi pensez-vous, Seigneur, lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui ? Quelle est votre fureur, d'exposer ainfi à une mort certaine, une vie qui donne de fi belles ef pérances ? les têtes coupées que vous avez vues au-defsus des portes, ne vous ont-elles pas fait horreur ? Au nom de Dieu abandonnez ce deffein de défefpéré, retirez-vous.

A ces remontrances, le Prince Camaralzaman demeura ferme ; & au-lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une affurance qui fit frémir tout le monde ; & tout le monde

s'écria alors : Il est résolu de mourir , & Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse & de son ame. Il cria une troisième fois , & le grand-visir enfin vint le prendre en personne de la part du roi de la Chine.

Ce ministre conduisit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plutôt aperçu assis sur son trône, qu'il se prosterna & baïsa la terre devant lui : le roi, qui de tous ceux qu'une présomption démesurée avoit fait venir apporter leurs têtes à ses pieds, n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui, eut une véritable compassion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus d'honneur ; il voulut qu'il s'approchât, & s'assît près de lui ; Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous pussiez y réussir, je vous la donnerois en mariage, non-seulement sans répugnance, au-lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous, mais même avec la plus grande joie du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur, que si vous y manquez, votre grande jeunesse, votre air de noblesse, ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou.

Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des graces infinies à rendre à votre majesté de l'honneur qu'elle me fait, & de tant de bontés qu'elle temoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné, que son nom n'est peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légéreté, si j'abandonnois un dessein si généreux après tant de fatigues & tant de dangers que j'ai effuyés ? Votre majesté elle-même ne perdrait-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne ? Si j'ai à mourir, sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus long-temps dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt d'en donner.

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas ; il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman ; & quand il furent dans une longue

galerie au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse , le prince qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes , & pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si long-temps , pressa le pas , & devança l'eunuque :

L'eunuque pressa le pas de même , & eut de la peine à le rejoindre : Où allez-vous donc si vite , lui dit-il en l'arrêtant par le bras ? Vous ne pouvez pas entrer sans moi , il faut que vous ayez une grande envie de mourir , de courir si vite à la mort. Pas un de tant d'astrologues que j'ai vus , & que j'ai amenés où vous n'arriverez que trop tôt , n'a témoigné cet empressement.

Mon ami , reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque , & en marchant à son pas , c'est que tous ces astrologues dont tu parles , n'étoient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Il savoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réussissoient pas , & ils n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais & où je suis certain de trouver mon bonheur. Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arriverent à la porte. L'eunuque ouvrit & introduisit le prince dans une grande salle d'où l'on entroit dans la chambre de la princesse qui n'étoit fermée que par une portiere.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta; & en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendît de la chambre de la princesse: Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption, ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix: Qu'aimés-tu mieux, que je guérisse la princesse en sa présence, ou d'ici, sans aller plus avant & sans la voir?

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'affurance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter, & en lui parlant sérieusement: Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là où ici. De quelque maniere que ce soit, vous acquerrez une gloire immortelle, non-seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable.

Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins je veux bien me priver quelques moments de ce plaisir. Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue, il tira son écritoire & du papier, & écrivit ce billet à la princesse de la Chine.

**B I L L E T**

*Du Prince Camaralzaman , à la princesse  
de la Chine.*

» Adorable princesse, l'amoureux prince  
» Camaralzaman ne vous parle pas des  
» maux inexprimables qu'il souffre depuis  
» la nuit fatale que vos charmes lui firent  
» perdre une liberté qu'il avoit résolu de  
» conserver toute sa vie. Il vous marque  
» seulement qu'alors il vous donna son  
» cœur dans votre charmant sommeil: som-  
» meil importun qui le priva du vif éclat  
» de vos beaux yeux , malgré ses efforts  
» pour vous obliger de les ouvrir. Il osa  
» même vous donner sa bague pour mar-  
» que de son amour, & prendre la vôtre en  
» échange , qu'il vous envoie dans ce bil-  
» let. Si vous daignez la lui renvoyer pour  
» gage réciproque du vôtre, il s'estimera  
» le plus heureux de tous les amants. Si-  
» non, votre refus ne l'empêchera pas de  
» recevoir le coup de la mort avec une ré-  
» signation d'autant plus grande , qu'il le  
» recevra pour l'amour de vous. Il attend  
» votre réponse dans votre antichambre, »

Lorsque le prince Camaralzaman eut  
achevé ce billet, il en fit un paquet avec

la bague de la princesse qu'il enveloppa dedans , sans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit , & en le lui donnant : Ami , dit-il , prends & porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet , & vu ce qui l'accompagne , je te permets de publier que je suis le plus indigne & le plus impudent de tous les astrologues qui ont été , qui sont , & qui seront à jamais.

Le jour que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles , l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

## CCXXII. NUIT.

**S**IRE, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine , & en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit : Princesse , dit-il , un astrologue plus téméraire que les autres , si je ne me trompe , vient d'arriver , & prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet & vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur , ni imposteur.

La princesse Badourè prit le billet & l'ouvrit avec assez d'indifférence ; mais dès

qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portiere, & l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussi-tôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement; & sans pouvoir parler dans l'excès de leur joie, ils se regarderent long-temps, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince. Reprenez-la lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie; elles ne peuvent être l'une & l'autre en de meilleures mains.

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins & autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorants. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses; il l'a guérie sans la voir. Il lui en raconta la maniere, & le roi agréablement surpris vint aussi-tôt à l'appar-

tement de la princesse qu'il embrassa ; il embrassa le prince de même , prit sa main , & en la mettant dans celle de la princesse : Heureux étranger , lui dit-il , qui que vous soyez , je tiens ma promesse , & je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir néanmoins , il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paroissez , & ce que vous avez voulu me faire accroire.

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus soumis pour lui témoigner mieux sa reconnoissance. Pour ce qui est de ma personne , sire , poursuivit-il , il est vrai que je ne suis pas astrologue , comme votre majesté l'a bien jugé ; je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réussir à mériter la haute alliance du monarque le plus puissant de l'univers. Je suis né prince , fils de roi & de reine : mon nom est Camaralzaman , & mon pere s'appelle *Schahzaman* , qui regne dans les isles assez connues des enfants de Khaledan. Ensuite il lui raconta son histoire , & lui fit connoître combien l'origine de son amour étoit merveilleuse ; que celle de l'amour de la princesse étoit la même , & que cela se justifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : Une histoire si extraordinaire , s'écria le roi , mérite de n'être pas inconnue à la

postérité. Je la ferai faire ; & après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume , je la rendrai publique , afin que de mes états elle passe encore dans les autres.

La cérémonie du mariage se fit le même jour , & l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié ; le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge , avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure , l'un & l'autre au comble de leurs souhaits , jouirent des douceurs de l'hymen , & pendant plusieurs mois le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs , le prince Camaralzaman eut un songe une nuit , dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son pere , au lit , prêt à rendre l'ame , qui disoit : Ce fils que j'ai mis au monde , que j'ai chéri si tendrement , ce fils m'a abandonné , & lui-même est cause de ma mort. Il s'éveilla en poussant un grand soupir , qui éveilla aussi la princesse , & la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupiroit.

Hélas , s'écria le prince , peut-être qu'à

l'heure que je parle, le roi mon pere n'est plus de ce monde, & il lui raconta le sujet qu'il avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire, & qui connut que le desir de revoir le roi son pere, pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit de demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. Sire, lui dit-elle en lui baisant la main, j'ai une grace à demander à votre majesté, & je la supplie de ne me pas la refuser. Mais afin qu'elle ne croye pas que je la lui demande à la sollicitation du prince mon mari, je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aïlle voir avec lui le roi Schahzaman mon beau-pere.

Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution; elle est digne de vous, nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi & que nous revoyions tour-à-tour, lui, son fils & sa belle fille, & moi, ma fille & mon gendre.

La

La princesse annonça ce consentement du roi de la Chine au prince Camaralzaman, qui en eut bien de la joie, & il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage ; & lorsque tout fut en état, il partit avec eux, & les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part & d'autre. Le roi les embrassa tendrement ; & après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille, comme il l'aimoit, il les laissa continuer leur voyage, & retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure n'eurent pas plutôt essuyé leurs larmes, qu'ils ne songerent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir & de les embrasser, & qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Euviron au bout d'un mois qu'ils étoient en marche ; ils arriverent à une prairie d'une vaste étendue, & plantée d'espace en espace de grands arbres qui faisoient un ombrage très-agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, & il en parla à la princesse Badoure, qui y consentit d'autant plus facilement, qu'elle vouloit lui en parler elle-même. On mit pied à terre dans

un bel endroit ; & dès que la tente fut dressée, la princesse Badoure qui étoit assise à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle, après quoi, comme elle étoit fatiguée elle s'endormit, & ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente ; & comme il vit que la princesse dormoit, il entra & s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormit peut-être aussi, il prit la ceinture de la princesse ; il regarda l'un après l'autre les diamants & les rubis dont elle étoit enrichie, & il apperçu une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement, & fermée avec un cordon. Il la toucha & sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de savoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourse, & il en tira une cornaline gravée de figures & de caractères qui lui étoient inconnus. Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux ; ma princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin, de crainte de la perdre, si cela n'étoit.

En effet, c'étoit un talisman dont la reine de la Chine avoit fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle

disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle.

Pour mieux voir le talisman, le prince Camaralzaman sortit hors de la tente qui étoit obscure, & voulut le considérer au grand jour. Comme il le tenoit au milieu de la main (1), un oiseau fondit de l'air tout-à-coup & le lui enleva.

Le jour se faisoit déjà voir, dans le temps que la sultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en aperçut & cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan Schahriar :

## CCXXIII. NUIT.

**S**IRE, votre majesté peut mieux juger de l'étonnement & de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eut enlevé le talisman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet accident le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par une curiosité hors de saison, & qui privoit la princesse d'une chose précieuse, il demeura immobile quelques moments.

(1) Il y a dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone, une aventure semblable qui a été prise de celle-ci.

## S É P A R A T I O N

*Du Prince Camaralzaman d'avec la Princesse  
Badoure.*

**L'**OISEAU après avoir fait son coup, s'étoit posé à terre à peu de distance, avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'espérance qu'il le lâcheroit : mais dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol & se posa à terre une autre fois. Il continua de le poursuivre ; l'oiseau après avoir avalé le talisman, fit un vol plus loin. Le prince qui étoit fort adroit, espéra de le tuer d'un coup de pierre & le poursuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le suivre & à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline & de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie & de la princesse Badoure ; & le soir au lieu de se jeter dans un buisson où Camaralzaman auroit pu le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre où il étoit en sûreté.

Le prince au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il re-

tourneroit à son camp. Mais , dit-il en lui-même , par où retournerai-je ? remonterai-je , redescendrai-je par les collines & par les vallons par où je suis venu ? ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres ? & mes forces me le permettent-elles ? Et quand je le pourrois , oserois-je me présenter devant la princesse , & ne pas lui reporter son talisman ? Abîmé dans ces pensées défolantes & accablé de fatigue , de faim , de soif , de sommeil , il se coucha , & passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre ; & il ne l'eut pas plutôt vu reprendre son vol , qu'il l'observa & le suivit encore toute la journée , avec aussi peu de succès que la précédente , en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixieme jour , en suivant l'oiseau à l'œil depuis le matin jusqu'au soir , & en passant la nuit au pied de l'arbre , où il la passoit toujours au plus haut.

L'onzieme jour , l'oiseau toujours en volant & Camaralzaman ne cessant de l'observer , arriverent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs , il s'éleva au-dessus , & prenant son vol au-delà , il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman , qui perdit l'espérance de le re-

voir, & de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman affligé en tant de manières & au-delà de toute expression, entra dans la ville qui étoit bâtie sur le bord de la mer, avec un très-beau port. Il marcha long-temps par les rues sans savoir où il alloit, ni où s'arrêter & arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il se présenta. Le jardinier qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment; & il ne l'eut pas plutôt apperçu, & connu qu'il étoit étranger & musulman, qu'il l'invita d'entrer promptement & de fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte; & en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé & musulman, & que cette ville est habitée pour la plus grande partie par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les musulmans, & qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, & je regarde comme un miracle que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencon-

tre. En effet , ces idolâtres sont attentifs sur toute chose à observer les musulmans étrangers à leur arrivée , & à les faire tomber dans quelque piège , s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté.

Camaralzaman remercia ce bon-homme avec beaucoup de reconnoissance , de la retraite qu'il lui donnoit si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage ; mais le jardinier l'interrompit : Laissons-là les compliments , dit-il, vous êtes fatigué , & vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. Il le mena dans sa petite maison ; & après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma , il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier ; & quand il eut fini son histoire , sans lui rien déguiser , il lui demanda à son tour par quelle route il pourroit retourner aux états du roi son pere ; car , ajouta-t-il , de m'engager à aller rejoindre la princesse , où la trouverois-je après onze jours que je me suis séparé d'avec elle par un aventure si extraordinaire ? Que fais-je même si elle est encore au monde ? A ce triste souvenir ,

il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvoit, il y avoit une année entiere de chemin jusqu'aux pays où il n'y avoit que des musulmans, commandés par des princes de leur religion; mais que par mer, on arriveroit à l'isle d'Ebene en beaucoup moins de temps, & que de-là il étoit plus aisé de passer aux isles des enfants de Khaledan; que chaque année, un navire marchand alloit à l'isle d'Ebene, & qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner de-là aux isles des enfants de Khaledan. Si vous fussiez arrivé quelques jours plutôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très bon cœur.

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asyle dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, & il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'isle d'Ebene, il s'occupoit à travailler au jardin pendant le jour; & la nuit que rien ne le détournoit de penser à sa chere princesse Badoure, il la passoit dans les sou-

pirs, dans les regrets & dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

---

## HISTOIRE

*De la Princesse Badoure après la séparation  
du Prince Camaralzaman.*

**L**A princesse dormit assez long-temps, & en s'éveillant, elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appella ses femmes, & elle leur demanda si elles ne savoient pas où il étoit. Dans le temps qu'elles lui affuroient qu'elles l'avoient vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas vu sortir, elle s'apperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse étoit ouverte, & que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, & qu'il ne le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, & elle ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si long-temps. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obscure, & qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable.

Elle maudit mille fois le talifman & celui qui l'avoit fait ; & si le respect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine sa mere qui lui avoit fait un présent si funeste. Désolée au dernier point de cette conjoncture , d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne savoit par quel endroit le talifman pouvoit être la cause de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement ; elle prit au contraire une résolution courageuse, peu commune aux personnes de son sexe.

Il n'y avoit que la princesse , & ses femmes dans le camp qui fussent que Camaralzaman avoit disparu ; car alors ses gens se repositoient ou dormoient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'il ne la trahissent, s'il venoient à en avoir connoissance, elle modéra premierement sa douleur, & défendit à ses femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre soupçon. Ensuite elle quitta son habit, & en prit un de Camaralzaman, à qui elle ressembloit si fort, que ses gens la prirent pour lui le lendemain matin quand ils la virent paroître, & qu'elle leur commanda de plier bagage & de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans la litiere ; pour elle, elle monta à cheval, & l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par

terre & par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman pour se rendre à l'isle des enfans de Khaledan, aborda à la capitale du royaume de l'isle d'Ebene, dont le roi qui regnoit alors, s'appelloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquerent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver, portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, & que le mauvais temps l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussi-tôt au-devant de la princesse, & il la rencontra qu'elle venoit de se débarquer, & qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, & la mena à son palais, où il la logea, elle & tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, & il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse, qu'il prenoit toujours pour le prince

Camaralzaman, parloit de se rembarquer & de continuer son voyage, & qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, & qui avoit infiniment de l'esprit, il la prit en particulier. Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, avec très-peu d'espérance de vivre encore long-temps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, & aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démetts dès-à-présent en votre faveur, & demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose après en avoir soutenu le poids pendant de si longues années, & je ne puis le faire avec plus de consolation que pour voir mes états gouvernés par un si digne successeur.

La sultane Scheherazade vouloit poursuivre; mais le jour qui paroissoit déjà, l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes:



## CCXXIV. NUIT.

**S**IRE, l'offre généreuse du roi de l'isle d'Ebene de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, & de lui abandonner ses états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il étoit indigne d'une princesse comme elle de détromper le roi après lui avoir assuré qu'elle étoit ce prince, & qu'elle en avoit si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion & en haine, & n'attentât même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le prince Camaralzaman auprès du roi Schahzaman son pere.

Ces considérations & celles d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venoit de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques moments sans par-

ler, avec une rougeur qui lui monta au visage, que le roi attribua à sa modestie, elle répondit : Sire, j'ai une obligation infinie à votre majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait, & d'une si grande faveur que je ne mérite pas & que je n'ose refuser. Mais, sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre majesté m'assistera de ses conseils, & que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant.

Le mariage conclu & arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, & la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenoient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit se passer, afin qu'ils ne s'en étonnassent pas, & elle les assura que la princesse Badoure y avoit donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes, & les chargea de continuer de bien garder le secret.

Le roi de l'isle d'Ebene, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, & déclara qu'il donnoit la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman qu'il avoit amené & fait asseoir près de lui, qu'il lui remettoit sa couronne & leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi,

& de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, & après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, & qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité & les hommages des seigneurs les plus puissants de l'isle d'Ebene qui étoient présents.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solennellement dans toute la ville; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, & des couriers dépêchés par tout le royaume pour y faire observer les mêmes cérémonies & les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, & la princesse Haiatalnefous (1) ( c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'isle d'Ebene ) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, & elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les compliments de toute la cour au sujet de son mariage & comme nouveau roi, le roi Armanos & la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle

---

(1) Ce mot est arabe, & signifie *la vie des ames*.

reine leur fille, & s'informerent d'elle comment elle avoit passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux, & la tristesse qui parut sur son visage, fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la princesse Haïatalnefous : Ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de la peine, le prince Camaralzaman en abordant ici, ne songeoit qu'à se rendre au plutôt auprès du roi Schahzaman son pere. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a un grand regret d'être privé tout-à-coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre que quand ces mouvements de tendresse filiale se feront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari.

La princesse Badoure, sous le nom de Camaralzaman, & le roi de l'isle d'Ebene, passa toute la journée non-seulement à recevoir les compliments de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison, & à plusieurs autres fonctions royales, avec une dignité & une capacité qui lui attirerent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haïatalnefous, & elle

connut fort bien à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut, qu'elle se souvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout son esprit (& elle en avoit infiniment) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher, & dans cet intervalle, elle se mit à faire sa priere; mais elle la fit si longue, que la reine Haiatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier & se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas, que de la perte de son cher Camaralzaman, après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour, avant qu'Haiatalnefous fût éveillée, & alla au conseil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, & il la trouva dans les pleurs & dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginoit, dont il ne pouvoit comprendre la cause : Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je saurai bien l'en faire descendre & le chasser avec honte, s'il ne

vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colere où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne fais même si je me contenterai d'un châtement si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant.

Le même jour, la princesse Badoure entra fort tard chez Haïatalnefous comme la nuit précédente; elle s'entretint de même avec elle, & voulut encore faire sa priere pendant qu'elle se coucheroit; mais Haïatalnefous la retint, & l'obligea de se rasseoir. Quoi! dit-elle, vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernieres? Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous déplaire une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore & qui s'estime la princesse la plus heureuse de toutes les princesses de son rang, d'avoir un prince si aimable pour mari? Une autre que moi, je ne dis pas offensée, mais outragée par un endroit si sensible, auroit une belle occasion de se venger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée; mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne & touchée du malheur des personnes qui me sont les plus indifférentes, comme je le suis, je ne laisserois pas de vous avertir que le roi mon

pere est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir les marques de sa juste colere si vous continuez. Faites-moi la grace de ne pas mettre au désespoir une princesse qui ne peut s'empêcher de vous aimer.

Ce discours mit la princesse Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la sincérité d'Haiatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avoit témoignée ce jour-là ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de son mécontentement. L'unique moyen de justifier sa conduite, étoit de faire confiance de son sexe à Haiatalnefous. Mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle seroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude néanmoins où elle étoit si la princesse le prendroit en mal ou en bien, la faisoit trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que si le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de nécessité qu'il vînt à l'isle d'Ebene pour se rendre au royaume du roi Schahzaman, qu'elle devoit se conserver pour lui, & qu'elle ne pouvoit le faire si elle ne se découvroit à la princesse Haiatalnefous, elle hasarda cette voie.

Comme la princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haiatalnefous impatiente alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci : Aimable & trop char-

mante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, & je me condamne moi-même; mais j'espère que vous me pardonneriez, & que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification.

En même temps la princesse Badoure ouvrit son sein : Voyez, princesse, continua-t-elle, si une princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez; je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mon histoire, & sur-tout de la disgrâce affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez.

Quand la princesse Badoure eut achevé de se faire connoître entièrement à la princesse de l'isle d'Ebene pour ce qu'elle étoit, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret, & de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle espéroit de revoir bientôt.

Princesse, reprit la princesse de l'isle d'Ebene, ce seroit une destinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre, dût être de si peu de durée après un amour réciproque plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du

monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'isle d'Ebene , pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandois de l'amour , & présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. Après ces paroles, les deux princesses s'embrassèrent tendrement , & après mille témoignages d'amitié réciproque , elles se couchèrent.

Selon la coutume du pays, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouverent le moyen de remédier à cette difficulté; ainsi, les femmes de la princesse Haiatalnefous furent trompées le lendemain matin, & tromperent le roi Armanos, la reine sa femme, & toute la cour. De la sorte, la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi & de tout le royaume.

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisoit appercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :



---

**CCXXV. NUIT.**

*Suite de l'histoire du prince Camaralzaman, depuis sa séparation d'avec la princesse Badoure.*

**S**IRE, pendant qu'en l'isle d'Ebene, les choses étoient entre la princesse Badoure, la princesse Haiatalnefous & le roi Armanos avec la reine, la cour & les peuples du royaume, dans l'état que votre majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours, le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour de grand matin que le prince se préparoit à travailler au jardin, selon sa coutume, le bon homme de jardinier l'en empêcha. Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête ; & comme ils s'abstiennent de tout travail pour la passer en des assemblées & en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les musulmans travaillent ; & les musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent d'être vus : ainsi, vous

n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici ; & comme le temps approche que le vaisseau marchand dont je vous ai parlé, doit faire le voyage de l'isle d'Ebene, je vais voir quelques amis, & m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, & en même temps je ménagerai votre embarquement. Le jardinier mit son plus bel habit, & sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit, lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chere princesse. Recueilli en lui-même, il soupiroit & gémissoit en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisoient sur un arbre, l'obligerent de lever la tête & de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battoient cruellement à coups de bec, & qu'en peu de moments, l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui étoit demeuré vainqueur, reprit son vol & disparut.

Dans le moment, deux autres oiseaux plus grands, qui avoient yu le combat de loin, arriverent d'un autre côté, se posèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regarderent quelque temps en remuant la tête d'une maniere qui marquoit

leur douleur , & lui creuserent une fosse avec leurs griffes , dans laquelle ils l'enterrent.

Dès que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avoient ôtée , ils s'envolèrent , & peu de temps après , ils revinrent en tenant au bec , l'un par une aîle , & l'autre par un pied , l'oiseau meurtrier qui faisoit des cris effroyables & de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent sur la sépulture de l'oiseau qu'il avoit sacrifié à sa rage ; & là , en le sacrifiant à la juste vengeance de l'assassinat qu'il avoit commis , ils lui arracherent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre , en tirèrent les entrailles , laisserent le corps sur la place & s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'étoit passée , & en jettant les yeux sur les entrailles dispersées , il apperçut quelque chose de rouge qui sortoit de l'estomac , que les oiseaux vengeurs avoient déchiré. Il ramassa l'estomac , & en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge , trouva que c'étoit le talisman de la princesse Badoure sa bien aimée , qui lui avoit coûté tant de regrets , d'ennuis , de soupirs depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé,

levé. Cruel, s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau, tu te plaisois à faire du mal, & j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite du bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable.

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joie du prince Camaralzaman. Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux, est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même, & peut-être plutôt que je ne pense. Béni soit le ciel qui m'envoie ce bonheur, & qui me donne en même temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter.

En achevant ces mots, Camaralzaman baisa le talisman, l'enveloppa & le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême, il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter & sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure; & le lendemain, quand il eut pris son habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas & de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une coignée, & alla mettre la main à l'œuvre. Comme il cou-

poit une branche de la racine, il donna un coup sur quelque chose qui résista & qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, sous laquelle il trouva un escalier de dix degrés. Il descendit aussi tôt; & quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toises en quarré, où il compta cinquante grands vases de bronze, rangés à l'entour chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, & il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, & acheva de déraciner l'arbre en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant, que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'isle d'Ebene chaque année, devoit partir dans très-peu de jours; mais on n'avoit pu lui dire le jour précisément, & on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, & il revint avec un visage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. Mon fils, lui dit il, (car par le privilege de son grand âge, il avoit coutume de le traiter ainsi) réjouissez-vous & tenez vous prêt à partir dans trois jours, le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute, & je suis convenu de votre embarquement & de votre passage avec le capitaine,

Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, & vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau; & quand il lui eut fait voir la quantité de vases, remplis de poudre d'or qu'il y avoit, il lui témoigna sa joie de ce que Dieu récompensoit enfin sa vertu & toutes les peines qu'il avoit prises depuis tant d'années.

Comment l'entendez-vous, reprit le jardinier? Vous imaginez donc que je veuille m'approprier ce trésor? Il est tout à vous, & je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingts ans que mon pere est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin, sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous étoit destiné, puisque Dieu a permis que vous le trouvassez; il convient à un prince comme vous plutôt qu'à moi, qui suis sur le bord de ma fosse & qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon usage.

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité, & ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendroit rien absolument s'il n'en retenoit la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit, & ils se partagerent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait : Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez, il s'agit présentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, & de les emporter avec vous si secrettement que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a pas d'olives dans l'isle d'Ebene, & celles qu'on y porte d'ici, sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin ; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, & le reste d'olives par-dessus, & nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez.

Camaralzaman suivit ce bon conseil, & employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots (1) ; & comme il craignoit que le talisman de la princesse

---

(1) Cette particularité se trouve encore à-peu-près de même dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone,

Badoure qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, & d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés, comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, & en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux & les circonstances de cette aventure, qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge, ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit; son mal augmenta le jour suivant, & il se trouva encore plus mal le troisieme au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine de vaisseau en personne & plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demanderent à Camaralzaman qui leur ouvrit, où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur leur vaisseau. C'est moi-même, répondit-il; le jardinier qui a demandé passage pour moi, est malade & ne peut vous parler; ne laissez pas d'entrer, & emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà avec mes hardes, & je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui.

Les matelots se chargerent des pots & des hardes, & quittant Camaralzaman: Ne

manquez pas de venir incessamment, lui dit le capitaine ; le vent est bon & je n'attends que vous pour mettre à la voile.

Dès que le capitaine & les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui, & le remercier de tous les bons offices qu'il lui avoit rendus ; mais il le trouva qui agonoisoit, & il eut à peine obtenu de lui qu'il fît sa profession de foi, selon la coutume des bons musulmans, à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, il l'ensevelit, après lui avoir fait une fosse dans le jardin (car, comme les mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetièrre public) il l'enterra lui seul, & il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour s'aller embarquer : il emporta même la clef du jardin avec lui afin de faire plus de diligence, dans le dessein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque personne de confiance en présence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port, il apprit que le vaisseau avoit levé l'ancre, il y avoit

déjà du temps , & même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais la clarté du jour dont elle s'apperçut, l'obligea de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman, la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

## CCXXVI. NUIT.

**S**IRE, le prince Camaralzaman, comme il est aisé de juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avoit & ne vouloit avoir aucune habitude, & d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venoit de perdre. Ce qui le désoloit davantage, c'est qu'il s'étoit dessaisi du talisman de la princesse Badoure, & qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit sorti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, & de continuer de le cultiver, en déplorant son malheur & sa mauvaise fortune. Comme il ne pouvoit supporter la fatigue de le cultiver seul, il prit un garçon à

gage ; & afin de ne pas perdre l'autre partie du trésor qui lui revenoit par la mort du jardinier , qui étoit mort sans héritier , il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots , qu'il acheva de remplir d'olives , pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine , de douleur & d'impatience , le vaisseau continuoît sa navigation avec un vent très-favorable ; & il arriva heureusement à la capitale de l'île d'Ehene.

Comme le palais étoit sur le bord de la mer , le nouveau roi ou plutôt la princesse Badoure qui apperçut le vaisseau dans le temps qu'il alloit entrer au port avec toutes ses bannieres , demanda quel vaisseau c'étoit , & on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des idolâtres dans la même saison , & qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La princesse toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit , s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué , & la pensée lui vint de le prévenir & d'aller au-devant de lui , non pas pour se faire connoître , ( car elle se doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas ) mais pour le remarquer & prendre les mesures qu'elle ju-

geroit à propos pour leur reconnoissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, & même de voir la première & de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouverent près d'elle; & elle y arriva dans le temps que le capitaine venoit de se débarquer. Elle le fit venir, & voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de temps qu'il étoit parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'apportoit pas quelque étranger de distinction, & sur-tout de quoi son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes; & quant aux passagers, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, & qu'ils apportoit des étoffes très riches de différents pays, des toiles des plus fines, peintes & non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives & plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler: Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine, faites les débarquer

incessamment, que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne.

Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le roi de l'isle d'Ebene, comme elle l'étoit en effet, sous l'habit qu'elle en portoit, il y en a cinquante pots fort grands; mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avois averti moi-même & je l'attendis long-temps. Comme je vis qu'il ne venoit pas & que son retardement m'empêchoit de profiter du bon vent, je perdis la patience & je mis à la voile. Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse, cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché.

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, & elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'isle d'Ebene. Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre: votre majesté ne lui fera pas une grace considérable quand elle lui en donnera mille piéces d'argent.

Afin qu'il soit content, reprit la princesse, & en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté, on vous en comptera mille piéces d'or que vous aurez soin de

lui donner. Elle donna ordre pour le paiement, & après qu'elle eut fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit, la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'appartement de la princesse Haïatalnefous, & se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, & pour en goûter elle-même, & le versa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. Quelle aventure ! quelle merveille ! s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir & vider les autres pots en sa présence par les femmes d'Haïatalnefous, & son admiration augmenta à mesure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vider celui où Camaralzaman avoit mis son talisman, & qu'elle eut apperçu le talisman, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit.

La princesse Haïatalnefous & ses femmes secoururent la princesse Badoure, & la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le talisman & le baisa à plusieurs reprises. Mais comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princesse qui ignoroient son déguisement, & qu'il

étoit temps de se coucher, elle les congédia. Princesse, dit-elle à Haïatalnefous dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien, & celui qui nous a arraché l'un de l'autre, le prince Camaralzaman, mon cher mari & moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un & pour l'autre; il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine.

Le lendemain dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu: Eclaircissez moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier: vous me disiez, ce me semble, que vous l'ayiez laissé à terre dans la ville des idolâtres: pouvez-vous me dire ce qu'il y faisoit?

Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer votre majesté, comme d'une chose que je fais par moi-même. J'étois convenu de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à son jardin, dont il m'enseignait l'endroit où il travailloit sous lui: c'est ce qui m'a obligé de dire à votre majesté qu'il étoit pauvre: j'ai été le chercher & l'avenir moi-

même dans ce jardin de venir s'embarquer, & je lui ai parlé.

Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des idolâtres, & que vous m'amenez ici ce garçon jardinier qui est mon débiteur ; sinon je vous déclare que je confisquerai non-seulement les marchandises qui vous appartiennent, & celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que votre vie & celle des marchands m'en répondront. Dès-à-présent on va par mon ordre apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande : c'est ce que j'avois à vous dire : allez, & faites ce que je vous commande.

Le capitaine n'eut rien à repliquer à ce commandement, dont l'inexécution devoit être d'un très-grand dommage à ses affaires & à celles des marchands. Il le leur signifia, & ils ne s'empresserent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres & d'eau dont il avoit besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très-heureuse, & le capitaine prit si bien ses mesures, qu'il arriva de nuit devant la ville

des idolâtres. Quand il s'en fut approché aussi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre : mais pendant que le vaisseau demeura en panne, il se débarqua dans sa chaloupe, & alla descendre à terre en un endroit un peu éloigné du port, d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors ; sa séparation d'avec la belle princesse de la Chine sa femme l'affligeoit à son ordinaire, & il détestoit le moment qu'il s'étoit laissé tenter par la curiosité, non pas de manier, mais même de toucher sa ceinture. Il passoit ainsi les moments consacrés au repos, lorsqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi-habillé ; & il n'eût pas plutôt ouvert, que sans lui dire mot, le capitaine & les matelots se saisirent de lui, le conduisirent à la chaloupe par force, & le menerent au vaisseau qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le silence jusqu'alors, de même que le capitaine & les matelots, demanda au capitaine qu'il avoit reconnu, quel sujet il avoit de l'enlever avec tant de violence. N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'isle d'Ebene, lui demanda le capitaine à son tour ? Moi, débiteur du roi de l'isle d'Ebene, reprit :

Camaralzaman avec étonnement ! je ne le connois pas , jamais je n'ai eu affaire avec lui , & jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. C'est ce que vous devez savoir mieux que moi , repartit le capitaine , vous lui parlerez vous-même ; demeurez ici cependant , & prenez patience.

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit , pour donner lieu au sultan des Indes de se lever & de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante , & lui parla en ces termes :

---

---

## CCXXVII. NUIT.

**S**IRE, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'isle d'Ebene , qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port , le capitaine ne laissa pas néanmoins de débarquer d'abord , & de mener le prince Camaralzaman au palais , où il demanda d'être présenté au roi.

La princesse Badoure qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur , ne fut pas plu-

tôt avertie de son retour & de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, & elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il desiroit si ardemment de retrouver. Si la princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui, & se fût fait connoître en l'embrassant; mais elle se retint, & elle crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage de roi avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui étoit présent, & de le charger de prendre soin de lui & de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine pour reconnoître le service important qu'il lui avoit rendu, en chargeant un autre officier d'aller sur-le-champ lever le sceau qui avoit été apposé à ses marchandises & à celles de ses marchands, & le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense

du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pieces d'or payées pour les pots d'olives, & qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'isle d'Ebene à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, & en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince Camaralzaman, & de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y auroit du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait de le faire. Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'isle d'Ebene entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très-grand plaisir, & qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiteroit qu'elle fît.

Le lendemain la princesse de la Chine, sous le nom, l'habit & l'autorité de roi de l'isle d'Ebene, après avoir pris soin de faire mener le prince Camaralzaman au bain de grand matin, & de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, elle le fit introduire dans le conseil, où il attira

les yeux de tous les seigneurs qui étoient présents, par sa bonne mine & par l'air majestueux de toute sa personne.

La princesse Badoure elle-même fut charmée de le revoir aussi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, & cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris sa place au rang des émir par son ordre : Seigneur, dit-elle en s'adressant aux autres émirs, Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu suffisamment dans mes voyages pour en répondre ; & je puis affurer qu'il se fera connoître à vous-mêmes, autant par sa valeur, & mille autres belles qualités, que par la grandeur de son génie.

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'isle d'Ebene, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avoit nommé & assuré qu'il le connoissoit, & qui étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun endroit ; il le fut davantage des louanges excessives qu'il venoit de recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de majesté, ne le déconcertèrent pas ; il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'el-

les ne lui donnoient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi , & en se relevant : Sire , dit-il , je n'ai point de termes pour remercier votre majesté du grand honneur qu'elle me fait , encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter.

En sortant du conseil , ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers & des domestiques prêts à recevoir ses commandements , & une écurie garnie de très-beaux chevaux , le tout pour soutenir la dignité d'émir dont il venoit d'être honoré : & quand il fut dans son cabinet , son intendant lui présenta un coffre-fort plein d'or pour sa dépense. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur , plus il en étoit dans l'admiration ; & jamais il n'eut la pensée que la princesse de la Chine en fût la cause.

Au bout de deux ou trois jours la princesse Badoure , pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de sa personne & en même-temps plus de distinction , le gratifia de la charge de grand-trésorier qui venoit de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité , en obligeant cependant tout le monde , qu'il s'acquitt non-

seulement l'amitié de tous les seigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par sa droiture & par ses largesses.

Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes de se voir dans une si haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il se l'imaginoit, & d'être auprès de tout le monde dans une considération qui augmentoit tous les jours, s'il eût possédé sa princesse. Au milieu de son bonheur il ne cessoit de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle dans un pays où il sembloit qu'elle devoit avoir passé depuis le temps qu'il s'étoit séparé d'avec elle d'une manière si affligeante pour l'un & pour l'autre. Il auroit pu se douter de quelque chose, si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avoit pris avec son habit; mais elle l'avoit changé en montant sur le trône, & s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi son beau-pere. De la sorte on ne la connoissoit plus que sous le nom de roi Armanos le jeune, & il n'y avoit que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman dont elle se faisoit appeler en arrivant à la cour de l'isle d'Ebene. Camaralzaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire: mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignoit que cela n'arrivât, & qu'elle étoit bien-aïse que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnoissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourments & à ceux qu'elle savoit qu'il souffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge, il pouffoit de temps en temps des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit résolue de se délivrer sans différer plus longtemps. D'ailleurs l'amitié des seigneurs, le zele & l'affection du peuple, tout contribuoit à lui mettre la couronne de l'isle d'Ebene sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eut pas plutôt pris cette résolution de concert avec la princesse Haiatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour : Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir & avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit.

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Ba-

douze lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur ; & après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service & qu'il tint seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haiatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince & la princesse furent dans la chambre où il y avoit un lit, & que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, & en le présentant à Camaralzaman : Il n'y a pas longtemps, lui dit-elle, qu'un astrologue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre.

Camaralzaman prit le talisman, & s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : Sire, s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre ? Hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur & de chagrin, si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante & la plus aimable qui ait jamais paru sous le ciel, à qui il a appartenu & dont il m'a causé la perte ; il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucheroit votre majesté de compassion

pour un mari & pour un amant infortuné comme moi, si elle vouloit se donner la patience de l'entendre.

Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princesse; mais je suis bien aise, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en fais déjà quelque chose : je reviens à vous; attendez moi un moment.

En disant ces paroles, la princesse Badoure entra dans un cabinet où elle quitta le turban royal, & après avoir pris en peu de moments une coëffure & un habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chere princesse, courut à elle, & en l'embrassant tendrement : Ah, s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! N'attendez pas de revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux, en me voyant vous voyez le roi : asseyons-nous, que je vous explique cette énigme.

Ils, s'assirent, & la princesse raconta au prince, la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement; de quelle maniere elle l'avoit exécutée jusqu'à son arrivée à l'isle d'Ebene, où elle avoit été

360 *Les mille & une Nuits,*  
obligée d'épouser la princesse Haïatalne-  
fous, & d'accepter la couronne que le roi  
Armanos lui avoit offerte en conséquence  
de son mariage; comment la princesse,  
dont elle lui exagéra le mérite, avoit reçu  
la déclaration qu'elle lui avoit faite de son  
sexe, & enfin l'aventure du talisman  
trouvé dans un des pots d'olives & de pou-  
dre d'or qu'elle avoit achetés, qui lui avoit  
donné lieu de l'envoyer prendre dans la  
ville des idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé,  
elle voulut que le prince lui apprît par  
quelle aventure le talisman avoit été cause  
de leur séparation; il la satisfit, & quand  
il eut fini, il se plaint à elle d'une ma-  
niere obligeante de la cruauté qu'elle avoit  
eue de le faire languir si long-temps. Elle  
lui en apporta les raisons dont nous avons  
parlé; après quoi, comme il étoit fort tard,  
ils se couchèrent.

Scheherazade s'interrompit à ces dernie-  
res paroles, à cause du jour qu'elle voyoit  
paroître: elle poursuivit la nuit suivante,  
& dit au sultan des Indes:



## CCXXVIII. NUIT.

**S**IRE, la princesse Badoure & le prince Camaralzaman se leverent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, & lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-pere, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue, & le grand trésorier, à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où étoit le roi.

Sire, reprit la princesse, hier j'étois le roi, & aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine, femme du véritable prince Camaralzaman, fils véritable du roi Schahzaman. Si votre majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire de l'un & de l'autre, j'espère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. Le roi Armanos lui donna audience, l'écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : Sire, ajouta la princesse ; quoique dans notre religion les femmes s'accoutument peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins votre majesté consent de donner la princesse Haiatalnefous sa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cede de bon cœur le rang & la qualité de reine qui lui appartient de droit, & me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendroit pas, je ne laisserois pas de la lui accorder après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si votre majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus, & je suis caution qu'elle en sera très-contente.

Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration ; & quand elle eut achevé : Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, & accepter la couronne que la princesse Badoure mériteroit de porter toute sa vie, si elle n'aimoit mieux la quitter pour l'a-

mour de vous. Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aie de revoir le roi mon pere, les obligations que j'ai à votre majesté & à la princesse Haiatalnefous, sont si essentielles, que je ne puis lui rien refuser.

Camaralzaman fut proclamé roi, & marié le même jour avec de grandes magnificences, & fut très-satisfait de la beauté, de l'esprit & de l'amour de la princesse Haiatalnefous.

Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié & la même union qu'auparavant, & furent très-satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard, en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnerent chacune un fils la même année, presqu'en même temps, & la naissance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad (1) au premier dont la reine Badoure étoit accouchée, & celui d'Affad (2) à celui que la reine Haiatalnefous avoit mis au monde.

---

(1) *Très-glorieux.*

(2) *Très-heureux.*

## HISTOIRE

*Des Princes Amgiad & Assad.*

**L**ES deux princes furent élevés avec grand soin, & lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences & dans les beaux-arts que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, & que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance, avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement, qu'ils supplierent le roi Camaralzaman leur pere de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinrent, & ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement & la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité & en leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternative-

ment toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux & bien faits dès leur enfance, les deux reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de maniere néanmoins que la princesse Badoure avoit plus de penchant pour Assad, fils de la reine Haiatalnefous, que pour Amgiad son propre fils, & que la reine Haiatalnefous en avoit plus pour Amgiad que pour Assad, qui étoit le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles conservoient toujours l'une pour l'autre. Mais à mesure que les princes avancerent en âge, elle se tourna peu à peu en une forte inclination, & cette inclination enfin en un amour des plus violents, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des graces qui acheverent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur étoit connue; elles firent aussi de grands efforts pour y résister; mais la familiarité avec laquelle elles les voyoient tous les jours, & l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les louer, de les caresser, dont il n'étoit plus en leur pouvoir de se défaire, les embrasèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le sommeil, le boire & le manger. Pour leur malheur, & pour

le malheur des princes mêmes, les princes, accoutumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre soupçon de cette flamme détestable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un secret de leur passion, & qu'elles n'avoient pas le front de le déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet ; & pour l'exécution d'un dessein si pernicieux, elles profiterent de l'absence du roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad présida au conseil, & rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. A la sortie du conseil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier, & lui présenta un billet de la part de la reine Haïatalnefous. Amgiad le prit, & le lut avec horreur. Quoi ! perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire & en tirant le sabre, est ce là la fidélité que tu dois à ton maître & à ton roi ? En disant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad, transporté de colere, alla trouver la reine Badoure, sa mere, d'un air qui marquoit son ressentiment, lui montra le billet, & l'informa du contenu, après lui avoir dit de quelle

part il venoit. Au-lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colere elle-même. Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites, est une calomnie & une imposture; la reine Haïatalnefous est sage, & je vous trouve bien hardi de me parler contre elle avec cette insolence. Le prince s'emporta contre la reine sa mere à ces paroles. Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres, s'écria-t-il; si je n'étois retenu par le respect que je dois au roi mon pere, ce jour seroit le dernier de la vie d'Haïatalnefous.

La reine Badoure pouvoit bien juger de l'exemple de son fils Amgiad, que le prince Assad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevroit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, & elle lui écrivit aussi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venoit de présider à son tour. Le prince le prit, & en le lisant, il se laissa emporter à la colere si vivement, que sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre & punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de Haïatalnefous, sa mere, le billet à la main;

il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le temps, ni même celui de parler. Je fais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, & vous êtes aussi impertinent que votre frere Amgiad. Allez, retirez-vous, & ne paroissez jamais devant moi.

Affad demeura interdit à ces paroles, auxquelles il ne s'étoit pas attendu, & elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes; mais il se retint & se retira sans repliquer, de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'ame. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant, & que ce que la reine sa mere venoit de lui dire, lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion, & mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines, au désespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentiments de la nature & de mere, & concerterent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris & par les

malédiction qu'elles leur donnoient, & se couchèrent dans un même lit, comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite, les eût réduites aux abois.

Mais, Sire, dit ici Schéherazade, le jour paroît & m'impose silence. Elle se tut, & la nuit suivante, elle poursuivit la même histoire, & dit au sultan des Indes :

---

## CCXXIX. NUIT.

**S**IRE, nous laissâmes hier les deux reines dénaturées dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, éplorées, & dans un état qu'elles furent si bien contrefaire, qu'il le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande, les dissimulées reines redoublèrent leurs gémissements & leurs sanglots; & après qu'il les eut bien pressées, la reine Badoure prit enfin la parole : Sire, dit-elle, de la juste douleur dont nous sommes affligées, nous ne devrions plus voir le jour après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui

n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse & l'insolence d'attenter à notre honneur. Que votre majesté nous dispense d'en dire davantage; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste.

Le roi fit appeler les deux princes, & il leur eût ôté la vie de sa propre main si l'ancien roi Armanos, son beau-pere, qui étoit présent, ne lui eut retenu le bras. Mon fils, dit-il, que pensez-vous faire! Voulez-vous ensanglanter vos mains & votre palais de votre propre sang? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. Il tâcha de l'appaiser, & il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfants; mais après les avoir fait arrêter, il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté, & si loin qu'il lui plairoit, & de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, & le lendemain matin quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, les larmes aux

yeux ; l'ordre qu'il avoit. Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, & c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu que je pusse m'en dispenser ! Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur.

En disant ces paroles, les princes s'embrassèrent & se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse, qu'ils furent long-temps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. Commencez par moi, dit-il, Giondar, que je n'aye pas la douleur de voir mourir mon cher frere Amgiad. Amgiad s'y opposa, & Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur amitié étoit sincere & parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque si touchante, & ils prièrent Giondar de les lier ensemble, & de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même temps. Ne refusez pas, ajouterent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux freres infortunés qui jusqu'à leur innocence, n'ont rien eu que

de commun depuis qu'ils sont au monde.

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitoient : il les lia ; & quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage, pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes ; c'est de bien assurer le roi notre pere, à votre retour, que nous mourons innocents ; mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, & en même temps il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action & de l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échappa, & se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix & richement harnaché, que Giondar auroit été bien fâché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête au prince, il jeta le sabre & courut après pour le rattraper.

Le cheval, qui étoit vigoureux, fit plusieurs caracoles devant Giondar, & il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Gion-

dar l'y suivit, & le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormoit ; le lion accourut, & au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar dès qu'il l'eut aperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval ; il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue & qui le suivoit de près au travers des arbres. Dans cette extrémité, Dieu ne m'enverroit pas ce châtement, disoit-il en lui même, si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie, n'étoient pas innocents ; & pour mon malheur, je n'ai pas mon sabre pour me défendre.

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent pressés également d'une soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur pere. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frere qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, & lui proposa de se délier & d'aller boire. Mon frere, reprit le prince Assad, pour le peu de temps que nous avons encore à vivre, ce n'est pas la peine d'éteindre notre soif, nous la supporterons bien encore quelques moments.

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia & délia le prince son frere

malgré lui ; ils allerent à la source ; & après qu'ils se furent rafraîchis , ils entendirent le rugissement du lion & de grands cris dans le bois où le cheval & Giondar étoient entrés. Amgiad prit aussi-tôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé. Mon frere, dit-il à Assad, courons au secours du malheureux Giondar, peut-être arriverons-nous assez-tôt pour le délivrer du péril où il est.

Les deux princes ne perdirent pas de temps, & ils arriverent dans le même moment que le lion venoit d'abattre Giondar. Le lion qui vit que le prince Amgiad avançoit vers lui le sabre levé, lâcha sa prise & vint droit à lui avec furie ; le prince le reçut avec intrépidité, & lui donna un coup avec tant de force & d'adresse, qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il se jeta à leurs pieds, & les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient sa parfaite reconnaissance. Princes, leur dit-il en se relevant & en leur baisant les mains les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie, après le secours si obligeant & si éclatant que vous venez de me donner. Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une si grande ingratitude.

Le service que nous vous avons rendu , reprirent les princes , ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre : reprenons auparavant votre cheval , & retournons au lieu où vous nous aviez laissés. Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit passé sa fougue & qui s'étoit arrêté. Mais quand ils furent de retour près de la source , quelques prieres & quelqu'instance qu'ils fissent , ils ne purent jamais persuader à l'émir Giondar de les faire mourir. La seule chose que je prends la liberté de vous demander , leur dit-il , & que je vous supplie de m'accorder , c'est de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit , de me donner chacun le vôtre , & de vous sauver si loin , que le roi votre pere n'entende jamais parler de vous.

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut ; & après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un & l'autre , & qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien , l'émir Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or & d'argent , & prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes , il passa par le bois , où il teignit leurs habits du sang du lion , & continua son chemin jusqu'à la capitale de l'isle d'Ebene. A son arrivée , le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fi-

dele à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages.

Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable, & avec une résignation aux decrets de Dieu qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion, mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté, & avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. Nous mourons innocents, disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de Dieu, & nous la pardonnons au roi notre pere; nous savons très-bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité. Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, & il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit & qu'il lut. Il n'eut pas plutôt connu que la reine Haiatalnefous l'avoit écrit, non-seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il fouilla dans celles d'Assa en tremblant, & le billet de la reine Badourç qu'il y trouva, le frappa d'un

étonnement si prompt & si vif, qu'il s'évanouit.

La sultane Scheherazade qui s'aperçut à ces derniers mots, que le jour paroïssoit, cessa de parler & garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CCXXX. NUIT.

**S**IRE, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement. Qu'as-tu fait, pere barbare, s'écria-t-il, tu as massacré tes propres enfants ? Enfants innocents ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu ne te parloient-elles pas assez pour leur défense ? Pere aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrationnable ? Je me suis jetté moi-même dans cette abomination, & c'est le châtement dont Dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables : non, vous n'êtes pas dignes de ma colere. Mais que le ciel me confonde si jamais je vous revois.

Le roi Camaralzaman fut très-religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonnes gardes, & de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligoit ainsi de la perte des princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconsidéré, les deux princes erroient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités & la rencontre de toutes sortes de personnes; ils ne vivoient que d'herbes & de fruits sauvages, & ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormoient & veilloient tour-à-tour.

Au bout d'un mois, ils arriverent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire, & inaccessible comme il leur paroissoit. Ils apperçurent néanmoins un chemin frayé; mais ils le trouverent si étroit & si difficile qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuerent de la côtoyer, & marcherent pendant cinq jours: mais la peine qu'ils se donnerent, fut inutile, ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trou-

verent si peu praticable , qu'ils délibérèrent long-temps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragerent enfin , & ils monterent.

Plus les deux princes avançoient , plus il leur sembloit que la montagne étoit haute & escarpée , & ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un étoit las , & que l'autre s'en appercevoit , celui-ci s'arrêtoit , & ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués , que les forces leur manquoient : alors ils ne songeoient plus à continuer de monter , mais à mourir de fatigue & de lassitude. Quelques moments après qu'ils sentoient leurs forces un peu revenues , ils s'animoient & ils reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence , leur courage & leurs efforts , il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit , & le prince Assad se trouva si fatigué & si épuisé de forces , qu'il demeura tout court. Mon frere , dit-il au prince Amgiad , je n'en puis plus , je vais rendre l'ame. Reposons-nous autant qu'il vous plaira , reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui , & prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter , & que la lune nous favorise.

Après une bonne demi heure de repos ,

Assad fit un nouvel effort ; ils arriverent enfin au haut de la montagne , où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier , & en avançant , il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusque-là , & trouva que c'étoit un grenadier chargé de grosses grenades , & qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Assad , & l'amena sous l'arbre près de la fontaine. Ils se rafraîchirent chacun en mangeant une grenade ; après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin , quand les princes furent éveillés : Allons , mon frere , dit Amgiad à Assad , poursuivons notre chemin ; je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté , que de l'autre , & nous n'avons qu'à descendre. Mais Assad étoit tellement fatigué du jour précédent , qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passerent en s'entretenant , comme ils avoient déjà fait plusieurs fois , de l'amour désordonné de leurs meres , qui les avoit réduits à un état si déplorable. Mais , disoient-ils , si Dieu s'est déclaré pour nous d'une maniere si visible , nous devons supporter nos maux avec patience , & nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin.

Les trois jours passés , les deux freres se remirent en chemin ; & comme la monta-

gne étoit de ce côté-là à plusieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. Mon frere, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville, où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue & m'informer comment s'appelle cette ville, en quel pays nous sommes, & en revenant, j'aurai soin d'apporter des vivres ? Il est bon de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre.

Mon frere, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, il est sage & plein de prudence ; mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela, jamais je ne souffrirai que ce soit vous, & vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne seroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque chose !

Mais mon frere, repartit Amgiad, la même chose que vous craignez pour moi, je dois la craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire, & de m'attendre avec patience. Je ne le permettrai jamais, repliqua Assad ; & s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. Amgiad fut obligé de

céder, & il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

*Le Prince Assad arrêté en entrant dans la Ville des Mages.*

Le prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé, & continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis, & qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fut un homme de distinction, & qui ne voudroit pas le tromper, il l'aborda. Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique.

Le vieillard regarda le prince en souriant : Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger ? vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. Oui, seigneur, je suis étranger, reprit Assad. Soyez le bien venu, repartit le vieillard, notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique ?

Seigneur, repliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frere que j'ai, & moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici.

Depuis ce temps-là nous n'avons pas discontinué de marcher, & nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frere, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, & je viens chercher des vivres pour lui & pour moi.

Mon fils, repartit encore le vieillard ; vous êtes venus le plus à propos du monde, & je m'en réjouis pour l'amour de vous & de votre frere. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous en donnerai bien à manger ; & quand vous aurez fait, je vous en donnerai encore pour vous & pour votre frere de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi, qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre ; car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi : il y en a, je vous assure, de bien méchants. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence

qu'il y a entre un honnête homme, comme je le suis, & bien des gens qui se vantent de l'être & ne le sont pas.

Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez; je me remets entièrement à vous, & je suis prêt d'aller où il vous plaira.

Le vieillard, en continuant de marcher avec Assad à côté de lui, rioit en sa barbe; & de crainte qu'Assad ne s'en apperçut, il l'entretenoit de plusieurs choses, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue pour lui. Entr'autres, il faut avouer, lui disoit-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue Dieu de ce que vous m'avez rencontré, vous saurez pourquoi je vous dis cela quand vous serez chez moi.

Le vieillard arriva enfin à sa maison, & introduisit Assad dans une grande salle où il vit quarante vieillards qui faisoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

A ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, & de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua

lua les quarante vieillards. Dévots adoreurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban, ajouta-t-il ? qu'on le fasse venir.

A ces paroles prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle, parut; & ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plutôt apperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, & le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé: Mene-le là-bas, lui commanda le vieillard, & ne manque pas de dire à mes filles Bostane & Cavame de lui bien donner la bastonnade chaque jour, avec un pain le matin & un autre le soir pour toute nourriture: c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer bleue & pour la montagne du feu; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit, à cause du jour qui paroïssoit. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes:



---

**CCXXXI. NUIT.**

**S**IRE, dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban se saisit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la salle, & après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusques dans un cachot où l'on descendoit par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses & des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. Mes filles, leur dit-il, descendez là-bas, & donnez la bastonnade de la maniere que vous savez au musulman dont je viens de faire capture, & ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu.

Bostane & Cavame, nourries dans la haine contre tous les musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillerent Assad, le bastonnerent impitoyablement jusqu'au sang & jusqu'à lui faire perdre connoissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain & un pot d'eau près de lui, & se retirèrent.

Affad ne revint à lui que long-temps après, & ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux en déplorant sa misere, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à son frere Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frere Affad jusqu'au soir au pied de la montagne avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois & quatre heures de nuit, & qu'il n'étoit pas venu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit dans cette inquiétude désolante ; & dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très-étonné de ne voir que très-peu de musulmans. Il arrêta le premier qu'il rencontra, & le pria de lui dire comment elle s'appelloit. Il apprit que c'étoit la ville des mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, & qu'il n'y avoit que très-peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de-là à l'isle d'Ebene ; & la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, & une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé, le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, & continua son chemin parce qu'il étoit pressé.

Amgiad qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'isle d'Ebene avec son

frere Assad , ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de temps , à moins que ce ne fût par enchantement , ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus , ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville , il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour musulman à son habillement , comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eut salué , & lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le prince Amgiad eut achevé : Si votre frere , reprit le tailleur , est tombé entre les mains de quelque mage , vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource ; & je vous conseille de vous en consoler , & de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela , si vous voulez me croire , vous demeurerez avec moi , & je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages , afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. Amgiad , bien affligé d'avoir perdu son frere Assad , accepta l'offre , & remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

## HISTOIRE

*Du prince Amgiad & d'une dame de la ville  
des Mages.*

**L**E prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville , pendant un mois entier , qu'en la compagnie du tailleur : il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour , comme il passoit par une rue où il n'y avoit personne , il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame qui vit un jeune homme très-bien fait , & tout frais sorti du bain , leva son voile & lui demanda où il alloit , d'un air riant & en lui faisant les yeux doux. Amgiad ne put résister aux charmes qu'elle lui fit paroître. Madame , répondit-il , je vais chez moi ou chez vous , cela est à votre choix.

Seigneur , répondit la dame avec un sourire agréable , les dames de ma sorte ne mènent pas les hommes chez elles , elles vont chez eux.

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'osoit prendre la hardiesse de la mener chez son hôte qui s'en seroit scandalisé ; &

il auroit couru risque de perdre la protection dont il avoit besoin dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit, faisoit aussi qu'il ne savoit aucun endroit où la conduire, & il ne pouvoit se résoudre de laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude il résolut de s'abandonner au hasard; & sans répondre à la dame, il marcha devant elle & la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena long-temps de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, & ils étoient fatigués de marcher l'un & l'autre, lorsqu'il entra une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine; & la dame plus fatiguée que lui s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : C'est donc ici votre maison, dit-elle au prince Amgiad ? Vous le voyez, Madame, reprit le prince. Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas, repartit-elle ? qu'attendez-vous ? Ma belle, repliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clef, je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé après qu'il auroit fait cette commis-

sion , de m'acheter de quoi faire un bon dîné, je crains que nous ne l'attendions encore long-temps.

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite dans l'espérance que la dame donneroit dedans, & que le dépit l'obligeroit de le laisser là & d'aller chercher fortune ailleurs; mais il se trompa.

Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre, reprit la dame, je le châtierai moi-même, comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour. Il n'est pas bien séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. En disant cela elle se leva, & amassa une pierre pour rompre la ferrure qui n'étoit que de bois & fort foible, à la mode du pays.

Amgiad au désespoir de ce dessein voulut s'y opposer. Madame, dit-il, que prétendez-vous faire ? de grace donnez-vous quelques moments de patience. Qu'avez-vous à craindre, reprit-elle ? la maison n'est-elle pas à vous ? ce n'est pas une grande affaire qu'une ferrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. Elle rompit la ferrure, & dès que la porte fut ouverte, elle entra & marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit

la porte de la maison forcée : il hésita s'il devoit entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable , & il alloit prendre ce parti , lorsque la dame se retourna & vit qu'il n'entroit pas. Qu'avez-vous , que vous n'entrez pas chez vous , lui dit-elle ? C'est , madame , répondit-il , que je regardois si mon esclave ne revenois pas , & que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. Venez , venez , reprit-elle , nous attendrons mieux ici que dehors en attendant qu'il arrive.

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse & proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à un grand vestibule , où ils apperçurent , lui & la dame , une grande salle ouverte , très-bien meublée , & dans la salle une table de mets exquis avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits , & un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts , il ne douta plus de sa perte. C'est fait de toi , pauvre Amgiad , dit-il en lui-même , tu ne survivras pas long-temps à ton cher frere Assad. La dame au contraire , ravie de ce spectacle agréable : Eh quoi ! seigneur , s'écria-t-elle , vous craignez qu'il n'y eût rien de prêt. Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais si je ne me trompe , ces préparatifs

font pour une autre dame que moi. Cela n'importe, qu'elle vienne cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grace que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve & vous aussi.

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. Madame, reprit-il, en pensant toute autre chose qui le désoloit dans l'ame, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. Comme il ne pouvoit se résoudre de se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa; mais la dame l'en empêcha. Que faites-vous, lui dit-elle! vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons, & réjouissons-nous.

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table, & ils mangerent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre & une bouteille, se versa à boire, & but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre, & le présenta à Amgiad qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisoit réflexion sur son aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne pa-

roissoit pas, & même qu'une maison où tout étoit si propre & si riche, étoit sans un seul domestique. Mon bonheur seroit bien extraordinaire, se disoit-il à soi-même, si le maître pouvoit ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue! Pendant qu'il s'entretenoit de ces pensées, & d'autres plus fâcheuses, la dame continuoit de manger, buvoit de temps en temps, & l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorsque le maître de la maison arriva.

C'étoit le grand écuyer du roi des magés; & son nom étoit Bahader. La maison lui appartenoit; mais il en avoit une autre où il faisoit sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servoit qu'à se régaler en particulier avec trois ou quatre amis choisis, où il faisoit tout apporter de chez lui, & c'est ce qu'il avoit fait ce jour-là par quelques-uns de ses gens qui ne faisoient que de sortir peu de temps avant qu'Amgiad & la dame arrivassent.

Bahader arriva sans suite & déguisé, comme il le faisoit presque ordinairement, & il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit, & comme il eut entendu que l'on parloit & que l'on se réjouissoit dans la salle, il se coula le long du mur &

avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient : comme il eut vu que c'étoient un jeune homme & une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ses amis & pour lui, & que le mal n'étoit pas si grand qu'il s'étoit imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit par voir le grand écuyer ; mais Amgiad l'apperçut d'abord, & alors il avoit le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader qui lui fit signe de ne dire mot & de venir lui parler.

Amgiad but & se leva. Où allez-vous, lui demanda la dame ? Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie, je suis à vous dans le moment : une petite nécessité m'oblige de sortir. Il trouva Bahader qui l'attendoit sous le vestibule, & qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.

Scheherazade s'apperçut à ces derniers mots qu'il étoit temps que le sultan des Indes se levât : elle se tut, & elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante, & de lui parler en ces termes :



## CCXXXII. NUIT.

**S**IRE, quand Bahader & le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame, & pourquoi ils avoient forcé la porte de sa maison ?

Seigneur, reprit Amgiad, je dois paroître bien coupable dans votre esprit ; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, j'espère que vous me trouverez très-innocent. Il poursuivit son discours, & lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser ; & afin de le bien persuader qu'il n'étoit pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvoit dans la ville des mages.

Bahader qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité & du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis & ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu

de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très-grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand écuyer du roi, & que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, & cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle, que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave; & afin que cela ne vous fasse pas de peine, & que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument; & vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place, & continuez de vous divertir; & quand je reviendrai dans quelque temps, & que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querellez-moi bien; ne craignez pas même de me frapper: je vous servirai tout le temps que vous tiendrez table, & jusqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi vous & la dame, & demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc, & ne perdez pas de temps. Am-

giad voulut répartir, mais le grand écuyer ne le permit pas, & il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle, que les amis que le grand écuyer avoit invités, arriverent. Il les pria obligamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en leur faisant entendre qu'ils en approuveroient la cause quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent éloignés, il sortit, & il alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître de si grande distinction, & qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité & de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraut me le payera, je lui ferai voir s'il doit être dehors si long-temps.

Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame, tant pis pour lui ; s'il fait des fautes, il le payera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir.

Ils continuerent de tenir table avec d'autant plus d'agrémens, qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme auparavant, de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui

ne devoit pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, & ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave, bien mortifié de voir que son maître étoit en compagnie & de ce qu'il revenoit si tard. Il se jetta à ses pieds en baissant la terre, pour implorer sa clémence; & quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées, & les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

Méchant esclave, lui dit Amgiad avec un oeil & d'un ton de colere, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi? Où as-tu été? Qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est?

Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données: je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

Tu es un maraut, repartit Amgiad, & je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir, & à manquer à ton devoir. Il se leva, prit un bâton, & lui en donna deux ou trois coups assez légèrement, après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châ-timent, elle se leva à son tour, prit le bâ-ton, & en chargea Bahâdèr de tant de coups sans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se don-noit, & de ce qu'elle maltraitoit un offi-cier du roi, de cette importance, avoit beau crier que c'étoit assez, elle frappoit toujours : Laissez-moi faire, disoit-elle, je veux me satisfaire, & lui apprendre, à ne pas s'absenter si long temps une autre fois. Elle continuoit toujours avec tant de furie, qu'il fut contraint de se lever, & de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'a-près beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Baha-der, elle se remit à sa place & lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes, & demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient & ne mangeoient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu, & dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manqua pas de le gronder, de le me-nacer, & de l'injurier, avec un grand mé-contentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager, & n'osoit lui rien dire. A l'heure qu'il fut temps de se cou-

chier, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, & se retira dans une chambre, où il ne fut pas long-temps à s'endormir après une si longue fatigue.

Amgiad & la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure, & avant de se coucher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, & qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre dans la salle: Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. De quoi s'agit-il pour votre service, reprit Amgiad ? Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, & d'aller couper la tête à votre esclave.

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. Madame, lui dit-il, laissons-là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui; je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit; d'ailleurs je suis très-content de lui, & il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes.

Je ne me paye pas de cela, reprit la dame enragée, je veux que ce coquin meure, & s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du fourreau, & s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule; & en la rencontrant : Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez : je serois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. Quand elle lui eut remis le sabre : Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, & ne faisons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader ; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, & lui coupa la tête qui tomba sur Bahader.

Le jour avoit déjà commencé de paroître, lorsque Scheherazade en étoit à ces paroles, elle s'en aperçut, & cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan Schahriar :

## CCXXXIII. NUIT.

**S**IRE, la tête de la dame eût interrompu le sommeil du grand écuyer, en tombant sur lui, quand le bruit du coup de sabre ne l'eût pas éveillé. Etonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté & le corps de la dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifioit. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, & en achevant : Pour empêcher cette furieuse, ajou-

ta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

Seigneur, reprit Bahader plein de reconnaissance, des personnes de votre sang, & aussi généreuses, ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur, & je ne puis assez vous en remercier. Après qu'il l'eut embrassé, pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé: Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, & c'est ce que je vais faire. Amgiad s'y opposa, & dit qu'il l'emporteroit lui-même puisqu'il avoit fait le coup. Un nouveau venu en cette ville comme vous n'y réussiroit pas, reprit Bahader. Laissez-moi faire, demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris. En ce cas-là je vais vous faire par écrit une donation de la maison & de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit & livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête, chargea le sac sur ses épaules & marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en étoit pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisoit sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêterent, ouvri-

rent le sac, & y trouverent le corps de la dame massacrée, & sa tête. Le juge qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement l'emmena chez lui; & comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité, sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plutôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avoit commise, comme il le croyoit selon les indices, qu'il le chargea d'injures. C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que tu massacres mes sujets pour les piller, & que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie: qu'on les en délivre, & qu'on le pende.

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, & ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge le remena; & pendant qu'on préparoit la potence, il envoya publier par toute la ville la justice qu'on alloit faire à midi d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Amgiad qui avoit attendu le grand écuyer inutilement, fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri de la maison où il étoit. Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante, se dit-il à lui-même, ce n'est pas le grand écuyer; c'est moi; & je ne souffrirai pas que l'in-

nocent soit puni pour le coupable. Sans délibérer davantage il sortit, & se rendit à la place où se devoit faire l'exécution, avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge, qui amenoit Bahader à la potence, il alla se présenter à lui : Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer & vous assurer que le grand écuyer que vous conduisez à la mort, est très-innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer, & voici comment la chose s'est passée.

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle maniere il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, & de tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment qu'il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer ; le juge fursit l'exécution, & le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même ; & Amgiad, pour lui mieux faire comprendre son innocence & celle du grand écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire & de son frere Assad depuis le commence-

ment jusqu'à leur arrivée & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : Prince, lui dit le roi, je suis ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, & que je rétablis dans sa charge; je vous fais même mon grand-vifir pour vous consoler du traitement injuste, quoiqu'excusable, que le roi votre pere vous a fait. A l'égard du prince Assad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver.

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la ville & du pays des Mages, & qu'il eut pris possession de la charge de grand-vifir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frere. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville, une grande récompense à ceux qui le lui ameneroient, ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne; mais quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.



---

---

**SUIVE DE L'HISTOIRE***Du Prince Assad.*

**A**SSAD cependant étoit toujours à la chaîne dans le cachot où il avoit été renfermé par l'adresse du rusé vieillard; & Bostane & Cavame, filles du vieillard, le maltraitoient avec la même cruauté & la même inhumanité. La fête solennelle des adorateurs du feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du feu; on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zéléteur de la religion des Mages. Quand il fut en état de remettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire, & fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile, le grand-visir Amgiad, frere d'Assad, qui avoit été averti que les adorateurs du feu avoient coutume de sacrifier un musulman chaque année sur la montagne du feu, & qu'Assad, qui étoit peut-être tombé entre

leurs mains, pourroit bien être destiné à cette cérémonie sanglante, voulut en faire la visite. Il y alla en personne, & fit monter tous les matelots & tous les passagers sur le tillac, pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau; mais on ne trouva pas Assad, il étoit trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port; & quand il fut en pleine mer, Behram fit tirer le prince Assad de la caisse, & le mettre à la chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau, devint contraire, & augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route: Behram & son pilote ne savoient plus même où ils étoient, & ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment, & de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, & Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port & la capitale de la reine Margiane, & il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane, qui étoit musulmane, étoit ennemie mortelle des adorateurs

adorateurs du feu. Non-seulement elle n'en souffroit pas un seul dans ses états , elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine , à moins d'aller échouer & se perdre contre la côte qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité , il tint conseil avec son pilote & avec ses matelots. Enfants , dit-il , vous voyez la nécessité où nous sommes réduits. De deux choses l'une , ou il faut que nous soyons engloutis par les flots , ou que nous nous sauvions chez la reine Margiane ; mais sa haine implacable contre notre religion & contre ceux qui en font profession , vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau , & de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici , & que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle , & qu'elle me demandera quel est mon négoce , je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves , que j'ai vendu tout ce que j'en avois , & que je n'en ai réservé qu'un seul pour servir d'écrivain , à cause qu'il fait lire & écrire. Elle voudra

le voir ; & comme il est bien fait , & que d'ailleurs il est de sa religion , elle en sera touchée de compassion , & ne manquera pas de me proposer de le lui vendre , & en cette considération de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur , dites-le-moi , je vous écouterai. Le pilote & les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots , à cause du jour qui se faisoit voir : elle reprit le même conte la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

## CCXXXIV. NUIT.

**S**IRE, Behram fit ôter le prince Affad de la chaîne , & le fit habiller en esclave fort proprement , selon le rang d'écrivain de son vaisseau , sous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit , que le vaisseau entra dans le port , où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane , qui avoit son palais situé du côté de la mer , de manière que le jardin s'étendoit jusqu'au ri-

vage, eut vu que le vaisseau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler; & pour satisfaire plutôt sa curiosité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram, qui s'étoit attendu d'être appelé, se débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit son esclave & son écrivain, & fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds; & après lui avoir marqué la nécessité qui l'avoit obligé de se réfugier dans son port, il lui dit qu'il étoit marchand d'esclave, qu'Assad, qu'il avoit amené, étoit le seul qui lui restât & qu'il gardoit pour lui servir d'écrivain.

Assad avoit plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avoit vu, & elle fut ravie d'apprendre qu'il fût esclave. Résolue de l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Assad comment il s'appelloit.

Grande reine, reprit le prince Assad les larmes aux yeux, votre majesté me demande-t-elle le nom que je portois ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui? Comment, repartit la reine, est-ce que vous avez deux noms? Hélas! il n'est que trop vrai, repliqua Assad, je m'appellois autrefois Assad (très-heureux), & aujourd'hui je m'appelle Môtar (destiné à être sacrifié).

Margiane qui ne pouvoit pénétrer le

vrai sens de cette réponse, l'appliqua à l'état de son esclavage, & connut en même-temps qu'il avoit beaucoup d'esprit. Puisque vous êtes écrivain, lui dit-elle ensuite, je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites-moi voir de votre écriture.

Affad, muni d'une écritoire qu'il portoit à sa ceinture, & de papier, par les soins de Behram qui n'avoit pas oublié ces circonstances pour persuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle crût, se tira un peu à l'écart, & écrivit ces sentences par rapport à sa misere.

» L'aveugle se détourne de la fosse où le  
 » clairvoyant se laisse tomber. L'ignorant  
 » s'éleve aux dignités par des discours qui  
 » ne signifient rien : le savant demeure  
 » dans la poussiere avec son éloquence.  
 » Le musulman est dans la dernière misere  
 » avec toutes ses richesses : l'infidèle triom-  
 » phe au milieu de ses biens : On ne peut  
 » pas espérer que les choses changent :  
 » c'est un décret du Tout-puissant qu'elles  
 » demeurent en cet état. »

Affad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences, que la beauté du caractère, & il n'en fallut pas davantage pour achever d'embraser son cœur, & de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle

n'eut pas plutôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram : Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave, ou de m'en faire un présent; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier.

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave, & qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram; elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle; & en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, & mettre le feu à son vaisseau au milieu du port, s'il y passoit la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, & de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement apaisée.

La reine Margiane, après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le soupé, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir près d'elle. Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à un esclave.

A un esclave, reprit la reine! il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous

ne l'êtes plus. Asséyez-vous près de moi, vous dis-je, & racontez-moi votre histoire; car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture, & l'insolence de ce marchand d'esclaves, me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire.

Le prince Assad obéit; & quand il fut assis: Puissante reine, dit-il, votre majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire, & plus qu'elle ne pourroit se l'imaginer. Les maux, les tourments incroyables que j'ai soufferts, & le genre de mort auquel j'étois destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut.

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, de celle de son frere Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-meres changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colere du roi leur pere, à la maniere presque miraculeuse de la conservation de leur vie, & enfin à la perte qu'il avoit faite de son frere, & à la prison si longue & si douloureuse d'où on

ne l'avoit fait sortir que pour être immolé sur la montagne du feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane animée plus que jamais contre les adorateurs du feu : Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, & leur dessein exécrable de faire une victime de votre personne à leur feu, je leur déclare dès-à-présent une guerre implacable. Elle vouloit s'étendre davantage sur ce sujet ; mais l'on servit, & elle se mit à table avec le prince Assad, charmée de le voir & de l'entendre, & déjà prévenue pour lui d'une passion dont elle se promettoit de trouver bientôt l'occasion de le faire appercevoir. Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes & de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire : vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances : & en lui disant ces paroles, & d'autres à-peu-près semblables, elle lui servoit à manger & lui faisoit verser à boire coup sur coup. Le repas dura long-temps, & le prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Assad eut be-

soin de sortir, & il prit son temps que la reine ne s'en apperçut pas. Il descendit dans la cour, & comme il eut vu la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diversifié, il s'y promena un espace de temps. Il alla enfin jusqu'à un jet d'eau qui en faisoit le plus grand agrément; il s'y lava les mains & le visage pour se rafraîchir; & en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit approchoit alors, & Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad, & d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchoit néanmoins de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée, & qu'un vent de terre le favorisoit à s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe, avant de la tirer dans le vaisseau: Enfants, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas: je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau, & je vous attendrai sur les bords. Les matelots qui ne savoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuser; mais comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin, & qu'il avoit remarqué le jet d'eau: Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, passez par-dessus le mur qui n'est

qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin.

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué; & après qu'ils se furent chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en se débarquant, ils passerent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent apperçu un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui, & ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagerent, & pendant que les uns firent quelques barils d'eau avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les emplir tous, les autres environnerent Assad, & l'observerent pour l'arrêter au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le temps; & dès que les barils furent pleins & chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui, & l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnoître; ils le passerent par-dessus le mur, l'embarquerent avec leurs barils, & le transporterent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent prêts d'aborder au vaisseau: Capitaine, s'écrierent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois & vos tambours, nous vous ramenons votre esclave.

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment les matelots avoient pu retrouver

& reprendre Assad, & qui ne pouvoit aussi l'appercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire : mais quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie ; & sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne ; & après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de voiles en reprenant la route de la montagne du feu.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit ; elle poursuivit la suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CCXXXV. NUIT.

**S**IRE, j'achevai hier en faisant remarquer à votre majesté que Behram avoit repris la route de la montagne du feu, bien joyeux de ce que ses matelots avoient ramené le prince Assad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes allarmes ; elle ne s'inquiéta pas d'abord quand elle se fut apperçue que le prince Assad étoit sorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quel-

que temps qu'elle vit qu'il ne paroïssoit pas, elle commença d'en être inquiète. Elle commanda à ses femmes de voir où il étoit ; elles le chercherent, & elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, & elle le fit chercher à la lumière, mais aussi inutilement.

Dans l'impatience & dans l'allarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux ; & comme elle eut apperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra & le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau & du bassin, elle remarqua une pabouche (1) sur le bord du gazon qu'elle fit ramasser, & elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il étoit encore au port ; & comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque temps sur les bords, & que sa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son port toujours équipés & prêts

---

(1) Soulier du Levant.

à partir au premier commandement, qu'elle vouloit s'embarquer en personne le lendemain à une heure de jour.

Le commandant fit ses diligences, il assembla les capitaines, les autres officiers, les matelots, les soldats, & tout fut embarqué à l'heure qu'elle avoit souhaité. Elle s'embarqua; & quand son escadre fut hors du port & à la voile, elle déclara son intention au commandant. Je veux, dit-elle, que vous fassiez force de voiles, & que vous donniez la chasse au vaisseau marchand qui partit de ce port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez; mais si vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra.

Les dix vaisseaux donnerent la chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers, & ne virent rien. Ils le découvrirent le troisieme jour à la pointe du jour, & sur le midi, ils l'environnerent de maniere qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut apperçu les dix vaisseaux, il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivoit, & alors il donnoit la bastonnade à Assad; car depuis son embarquement dans son vaisseau au port de la ville des mages, il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce même traitement: cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva

dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Affad , c'étoit se déclarer coupable , de lui ôter la vie , il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner ; & quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit , & qu'on l'eut amené devant lui : C'est toi , dit-il , qui es cause qu'on nous poursuit ; & en disant ces paroles , il le jetta dans la mer.

Le prince Affad qui savoit nager , s'aida de ses pieds & de ses mains avec tant de courage , à la faveur des flots qui le secundoient , qu'il en eut assez pour ne pas succomber & pour gagner terre. Quand il fut sur le rivage , la première chose qu'il fit , fut de remercier Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger , & tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il se dépouilla ensuite ; & après avoir bien exprimé l'eau de son habit , il l'étendit sur un rocher où il fut bientôt séché , tant par l'ardeur du soleil que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en déplorant sa misère , sans savoir en quel pays il étoit , ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin son habit , & marcha sans trop s'éloigner de la mer , jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitoit , & où

il ne trouvoit que des fruits sauvages & quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des mages où il avoit été si fort maltraité, & où son frere Amgiad étoit grand-vifir. Il en eut de la joie ; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelques musulmans ; car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques-uns la premiere fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard & qu'il savoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, & qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetiere qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolée. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte, il y entra, résolu d'y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Behram. Il ne fut pas long-temps à être investi de tous les côtés par les vaisseau de la reine Margiane, après qu'il eut jetté le prince Assad dans la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la reine, & à son approche, comme il n'étoit pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendoit.

La reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau, & demanda à Behram où étoit

l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans son palais. Reine, répondit Behram, je jure à votre majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau; elle peut le faire chercher, & connoître par-là mon innocence.

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exacritude possible; mais on ne trouva pas celui qu'elle fouhaitoit si passionnément de trouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la générosité qui lui étoit naturelle. Elle fut sur le point de lui ôter la vie de sa propre main; mais elle se retint, & elle se contenta de confisquer son vaisseau & toute sa charge, & de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant sa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ses matelots, arriva à la ville des images la même nuit qu'Assad s'étoit arrêté dans le cimetiére, & retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut contraint de chercher aussi dans le cimetiére quelque tombeau pour y attendre qu'il fût jour & qu'on l'ouvrît.

Par malheur pour Assad, Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra, & il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son habit. Assad s'éveilla au bruit, & en levant la tête, il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. Ha, ha,

dit il, vous êtes donc celui qui êtes cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie ! Vous n'avez pas été sacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, & le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Behram de ramener Assad chez le vieillard, qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, & informa le vieillard du triste sujet de son retour, & du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant, s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert, & dans l'attente des mêmes tourments dont il avoit cru être délivré pour toujours. Il pleuroit la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain & une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable, & à la seule pensée des supplices journaliers qu'il avoit encore à souffrir toute une an-

née pour mourir ensuite d'une manière pleine d'horreur.

Mais le jour que la sultane Scheherazade vit paroître, comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CCXXXVI. NUIT.

**S**IRE, Bostane traita le malheureux prince Assad aussi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Assad qui la supplioit de l'épargner, jointes à ses larmes furent si vives, que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie & de verser des larmes avec lui. Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, & dont je viens de vous faire sentir encore les effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous, & acharné à votre perte; mais enfin je déteste & j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous, vos maux sont finis, & je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connois l'énormité, par de

meilleurs traitements : vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidèle, regardez - moi présentement comme une musulmane. J'ai déjà quelques instructions qu'une esclave de votre religion qui me fert, m'a données : j'espere que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne intention, je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitements que je vous ai faits, & j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté.

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Assad ; il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane ; & après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentiments où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer, non-seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui faisant le récit de son histoire & de toutes ses disgrâces dans le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connoissance & ne vînt le maltraiter à son tour. Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle pas de vous voir.

En effet, Bostane fut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le prince Assad ; & au lieu de ne lui porter que du pain & de l'eau , elle lui portoit du vin & de bons mets qu'elle faisoit préparer par douze esclaves musulmans qui la servoient. Elle mangeoit même de temps en temps avec lui , & faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison , lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comme elle n'entendoit pas ce que c'étoit à cause que le crieur étoit trop éloigné , & qu'il approchoit pour passer devant la maison , elle rentra , & en tenant la porte à demi-ouverte , elle vit qu'il marchoit devant le grand-visir Amgiad , frere du prince Assad , accompagné de plusieurs officiers & de quantité de ses gens qui marchaient devant & après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte , lorsqu'il répéta ce cri à haute voix : » L'excellent & l'illustre grand-visir ,  
» que voici en personne , cherche son cher  
» frere qui s'est séparé d'avec lui il y a plus  
» d'un an. Il est fait de telle & telle ma-  
» niere. Si quelqu'un le garde chez lui ou  
» fait où il est , son excellence commande

» qu'il ait à le lui amener ou à lui en don-  
» ner avis, avec promesse de le bien récom-  
» penser. Si qu'elqu'un le cache, & qu'on  
» le découvre, son excellence déclare  
» qu'elle le punira de mort, lui, sa fem-  
» me, ses enfants & toute sa famille, &  
» fera raser sa maison. »

Bostane n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vite, & alla trouver Assad dans le cachot. Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs; suivez-moi & venez promptement. Assad qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené dans le cachot, la suivit jusque dans la rue, où elle cria : Le voici, le voici.

Le grand-visir, qui n'étoit pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frere, courut à lui & l'embrassa. Amgiad qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très-étroitement, le fit monter le cheval d'un de ses officiers qui mit pied à terre, & le mena au palais en triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses visirs.

Bostane qui n'avoit pas voulu rentrer chez son pere, dont la maison fut rasée dès le même jour, & qui n'avoit pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyéé à l'appartement de la reine. Le vieillard son pere & Behram, amenés de-

vant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetterent à ses pieds & implorerent sa clémence. Il n'y a pas de grace pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu, & que vous n'embrassiez la religion musulmane. Ils sauverent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, & leurs familles.

En considération de ce que Behram s'étoit fait musulman, Amgiad qui voulut le récompenser de la perte qu'il avoit faite avant de mériter sa grace, le fit un de ses principaux officiers, & le logea chez lui. Behram informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad, son bienfaiteur, & d'Asfad, son frere, leur proposa de faire équiper un vaisseau, & de les remener au roi Camaralzaman, leur pere. Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence, & qu'il desire impatientement de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de se débarquer; & s'il demeure dans son injuste prévention, vous n'aurez que la peine de revenir.

Les deux freres accepterent l'offre de Behram; ils parlerent de leur dessein au roi, qui l'approuva, & donnerent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible; &

quand il fut prêt de mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi au matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisoient leurs compliments, & qu'ils remercioient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, & en même temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchoit, & que personne ne savoit quelle armée c'étoit.

Dans l'allarme que cette fâcheuse nouvelle donna au roi, Amgiad prit la parole : Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de votre majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avoit honoré, je suis prêt néanmoins de lui rendre encore service, & je la supplie de vouloir bien que j'aie voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. Le roi l'en pria, & il partit sur le champ avec peu de suite.

Le prince Amgiad ne fut pas long-temps à découvrir l'armée qui lui parut puissante, & qui avançoit toujours. Les avant-coureurs qui avoient leurs ordres, le reçurent favorablement, & le menerent devant une princesse, qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence, & lui demanda si elle venoit comme amie ou com-

me ennemie; & si elle venoit comme ennemie, quel sujet de plainte elle avoit contre le roi son maître.

Je viens comme amie, répondit la princesse, & je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des mages. Ses états & les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement demander un esclave nommé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus insolent de tous les hommes, & j'espère que votre roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane.

Puissante reine, reprit le prince Amgiad; je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, & je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, & j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste: le roi mon maître sera ravi de vous voir.

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le prince Amgiad l'accompagna jusque dans la ville & jusqu'au palais, où il la présenta au roi, & après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Assad qui étoit présent, & qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit son compliment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir,

lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première, paroïssoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des mages épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de poussière qu'elle excitoit à son approche, & qui couvroient déjà le ciel : Amgiad, s'écria-t-il, où en sommes-nous ? Voilà une nouvelle armée qui va nous accabler.

Amgiad comprit l'intention du roi ; il monta à cheval & courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, à parler à celui qui la commandoit, & on le conduisit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit sur la tête. De si loin qu'il l'apperçut, il mit pied à terre, & lorsqu'il fut près de lui, après qu'il se fut jetté la face en terre, il lui demanda ce qu'il souhaitoit du roi son maître.

Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, & je suis roi de la Chine. Le desir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des isles des enfants de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes états. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi son  
père,

pere , à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant , je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligeroit un pere affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir.

Le prince Amgiad qui reconnut le roi son grand-pere à ce discours , lui baïsa la main avec tendresse , & en lui répondant : Sire , dit-il , votre majesté me pardonnera cette liberté quand elle saura que je la prends pour lui rendre mes respects comme à mon grand-pere. Je suis fils de Camaralzaman , aujourd'hui roi de l'isle d'Ebene , & de la reine Badoure dont elle est en peine , & je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume.

Le roi de la Chine , ravi de voir son petit-fils , l'embrassa aussi-tôt très-tendrement , & cette rencontre si heureuse & si peu attendue , leur tira des larmes de part & d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger , le prince lui raconta toute son histoire & celle du prince Assad , son frere. Quand il eut achevé : Mon fils , reprit le roi de la Chine , il n'est pas juste que des princes innocents comme vous , soient maltraités plus long-temps. Consolez-vous , je vous remenerai vous & votre frere , & je ferai votre paix. Retournez , & faites part de mon arrivée à votre frere.

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des mages qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine, eût entrepris un voyage si long & si pénible, excité par le desir de voir sa fille, & qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussi-tôt les ordres pour le bien régaler, & se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussiere d'un autre côté de la ville, & l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer, & de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, & le prince Assad l'accompagna cette fois. Ils trouverent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur pere, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar à la fin lui avoit déclaré de quelle maniere il leur avoit conservé la vie; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce pere affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui

terminerent agréablement les larmes d'affliction qu'il verſoit depuis ſi long-temps. Les princes ne lui eurent pas plutôt appris que le roi de la Chine, ſon beau-pere, venoit d'arriver auſſi le même jour, qu'il ſe détacha avec eux & avec peu de ſuite, & alla le voir dans ſon camp. Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils aperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre, & paroifſoit venir du côté de Perſe.

Camaralzaman dit aux princes ſes fils d'aller voir quelle armée c'étoit, & qu'il les attendroit. Ils partirent auſſi-tôt, & à leur arrivée, ils furent préſentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir ſalué profondément, ils lui demanderent à quel deſſein il s'étoit approché ſi près de la capitale du roi des Mages.

Le grand-viſir qui étoit préſent; prit la parole: Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, eſt Schahzaman, roi des iſles des enfants de Khaledan, qui voyage depuis long-temps dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le prince Camaralzaman, ſon fils, qui eſt parti de ſes états il y a de longues années: ſi vous en ſavez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer.

Les princes ne répondirent autre choſe, ſinon qu'ils apporteroient la réponse dans

peu de temps, & ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venoit d'arriver, étoit celle du roi Schahzaman, & que le roi son pere y étoit en personne.

L'étonnement, la surprise, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son pere sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman, qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit si près de lui; il revint à la fin par l'empressement des princes Amgiad & Affad à le soulager; & lorsqu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De long-temps il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un pere & un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avoit eu en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle; & Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois & la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des Mages qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très-remarquables par le mariage du prince Affad avec la reine Margiane, & du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avoit rendu au prince Affad. Les trois rois enfin &

la reine Margiane avec Assad son époux, se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le roi des Mages qui l'avoit pris en affection, & qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête ; & Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu & à établir la religion musulmane dans ses états.

*Fin du Tome troisieme.*